# OEUVRES

## D'HOMERE.

### TOME IV.

A Paris, chez LAMY, quai des Augustins;
A Berlin, chez BOURDEAUX, et LAGARDE;
A Lyon, chez BERNUSET, et ROSSET;
A Strasbourg, chez TREUTEL, et les freres GAY;
A Vienne, chez ARTARIA;
A Manheim, chez FONTAINE.



# L'ILIADE D'HOMERE,

## AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉE

DE RÉFLEXIONS SUR HOMERE

ET

SUR LA TRADUCTION DES POËTES.

Par M. BITAUBÉ, de l'académie royale de Berlin, et de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris.

TROISIEME ÉDITION.

TOME QUATRIEME.






A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXVII.



# L'ILIADE D'HOMERE.

## CHANT ONZIEME.

L'Aurore, quittant la couche du beau Tithon, s'élevoit pour porter la lumiere aux dieux et aux hommes, quand Jupiter fit descendre dans l'armée des Grecs la Discorde fatale, tenant en ses mains le signe affreux des combats. Elle s'arrête, au milieu du camp, sur l'énorme vaisseau d'Ulysse, d'où sa voix pouvoit se faire entendre de l'un et de l'autre côté, jusques dans les tentes du fils de Télamon et d'Achille, qui, se confiant en leur force et en leur audace, avoient placé leurs navires aux deux extrémités de la flotte. Là, la

déesse fait éclater sa voix, pousse des cris bruyants, épouvantables, et jette dans le cœur de tous les Grecs un courage terrible qui les livre sans relâche à l'ardeur du carnage. Aussitôt la guerre a pour eux plus de douceurs que l'instant où, dans le sein de leurs vaisseaux, ils revoleroient au séjour de leur chere patrie.

Agamemnon fait aussi retentir sa voix; il ordonne aux Grecs de s'armer, et revêt le premier l'airain éclatant. Des agraffes d'argent attachent autour de ses pieds ses brodequins superbes. Il endosse la cuirasse que lui donna Cinyras comme un gage de leur amitié; car la Renommée avoit annoncé jusques dans Cypre que les Grecs rassemblés voguoient vers Troie: c'est alors que, pour marquer son zele au monarque, il l'enrichit de ce don. Des lignes serrées

d'un noir acier, d'autres éclatantes d'or et d'étain, en fortifioient et en varioient la surface : aux deux côtés s'étendoient trois serpents azurés, dont la figure imitoit l'arc d'Iris, signe mémorable aux humains que Jupiter imprima dans les nues. Le roi suspend à ses épaules son épée parsemée d'étoiles d'or ; la gaîne d'argent est attachée à un baudrier dont l'or forme le tissu. Il prend son bouclier solide, qui, embelli d'ornements, le couvre tout entier. Des cercles d'airain le bordent, des bossettes luisantes entourent le globe ténébreux. Là est représentée la sombre Gorgone, dont l'œil féroce lance des regards funestes; elle est environnée et de la Terreur et de la Fuite. Du bouclier pend une courroie d'argent; il y rampe à replis tortueux un dragon noir, à trois têtes recourbées, sorties d'un seul tronc. Atride

met sur son front un casque brillant, chargé de quatre aigrettes, au-dessus desquelles flotte le panache terrible; et sa main saisit deux fortes lances, dont l'airain acéré resplendit jusques aux cieux. Junon et Minerve applaudissent par un bruit éclatant au roi de la riche Mycenes.

Tous commandent à leurs écuyers de ranger les chars, et de les retenir au bord du fossé. Les bataillons s'avancent à grands pas; des cris effrayants s'élevent avant l'aurore. Ces guerriers arrivent en bon ordre au fossé; les chars les suivent. Jupiter fait gronder sa foudre, et distiller du haut des cieux une rosée sanglante; il annonce qu'il va précipiter dans les enfers une foule de héros.

Les Troyens se rangeoient en bataille sur une colline, autour du grand Hector, du sage Polydamas, d'Énée honoré comme un dieu, des trois

fils d'Anténor, Polybe, le noble Agénor, et le jeune Acamas, égal aux immortels par sa beauté. Hector marche à leur tête, portant son bouclier éblouissant. Semblable à l'étoile ardente et funeste qui, tantôt sortant des nuages, darde ses feux dévorants, tantôt rentre au sein ténébreux des nuées; tel le héros, donnant par-tout ses ordres, paroît tour à tour aux premiers rangs et aux derniers. Revêtu d'airain, il brille comme l'éclair du pere souverain des dieux armé de l'égide.

Ainsi que, dans le champ d'un riche possesseur, deux troupes de moissonneurs s'avancent rapidement l'une vers l'autre en coupant de leurs faux tranchantes l'orge ou le froment; les épis nombreux sont abattus : ainsi les Troyens et les Grecs s'avancent en jonchant la terre de morts. Aucun des deux partis ne

songe à la fuite ; guerriers contre guerriers, ils se disputent le terrain; ils s'élancent comme des loups furieux. La Discorde écoute les gémissements et repaît ses yeux de ce spectacle : seule des immortels elle assiste à ce barbare combat; les autres dieux étoient assis paisiblement dans leurs demeures, sur les sommets de l'olympe, où s'éleve pour chacun d'eux un palais superbe. Ils murmuroient tous cependant de la protection que Jupiter accordoit aux Troyens · mais le dominateur suprême, peu touché de ces murmures, retiré loin d'eux, et l'esprit occupé de ses grands desseins, triomphoit; il tenoit ses regards attachés sur les tours d'Ilion et sur les vaisseaux des Grecs, sur les éclairs des armes, sur les vainqueurs et sur les mourants.

Tant que croissoient l'aurore et les rayons sacrés du jour, les traits

des deux partis voloient avec un égal avantage; des deux côtés tomboit le soldat. Mais à l'heure où le bûcheron prépare son repas dans le creux d'une vallée, après que ses bras ont épuisé leurs forces en abattant de hauts chênes, et que, las de travaux, le doux aiguillon de la faim vient le solliciter; les Grecs, renouvellant leurs efforts, et s'exhortant les uns les autres de rang en rang, rompent les phalanges troyennes. Agamemnon se précipite le premier loin des siens, et frappe d'un coup mortel Biénor à la tête de ses troupes; il le frappe, et renverse Oïlée qui tenoit les rênes de ses coursiers. Ce guerrier, s'élançant de son char, s'opposoit à ce redoutable assaillant, lorsque la pique fatale l'atteint au front; le casque d'un airain épais ne peut le garantir, elle perce et le casque et l'os, ensanglante la cervelle, et

immole ce combattant au plus fort de son audace. Le roi, après leur avoir ravi de nobles dépouilles, les laisse étendus, la poitrine découverte, éclatante de blancheur.

Il court attaquer Isus et Antiphe, deux fils de Priam, l'un fruit de l'amour, l'autre de l'hyménée, et portés sur un même char; Isus tenoit les rênes, le brave Antiphe combattoit. Autrefois, comme ils paissoient les troupeaux de leur pere, Achille les surprit sur le mont Ida, et les liant de branches flexibles, il les emmena dans sa tente; mais une riche rançon leur rendit la liberté. En ce jour Atride, plus terrible, perce de sa pique le sein d'Isus, et de son épée frappe Antiphe sous l'oreille, et le renverse du char. Il se rappelle, en les dépouillant de leur armure, qu'il les a vus près de la flotte, lorsqu'Achille les y conduisit du haut de l'Ida.

Les Troyens, loin de garantir ces jeunes guerriers du fer destructeur, tremblent pour leurs propres jours, prennent la fuite, semblables à la biche légere qui voit le lion pénétrer dans sa retraite, saisir ses foibles faons de sa dent irrésistible, et, brisant d'un seul coup leurs os, leur arracher une vie naissante et tendre: elle est auprès d'eux sans pouvoir les secourir; un tremblement mortel s'empare d'elle, et soudain, cédant à son effroi, elle se précipite loin de l'animal féroce à travers l'épaisseur des buissons, inondée de sueur, redoublant toujours sa course.

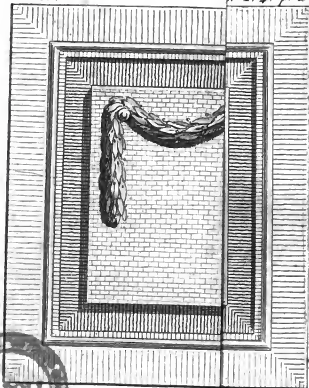
Atride atteint Pisandre et Hippoloque, fils d'Antimaque, qui, gagné par l'or de Pâris, empêchoit les Troyens de rendre Hélene au blond Ménélas. Le roi surprend les deux guerriers, montés sur un même char, animant leurs coursiers; les superbes

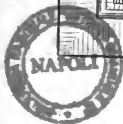
rênes échappent de leurs mains, tant ils se troublent à l'aspect d'Atride, qui fond sur eux comme un lion. Ils l'implorent.

Épargne-nous, ô fils d'Atrée! reçois le digne prix de notre liberté. Les richesses les plus précieuses, de beaux ouvrages en airain, en fer et en or, se conservent dans le palais d'Antimaque : il te les prodiguera pour notre rançon, dès qu'il apprendra que ses enfants respirent sous vos tentes.

C'est ainsi que, versant des larmes, ils vouloient adoucir le monarque par ces paroles suppliantes, lorsqu'ils entendirent cette réponse : Si vous tenez le jour d'Antimaque, de ce chef qui autrefois, dans l'assemblée des Troyens, proposa d'immoler au sein de vos remparts Ménélas député avec le sage Ulysse, et voulut nous priver pour jamais de leur retour,

Pl. 13. I. T. 4. p. 15






AGAMEMNIade Liv. XI. V. 238.

portez en ce moment la peine du crime odieux de votre pere.

Il dit; et de sa pique perçant le sein de Pisandre, il précipite du char ce guerrier, qui, tombant à la renverse, frappe la terre. Hippoloque sautoit de son char; mais atteint par le fer d'Atride, ses bras et sa tête sont abattus, et le tronc, comme un mortier, roule au milieu des combattants. Atride abandonne ces guerriers, et, suivi des Grecs, vole au plus fort de la mêlée. Alors les bataillons ravagent les bataillons mis en fuite; les chars poursuivent les chars; des nuages de poussiere s'élevent de la campagne, excités par les pas retentissants des coursiers. Agamemnon presse les fuyards, exhorte les Grecs, et tout-à-la fois seme le carnage. Lorsque le feu dévorant allume une épaisse forêt que la hache a respectée; au souffle fu-

rieux des vents qui portent les flammes de toutes parts, les branches tombent avec les troncs déracinés par la tempête brûlante : ainsi les Troyens, dans leur fuite, tombent sous les coups d'Atride, jonchent la terre de leurs têtes superbes. Les coursiers, la criniere hérissée, traînent à grand bruit les chars vuides à travers ce champ de la guerre, desirant la main de leurs sages conducteurs ; mais, hélas! étendus sur la poussiere, objets d'horreur pour leurs épouses, ils attirent les vautours.

Jupiter met Hector à l'abri de tous les dangers, au milieu des traits, de la poussiere, du tumulte, du sang et de la mort.

Déja les Troyens ont passé le tombeau de l'ancien Ilus, et ils s'approchoient du figuier sauvage, soupirant après leurs remparts. Atride les poursuit toujours en poussant de

grands cris, et en exhortant les siens d'une voix terrible; ses mains invincibles sont couvertes d'une poussiere ensanglantée. Mais lorsqu'ils sont arrivés près des portes Scées et du hêtre, ils s'arrêtent enfin, attendent leurs compagnons qui fuient encore au milieu de la plaine, comme tout un troupeau de génisses épouvantées que disperse un lion venu dans une sombre nuit: l'une ne peut échapper à sa rage; il lui brise le cou, en la saisissant de sa dent cruelle, et dévore tout son sang et ses entrailles: ainsi les Troyens, poursuivis par l'indomtable chef des Grecs, lui laissent toujours les derniers pour victimes. Ils redoublent la rapidité de leur fuite, ils tombent en foule de leurs chars, sur le front, à la renverse, sous les coups d'Atride; nul n'est plus ardent au carnage. Bientôt il étoit sous les hautes murailles d'Ilion, lorsque

le pere des dieux et des hommes, descendant des cieux, arrive au sommet de l'Ida: il tient la foudre; et s'adressant à la messagere des dieux, Iris aux ailes dorées : Va, dit-il, cours instruire Hector de ma volonté suprême. Tant qu'il verra le fils d'Atrée se précipiter aux premiers rangs, frapper d'un bras victorieux les cohortes, qu'il évite sa rencontre, content d'encourager les siens à soutenir l'attaque furieuse de l'ennemi. Mais aussitôt qu'atteint d'une blessure ce héros s'élancera sur son char, j'accorderai la victoire au fils de Priam: qu'il seme alors le carnage, jusqu'à ce qu'il parvienne aux vaisseaux, et que le soleil, achevant sa course, ait fait place aux ténebres sacrées de la nuit.

Iris, plus rapide que les vents, obéit à cet ordre, descend des sommets de l'Ida vers Ilion. Elle trouve

Hector debout sur son char solide ; et l'agile déesse, s'approchant du guerrier, lui tient ce discours : Hector, supérieur aux mortels par ta prudence, Jupiter m'envoie t'instruire de sa volonté suprême. Tant que tu verras Agamemnon se précipiter aux premiers rangs, frapper d'un bras victorieux les cohortes, évite sa rencontre, content d'encourager les Troyens à soutenir l'attaque furieuse de l'ennemi. Mais aussitôt qu'atteint d'une blessure il s'élancera sur son char, Jupiter t'accordera la victoire : seme alors le carnage, jusqu'à ce que tu parviennes aux vaisseaux, et que le soleil, achevant sa course, ait fait place aux ténebres sacrées de la nuit.

En achevant ces mots, la légere Iris s'envole. Hector saute de son char avec ses armes, et, agitant deux javelots, court dans toute l'armée

l'exciter au combat ; il réveille leur ardeur guerriere. Les Troyens se retournent, et font face aux Grecs, qui, de leur côté, serrent leurs cohortes. Le combat se rallume ; les rangs sont fermes, intrépides ; et Agamemnon, s'élançant le premier, veut devancer tous les siens dans cette attaque.

Muses, habitantes de l'olympe, dites-moi qui le premier, soit des Troyens, soit de leurs illustres alliés, osa venir à la rencontre d'Agamemnon. C'est Iphidamas né d'Anténor, aussi distingué par sa force que par sa haute stature. Il fut élevé dans la fertile Thrace par son aïeul Cissée, pere de la belle Théano ; et lorsqu'il fut entré dans l'adolescence, où l'on est épris de la gloire, Cissée le retint dans son palais, le donna pour époux à sa fille. Mais à peine ces liens furent-ils formés, que ce jeune héros, ex-

cité par le bruit de l'armement des Grecs, vola des bras de son épouse vers Ilion, suivi de douze vaisseaux, qu'il laissa aux rives de Percope, et il se rendit à Troie. C'est lui qui dans ce moment court à la rencontre d'Atride. Lorsqu'ils sont près l'un de l'autre, le javelot du roi s'égare et le manque. Iphidamas, plein de confiance, lui porte le sien au-dessous de la cuirasse, et pousse le javelot d'un bras nerveux; mais le fer, rencontrant l'argent qui décore le baudrier, ne peut le percer, et se recourbe comme le plomb. Atride saisit le javelot, le tire à soi avec effort, aussi furieux qu'un lion; et l'arrachant des mains du guerrier, lui décharge de son épée un coup sur la tête, et lui ravit le jour : il tombe, et dort du sommeil profond de la mort, loin de sa jeune épouse, qu'il avoit comblée de présents, et qu'il abandonna pour secourir ses

concitoyens, sans tenir d'elle un doux rejetton; il lui avoit donné cent taureaux superbes, et promis mille brebis des immenses troupeaux qui paissoient dans ses campagnes. Hélas! le fils d'Atrée le dépouille en ce moment de sa brillante armure, et la porte en triomphe au milieu des Grecs.

Le fils aîné d'Anténor, Coon, distingué parmi les combattants, voit le vainqueur et la chûte de son frere, et ses yeux se couvrent d'un nuage: mais bientôt, se glissant à côté d'Atride, il le frappe de sa pique; le fer acéré lui perce le bras. Le roi sent une douleur aiguë: cependant il combat encore, et se précipite sur Coon, tenant son javelot, frêne épais. Déja le guerrier se hâtoit d'entraîner le corps de son frere, et appelloit à haute voix les plus vaillants Troyens à son secours, lorsque le roi l'atteint

de ce javelot au-dessous du large bouclier, lui donne le coup mortel, et, s'avançant aussitôt, lui sépare la tête du tronc sur le corps d'Iphidamas. Ainsi les deux fils d'Anténor, après avoir rempli les jours marqués par les destins, furent abattus par la main du chef des Grecs, et descendirent réunis dans la demeure des enfers.

Tant qu'un sang ardent jaillissoit de la blessure, Agamemnon parcourt les rangs troyens, et les ravage, armé de sa lance, de son épée, et de roches énormes; mais dès que son sang cesse de couler, de vives douleurs déchirent son cœur intrépide. Tel un trait aigu et amer perce le sein d'une femme dans les maux de l'enfantement, trait lancé par les filles de Junon, les cruelles Ilithyes, qui envoient les peines les plus terribles. Il monte sur son char, ordonne à

son écuyer de pousser les coursiers vers les vaisseaux; et en proie à d'affreux tourments, il exhorte les siens à haute voix : Amis, princes et chefs de l'armée, c'est à vous maintenant à défendre d'une attaque formidable la flotte qui nous porta sur ces bords, puisque Jupiter ne me permet pas de combattre tout le jour. Il dit, et l'écuyer frappe les coursiers à la criniere flottante et les pousse vers le rivage : ils prennent un vol impétueux, et blanchissant leur sein d'écume et de poussiere, ils ont mis en un moment le monarque blessé à l'abri des périls.

Hector, appercevant sa retraite, éleve la voix : Troyens, et vous, alliés invincibles, amis, montrez-vous des guerriers, rappellez tout le feu de votre ancienne valeur. Le chef si redoutable des Grecs prend la fuite, et Jupiter m'accorde une brillante

victoire. Que vos bouillants coursiers enfoncent les rangs de l'ennemi, et couronnez-vous d'une gloire immortelle.

Ces mots enflamment tous les courages. Tel qu'un hardi chasseur qui, de la main et de la voix, anime ses limiers à la dent éclatante à poursuivre un sanglier féroce ou un lion; tel Hector excite l'ardeur de ses troupes. On le prendroit pour le dieu des combats. Il marche fièrement à la tête des siens, et tombe sur les phalanges acharnées au carnage, avec la rapidité de la tempête qui, fondant des cieux, bouleverse le noir empire de la mer.

Qui fut le premier qu'Hector immola, quand Jupiter voulut le couvrir de gloire, et qui fut le dernier abattu sous ses coups? Assæus est d'abord renversé, et bientôt Opite, Autonoüs, Agélaüs, Dolops, Ophel-

te, Orus, Æsymne, enfin Hipponoüs, dont la valeur soutint tant de combats : ce sont là les chefs qu'il immole ; avec eux meurt une foule de guerriers inconnus à la renommée. Ainsi un tourbillon orageux, précipité à grand bruit du fond de l'occident, bat, chasse les nuages rassemblés par les autans agiles ; au souffle vagabond du vent, les vagues enflées s'entassent, roulent de toutes parts sur la plaine humide, tandis que l'écume se dissipe au loin dans les airs : ainsi le fils de Priam frappe, confond et disperse les troupes nombreuses des Grecs.

Alors leur défaite étoit entiere, et l'on auroit vu ce peuple fuyant jusques dans ses vaisseaux, si le sage Ulysse n'eût enflammé par ces mots la valeur de Diomede : Fils de Tydée, qu'est devenu le courage qui nous distinguoit ? Viens, ami, sou-

tenons ensemble le combat ; nous serions couverts d'un éternel opprobre si le superbe Hector s'emparoit de notre flotte.

N'en doute pas, je suis loin de reculer, et je soutiendrai le choc du vainqueur, répondit le héros : mais tous nos efforts seront inutiles, puisque Jupiter se range du parti des Troyens.

Il dit, et perçant de sa pique le sein de Thymbrée, il le renverse du char. Ulysse abat Molion, écuyer fameux de ce roi. Ils les laissent plongés dans la sombre nuit de la mort, et se jettent au milieu des rangs troyens, semblables à deux sangliers qui, rappellant leur généreux courage, fondent tout-à-coup sur les limiers ardents à les poursuivre ; tels ces chefs, présentant soudain le front à l'ennemi, ravagent ses cohortes. Les Grecs, qui

fuyoient devant le redoutable Hector, respirent avec quelque douceur.

Diomede et son compagnon saisissent un char monté par deux guerriers illustres, les fils de Mérops de Percose, qui, surpassant tous les humains dans l'a[illegible]e connoître l'avenir, avoit défendu à ses fils d'aller au milieu des funestes combats; mais ils ne lui obéirent point, entraînés par la noire parque. Le terrible Diomede en ce moment leur arrache la vie, et se décore de leurs armes, pendant qu'Hippodame et Hyperochus tombent sous le fer d'Ulysse.

Alors Jupiter, l'œil attaché sur la plaine du haut de l'Ida, tient la balance des combats en équilibre : des coups mutuels portent le trépas. Diomede frappe de son javelot le flanc du fameux fils de Péon, Agastrophus, qui n'avoit point à côté de lui son char pour favoriser sa fuite,

son écuyer, par son ordre, le tenoit à l'écart, tandis que ce chef, victime d'une aveugle erreur, couroit aux premiers rangs, jusqu'à ce qu'il eut perdu la douce lumiere du jour.

Hector, du milieu de sa troupe, appercevant la chûte de ce guerrier, fait retentir les cieux de ses cris, et se précipite vers les deux héros, à l'instant suivi des phalanges troyennes. Le brave Diomede ne peut se défendre d'un moment de trouble.

C'est contre nous, dit-il au fils de Laërte, que roulent ces flots précipités par Hector furieux : mais demeurons fermes, et, nous armant de tout notre courage, sachons le repousser.

Sa lance, qu'il agite, part avec ces mots, et, dirigée contre Hector, frappe sans s'égarer le haut de son casque: l'airain repoussé par l'airain ne touche pas le front du héros, défendu par

le casque épais et long que lui donna le dieu du jour. Cependant Hector, étourdi du coup, se retire au milieu des siens, tombe sur ses genoux la main contre terre; une sombre nuit environne ses yeux. Mais, tandis que Diomede court loin des rangs pour reprendre son impétueuse lance enfoncée dans le sable, Hector revient à la vie, et, montant sur son char, se couvre de ses bataillons, et se dérobe au trépas. Son ennemi le poursuit la lance à la main, et s'écrie :

Tu viens donc d'échapper encore à la mort, lion indomté, après l'avoir vue de si près! C'est encore Apollon qui t'a sauvé, lui que tu implores avec ardeur quand tu vas affronter le sifflement des javelots. Ose à l'avenir te trouver sur mes pas, et je te donnerai enfin le coup mortel, s'il est aussi quelque divinité qui me soit propice : je vais cepen-

dant immoler tous ceux que j'atteindrai dans ma course.

Il dit; et tandis qu'il ravissoit l'armure du fils illustre de Péon, Pâris, l'époux de la blonde Hélene, caché derriere la colonne du tombeau d'Ilus, dont la vieillesse fut jadis l'honneur des peuples, tend son arc et le dirige contre Diomede. Diomede enlevoit la cuirasse ornée d'Agastrophus, le bouclier et le casque pesant, lorsque Pâris tire un trait, qui, ne volant pas inutilement de ses mains, atteint le fils de Tydée, et, lui perçant le pied, s'enfonce profondément en terre. Pâris s'élance en riant avec un doux transport, et dit d'un air de triomphe: Ton sang coule, et ma fleche a pris un heureux essor! Que n'ai-je pu la plonger au fond de ton cœur, et t'arracher la vie! les Troyens, qui frémissent devant toi comme l'animal bêlant devant le lion, au-

roient quelque repos après tant de calamités.

Archer présomptueux, lui répond le héros sans se troubler, toi qui n'es fameux que par ton carquois, et dont l'unique soin est de plaire aux femmes, que n'oses-tu, couvert d'autres armes, tenter de m'attaquer ouvertement? ton arc et tes fleches nombreuses ne te seroient d'aucune ressource. Tu te glorifies de m'avoir effleuré le pied : je méprise autant ce coup que s'il partoit de la main d'un enfant ou d'une femme. Le trait d'un homme lâche et vil est sans force. Le javelot lancé par ma main frappe mon ennemi et l'étend parmi les morts; son épouse malheureuse ensanglante ses joues ; ses enfants sont orphelins ; il rougit la terre de son sang, et, loin d'être entouré de femmes, il se consume, en proie aux vautours.

Il dit; et Ulysse, courant au secours du guerrier, lui fait un rempart de son corps. Diomede, derriere lui, se courbe, retire du pied la fleche acérée : une douleur aiguë se répand dans tous ses membres. Il monte sur son char; et le cœur déchiré, il ordonne à son écuyer de regagner promptement la flotte.

Alors Ulysse demeuré seul, abandonné de tous les Grecs, que dispersoit la frayeur, frémit de rage, et dit en son cœur magnanime : Infortuné que je suis! quel parti prendrai-je? Si je fuis pour ne point affronter des cohortes entieres, ô dure extrémité! N'est-elle pas plus dure encore si je tombe seul au pouvoir des ennemis? car Jupiter a mis en fuite le reste des Grecs. Mais pourquoi délibérer? Le lâche évite le péril, et le guerrier intrépide garde constamment son poste, soit qu'il donne la mort ou la reçoive.

Tandis que ces pensées roulent dans son esprit, les rangs armés des Troyens s'avancent et l'environnent, enfermant au milieu d'eux leur destructeur. Telle une troupe de jeunes chasseurs, avec leur meute, se précipite autour du sanglier sortant du fond d'une forêt, et aiguisant ses blanches défenses dans sa gueule recourbée; il est assailli de toutes parts, il grince des dents avec bruit; mais, quelque épouvantable qu'il soit, ils ne reculent point : tels les Troyens se jettent avec furie autour d'Ulysse, chéri de Jupiter. Il s'élance le javelot à la main, blesse le généreux Déiopite, immole Ennome, Thoon, porte sa lance sous le bouclier de Chersidamas sautant de son char, et l'enfonce dans les entrailles du guerrier, qui presse de ses mains la poussiere.

Ulysse les abandonne, et frappe

d'un coup mortel Charops, fils d'Hippase et frere de Socus. Socus, tel que l'un des immortels, s'avance pour le défendre; et se tenant près du héros : Fameux Ulysse, dit-il, chef aussi fécond en ruses qu'insatiable de combats, tu pourras te vanter aujourd'hui d'avoir triomphé des deux fils valeureux d'Hippase, et de leur avoir ravi leur armure; ou, blessé de mon javelot, tu perdras toi-même le jour. En disant ces paroles, il lance son javelot, qui perce le bouclier et la cuirasse, parvient jusqu'au flanc, et en enleve la peau : mais Minerve ne permit point au javelot de poursuivre son vol rapide. Ulysse s'étant apperçu que le coup n'étoit pas mortel : Ah! malheureux, dit-il en reculant quelques pas, je satisferai l'un de tes vœux, ta perte est infaillible. Tu m'obliges à me retirer du combat, mais ce jour sera pour toi le

sombre jour de la mort : terrassé par mon javelot, tu vas me couvrir de gloire, et ajouter une nouvelle ombre au royaume de Pluton.

A ces mots, Socus troublé prenoit la fuite, lorsque le javelot d'Ulysse l'atteint au dos à l'instant où il se retournoit, le perce de part en part; il tombe, et le vainqueur s'écrie : Ô fils du valeureux Hippase! tu subis donc la mort que tu m'avois destinée, et tu n'as pu lui échapper! Malheureux! ton pere ni ta mere ne te fermeront point les yeux; les vautours dévorants, en te frappant à coups redoublés de leurs ailes nombreuses, te déchireront : pour moi, quand j'aurai terminé ma carriere, les magnanimes Grecs rendront les plus grands honneurs à ma cendre.

Il dit, et retire de sa blessure et de son bouclier la lance redoutable de Socus; en la retirant, son sang

jaillit au loin, et il éprouve une vive douleur. A l'aspect du sang d'Ulysse, les fiers Troyens, s'exhortant les uns les autres, le serrent de plus près. Il recule enfin; et appellant du secours, il fait retentir trois fois tout ce que sa voix a de force; trois fois l'oreille du vaillant Ménélas en est frappée. S'adressant aussitôt au fils de Télamon qui étoit à ses côtés :

Noble Ajax, dit-il, j'entênds les cris de l'intrépide Ulysse; ils m'annoncent que les Troyens lui ont coupé la retraite, et qu'accablé par le nombre il est dans un péril imminent. Retournons dans la mêlée, il faut le secourir; je crains que, malgré sa valeur, il ne succombe sous l'effort de tant d'ennemis, et que sa mort ne laisse aux Grecs d'éternels regrets. En disant ces mots, il s'avance, accompagné du grand Ajax : ils trouvent Ulysse environné d'enne-

mis. Tels des loups cerviers, animés de la soif du sang, s'attroupent autour d'un cerf superbe, portant le trait dont l'a blessé l'adroit chasseur; il a su lui échapper par sa course légere, tant qu'un sang ardent couloit de sa plaie, et que ses pieds rapides secondoient ses desirs; mais enfin, affoibli par le trait cruel, il est entouré de ces loups féroces au sein d'une montagne couverte d'une noire forêt, et déja leurs dents le déchirent, quand soudain, le sort amenant un lion formidable, les loups tremblants prennent la fuite, et il demeure le maître de cette proie : tels les Troyens, aussi nombreux que vaillants, réunissoient leurs efforts contre le brave et l'adroit Ulysse, lorsqu'accourt un héros, dont la lance le dérobe à la mort. Ajax est près de lui, portant son bouclier semblable à une tour; les Troyens

effrayés se dispersent au loin, tandis que Ménélas, prenant la main d'Ulysse, le conduit hors de la mêlée, et que l'écuyer lui amene son char.

Mais Ajax, fondant sur les Troyens, frappe d'un coup mortel Doryclus, fils naturel de Priam, renverse à la fois Lysandre, Pandocus, Pyrase et Pylartes. Comme un fleuve enflé des pluies orageuses de Jupiter sort frémissant de son lit, et, tombant des sommets d'une montagne, entraîne les chênes arides, les nombreux sapins, et roule un noir limon jusques au sein des mers; ainsi le fier Ajax, abattant, immolant et guerriers et chevaux, poursuit dans la plaine les cohortes troublées.

Hector ignoroit cette déroute; il combattoit à l'aile gauche sur les rives du Scamandre; là tomboient une foule de guerriers, et s'élevoit

un tumulte épouvantable autour du grand Nestor et du brave Idoménée. Hector, au milieu des ennemis, se couvroit de gloire, et du haut de son char il moissonnoit de son javelot les phalanges des jeunes combattants. Cependant les Grecs n'auroient pas abandonné ce poste, si Pâris, ravisseur d'Hélene, n'eût triomphé du courage de Machaon, en le blessant à l'épaule d'une fleche à trois dards. Les Grecs, malgré la fureur qu'ils respirent, tremblent que l'ennemi, profitant du désordre qu'il a jetté dans leurs rangs, n'immole ce chef; et Idoménée s'adressant à Nestor : Ô fils de Nélée, dit-il, toi dont s'honorent les Grecs, hâte-toi, monte sur ton char : que Machaon s'y place à tes côtés, et conduis-le promptement vers la flotte; le fils d'Esculape, habile à couper les traits, et à verser un baume

salutaire dans les blessures, vaut seul un grand nombre de guerriers. A ces mots Nestor monte sur son char; Machaon se place à côté de lui. Le vieillard frappe les coursiers, qui, secondant ses desirs, volent avec ardeur vers le rivage.

Alors Cébrion, écuyer d'Hector, s'appercevant de la déroute des Troyens : Fils de Priam, dit-il, tandis qu'à l'extrémité de ces rangs tumultueux nous répandons la terreur, les Troyens eux-mêmes fuient, confondus avec les chevaux. Ajax les poursuit ; mes yeux ne m'ont point trompé, je le reconnois à l'immense bouclier qu'il a sur ses épaules. C'est là qu'il faut diriger nos coursiers, là où les bataillons et ceux qui montent les chars s'abandonnent au plus grand carnage, et poussent jusques aux cieux des cris terribles.

Il dit, et frappe du fouet retentissant les coursiers superbes. Ils l'entendent; et foulant aux pieds les armes, ils emportent le rapide char entre les Troyens et les Grecs : l'aissieu, ainsi que le haut du char, est tout souillé du sang que font rejaillir les chevaux et les cercles roulants des roues. Hector, brûlant de se plonger dans les cohortes et de les rompre, s'élance à terre ; il seme devant lui le tumulte et l'horreur, sa lance frappe à coups redoublés : il parcourt les rangs, les ravage de sa lance, de son épée et de pierres énormes; mais il évite de se mesurer avec le fils de Télamon.

Jupiter, du haut des airs, répand enfin la terreur dans l'ame d'Ajax : ce héros s'arrête étonné, rejette sur ses épaules son bouclier, dépouille pesante des taureaux, s'éloigne en portant çà et là ses regards dans la

foule de ses ennemis comme un animal féroce, et se retourne de moment en moment, faisant succéder un pas à l'autre avec lenteur. Tel qu'un lion ardent que des villageois et leurs chiens, éveillés toute la nuit, repoussent loin de l'étable de leurs bœufs, déterminés à ne pas souffrir qu'il se nourrisse de la graisse de leurs troupeaux mugissants; dévoré de la soif du carnage, il tente plusieurs assauts; vains efforts! de toutes parts volent contre lui les traits nombreux lancés par des mains hardies, ainsi que les torches enflammées, qu'il redoute malgré sa fureur, et il se retire enfin au point du jour, en frémissant de rage: tel Ajax recule plein de douleur et de courroux, et il peut à peine y plier son audace; il craint pour le sort de la flotte des Grecs. Comme on voit encore l'animal lent et paresseux, mais

patient et robuste, pénétrer dans un vaste guéret malgré les efforts d'une troupe d'enfants qui ont brisé sur lui un grand nombre de rameaux; il s'enfonce dans l'épaisseur des bleds et les ravage; la troupe enfantine le frappe à coups redoublés; âge foible! ce n'est qu'après qu'il s'est rassasié d'épis, qu'ils parviennent, non sans peine, à l'écarter: ainsi le fils de Télamon dispute encore le terrain aux cohortes réunies des Troyens et de leurs alliés, qui suivent constamment ses pas en frappant son bouclier de leurs piques. Tantôt, rappellant toute sa valeur, il se retourne, met un frein à leur furie; tantôt il poursuit sa retraite, sans leur permettre d'approcher des vaisseaux. Placé entre les deux armées, il se montre encore formidable; les javelots lancés avec force par des mains intrépides se plongent dans son

large bouclier, ou s'enfoncent en terre sans s'abreuver du sang dont ils sont altérés.

Le fils illustre d'Évemon, Eurypyle, voyant ce héros accablé sous une grêle de traits, vient à son secours, lance son javelot étincelant, qui atteint Apisaon, chef distingué, né de Phausias, pénetre dans ses entrailles, et l'étend dans la poussiere. Le vainqueur accourt pour lui ravir son armure, quand Pâris, au moment où il le voit se couvrir de ces glorieuses dépouilles, tend son arc dirigé contre lui, le perce sous a hanche d'une fleche dont le bois se rompt tandis que la pointe demeure engagée, et lui fait sentir une vive douleur. Eurypyle se retire dans les rangs des siens, évite le trépas, et, élevant la voix, fait retentir ces paroles : Ô princes et chefs des Grecs, arrêtez; et montrant le front à l'en-

nemi, sauvez Ajax de la mort: il est assailli de traits, et je doute qu'il puisse échapper de ce combat furieux; opposez donc tous vos efforts à ce choc, défendez le fils de Télamon, le grand Ajax.

Tel est le discours d'Eurypyle blessé. Ils s'avancent vers Ajax d'un pas intrépide, le bouclier incliné sur leur sein, et la pique levée. Le héros marche à leur rencontre; et les ayant joints, il se retourne, et soutient avec audace l'attaque des ennemis.

Tandis que, semblable à des feux qui luttent contre d'autres feux, le combat se rallume, les coursiers de Nestor, couverts de sueur, le conduisent dans le camp, et mettent l'illustre Machaon à l'abri des dangers. Achille, l'œil attaché sur lui, le reconnut, monté sur la pouppe de son immense vaisseau, d'où il contemploit ce long combat et cette cruelle

déroute. Il appelle son ami Patrocle, qui, à cette voix, sort de la tente, pareil à Mars, Moment fatal où commencerent ses malheurs!

Le fils vaillant de Ménœtius prenant la parole : Achille, dit-il, pourquoi m'as-tu appellé? et quel besoin pressant as-tu de mon secours? Noble Patrocle, cher ami, répond le héros, c'est maintenant que je verrai les Grecs prosternés à mes pieds; ils n'ont plus d'autre ressource. Mais, Patrocle aimé de Jupiter, cours demander à Nestor quel est le chef qu'il ramene blessé de la bataille; j'ai cru reconnoître Machaon fils d'Esculape : je n'ai pu voir ses traits; car les chevaux, impatients de toucher au bout de leur course, ont passé devant moi d'un vol rapide.

Patrocle, se hâtant d'exécuter l'ordre de son ami, court le long des tentes et des vaisseaux. En ce mo-

ment les deux guerriers, arrivés devant celle de Nestor, descendoient du char. Eurymédon, écuyer du vieillard, détele les coursiers, tandis que les chefs, s'arrêtant au bord de la mer, sechent au soufle du zéphyr la sueur dont leurs vêtements sont trempés. Ils entrent ensuite dans la tente, et s'y reposent. Hécamede, à la belle chevelure, leur prépare une boisson agréable : fille du magnanime Arsinoüs, le vieillard l'avoit emmenée de Ténédos, lorsqu'Achille s'en rendit maître, et les Grecs l'avoient donnée à Nestor comme un prix de sa rare sagesse. Elle leur dresse une table luisante, aux pieds d'azur, et leur sert, dans un vase d'airain, du miel frais, l'oignon qui irrite la soif, et la fleur du fruit de Cérès. Elle pose sur cette table la superbe coupe que Nestor apporta de sa demeure, coupe dont le fond est double, et qui, en-

richie d'étoiles brillantes, a quatre anses; sur chaque anse paissent deux colombes d'or. Un autre vieillard n'auroit pu facilement l'ébranler, lorsqu'elle étoit remplie; Nestor la soulevoit sans peine. Hécamede, semblable à une déesse par sa beauté, verse dans la coupe un vin doux et huileux, y râpe, avec un instrument d'acier, du laitage caillé de chevre, et poudre la surface d'une blanche farine. La boisson préparée, elle les exhorte à s'en abreuver.

Ils étanchoient leur ardente soif, et leur entretien suspendoit leurs peines; Patrocle, tel qu'un dieu, paroît tout-à-coup devant la tente. Nestor qui l'apperçoit, se leve, prend la main du héros, l'introduit, et le presse de se reposer. Mais Patrocle le refusant : Il n'est pas temps de jouir du repos, dit-il, vieillard chéri des dieux : je ne puis céder à tes ins-

tances. Un homme que je révere, et dont je crains l'ardeur impatiente, m'envoie te demander quel est le chef blessé que tu as conduit dans le camp; je le reconnois moi-même, et je vois Machaon, pasteur de nos cohortes. Je me hâte de porter la réponse au fils de Pélée. Tu sais, ô vieillard, quel est son caractere impétueux, prompt à blâmer même l'innocent.

Pourquoi, répondit Nestor, Achille montre-t-il cette compassion pour ceux des Grecs dont le sang a coulé? il ne connoît point, hélas! tous nos malheurs. Nos chefs les plus vaillants, blessés de loin ou dans la mêlée, sont étendus dans leurs tentes. Diomede est frappé d'une fleche, Ulysse d'un coup de pique, ainsi qu'Agamemnon; Eurypyle est percé d'un dard sous le flanc; et je viens de tirer du combat ce chef atteint

aussi d'un dard perçant. Mais Achille, malgré la fierté de son courage, est peu sensible aux infortunes des Grecs; il les voit de l'œil le plus indifférent. Attend-il que, la résistance étant inutile, nos vaisseaux, aux bords de la mer, soient en proie aux flammes ennemies, et que nous soyons tous l'un sur l'autre égorgés? Je n'ai plus la force qui animoit autrefois mes membres. Que ne puis-je rajeunir, reprendre la vigueur que je montrois lorsque nous combattîmes les Éléens, ravisseurs de nos troupeaux, et que, terrassant le fils d'Hyperochus, le grand Itymonée, qui habitoit l'Élide, je revins chargé d'un riche butin! Il défendoit ses troupeaux à la tête des pasteurs qu'il avoit rassemblés, quand il fut blessé d'un javelot parti de ma main; il tomba, et les nombreux pasteurs se disperserent. Nous enlevâmes de ces

campagnes une immense proie, deux cents troupeaux, tant de bœufs, que de brebis, de porcs et de chevres, cent cinquante cavales à la criniere dorée, ayant un poulain à la mamelle. Nous conduisîmes de nuit ces troupeaux dans Pylos, où mon pere, charmé du premier exploit de ma jeunesse, me reçut avec des transports de joie. Dès l'aurore, la voix des hérauts appella ceux qui avoient des biens à prétendre de l'Élide, et nos chefs leur en firent le partage : car les Éléens nous avoient accablés d'injustices, profitant de la décadence où, depuis long-temps, nous avoit réduits l'arrivée du terrible Hercule. Nos meilleurs guerriers avoient disparu; j'étois demeuré seul des douze vaillants fils de Nélée, ils avoient tous péri: et c'est ce qui enhardit à nous insulter les Éléens, qui ne respiroient que les armes. Nélée

se réserva de grands troupeaux avec leurs pasteurs, en dédommagement de quatre fameux coursiers avec leur char qui devoient disputer pour lui en Élide un trépied, prix de la course, et que le roi Augée avoit retenus, renvoyant l'écuyer plongé dans une morne tristesse. Mon pere, irrité de cette insolence accompagnée de menaces, s'empara d'une partie de ce butin; et fit partager le reste à son peuple avec équité. Mais au troisieme jour, pendant qu'occupés de ce partage nous offrons, au sein de nos murs, de grands sacrifices aux dieux, les Éléens reparoissent, leurs bataillons et leurs chars : parmi eux étoient les deux invincibles Molions, mais alors enfants, et commençant à se former aux hasards de la guerre. Thryoësse s'éleve sur une colline près du rivage reculé de l'Alphée, borne du territoire sablonneux de Pylos; ils

l'assiegent, impatients de la réduire en cendres. Tandis qu'ils franchissoient les campagnes, Minerve accourant nous avertit, durant la nuit, de prendre les armes. Sa voix ne rassemble pas dans Pylos un peuple timide, mais volant avec ardeur au combat. En vain Nélée me défend de m'armer, dérobe mes coursiers à ma vue, me croyant trop jeune pour affronter les périls : moi, sans char, je me distingue au milieu des chars ; ainsi Minerve me conduit à l'ennemi. Près de l'arene où le Minyas coule dans la mer, nos guerriers attendent l'aurore, tandis que les flots des bataillons viennent nous y joindre. Nous quittons ce lieu avec toutes nos troupes ; et lorsque le soleil est au milieu de sa course, nous arrivons aux bords sacrés de l'Alphée. Là, nous offrons un sacrifice à Jupiter, un taureau au dieu du fleuve, un

autre à Neptune, une génisse indomtée à la guerriere Pallas; et chacun à son poste prenant un léger repas, nous dormons, sans quitter les armes, autour des bords du fleuve. Les Éléens étoient prêts à ravager les murs qu'ils entouroient, lorsqu'ils sont tout-à-coup frappés de cet appareil de Mars; et à peine le soleil s'élevoit-il au-dessus de la terre, que nous combattons en invoquant Jupiter et Minerve. Dans cette mêlée je renverse le premier un combattant, et m'empare de ses coursiers; c'étoit Mulion, le gendre d'Augée, et l'époux de la belle Agamede qui connoissoit les vertus de toutes les plantes que nourrit la terre. Comme il s'avançoit, je l'atteins de mon javelot; il roule dans le sable: je m'élance sur son char, et vole à la tête des troupes. Les Éléens fuient de tous côtés, dès qu'ils ont vu tomber le

chef intrépide qui commandoit leurs chars : je me précipite sur leurs pas, tel que la tempête, et je leur enleve cinquante chars montés chacun de deux guerriers qui, domtés par mon javelot, mordent la poussiere. J'eusse abattu les deux jeunes Molions, si leur pere Neptune ne les eût environnés d'un sombre nuage. Jupiter cependant nous accorda cette grande victoire : nous poussons nos chars à travers les campagnes jonchées de boucliers, semant par-tout la mort, et nous emparant de superbes armes, jusqu'à ce que nous arrivions aux guérets de Buprase, vers la roche Olénienne et le côteau d'Alésie, où Minerve arrète nos troupes. Là je laisse, après l'avoir immolée, la derniere victime. Nos guerriers ramenent leurs coursiers fumants dans Pylos, où tout retentit des acclamations adressées à Jupiter parmi les

dieux, à Nestor parmi les hommes.

Tel je me signalois autrefois, s'il est vrai qu'on me comptât parmi les héros. Mais Achille veut jouir seul de son courage : un jour, j'en suis sûr, il versera des larmes, lorsque l'armée entiere aura été détruite. Ô mon cher Patrocle, je me retrace ici les ordres que te donna Ménœtius, quand il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon. Nous étions, le sage Ulysse et moi, dans le palais de Pélée, rassemblant des troupes de toute la Grece, et nous entendîmes les paroles que ton pere t'adressoit. Arrivés dans ce palais, nous vîmes Ménœtius et toi auprès d'Achille : le vénérable Pélée embrasoit, dans l'enceinte de la cour, les membres d'un taureau qu'il sacrifioit au dieu que charme le tonnerre ; il tenoit une coupe d'or, et répandoit le vin

en flots de pourpre sur l'offrande. Tandis que vous prépariez le festin, nous parûmes à l'entrée de la cour. Achille surpris courut à notre rencontre, nous prit la main, et nous faisant entrer, nous plaça, nous prodigua la meilleure part du festin, et nous reçut avec tous les égards qu'on doit aux étrangers. A la fin du repas, je pris la parole, et vous pressai l'un et l'autre de nous suivre. Vous le desiriez avec ardeur, et voici les sages leçons que vous reçûtes de vos deux peres. Pélée exhorta son fils à signaler toujours sa valeur, à s'élever par elle au-dessus de tous les chefs de l'armée; et Ménœtius te dit: Mon fils, Achille t'efface par sa naissance, mais tu as la supériorité de l'âge; il l'emporte par sa force et sa valeur, mais c'est à toi de lui donner d'utiles avis, de lui servir de guide, de ne jamais l'abandonner à lui-même; il

t'écoutera lorsque tu lui feras connoître les intérêts de sa gloire. Telles étoient les exhortations du vieillard: tu l'as oublié. Parle en ce jour au vaillant Achille, tente de le fléchir: qui sait si, avec le secours de quelque dieu, ta voix ne parviendra point à toucher son cœur? La persuasion repose sur les levres d'un ami fidele. S'il redoute en secret un oracle, si son auguste mere lui a donné un ordre de la part de Jupiter, qu'il t'envoie combattre avec les Thessaliens, pour que ta présence nous apporte quelque relâche. Qu'il te remette seulement ses armes superbes pour les porter au milieu des combats : les Troyens, croyant voir ce héros, suspendront leur attaque ; et les braves Grecs respireront aux bords de leur ruine ; ils n'ont besoin que d'un moment de repos. En tombant avec des troupes fraîches sur des soldats épui-

sés de fatigues, vos seuls cris les repousseront, loin de nos tentes, jusques dans leurs remparts.

Ce discours émeut vivement le cœur de Patrocle. Il sort de la tente; et se hâtant de rejoindre Achille, il court le long du rivage. Comme il passoit avec rapidité devant les vaisseaux du roi d'Ithaque, dans la place publique, où l'on rendoit la justice, et où l'on avoit érigé des autels aux dieux, le noble fils d'Évemon, Eurypyle, vint à sa rencontre. Portant sous le flanc le trait dont il étoit blessé, il se traînoit à pas chancelants hors du combat; des flots de sueur couloient de ses membres, et un sang noir ruisseloit de sa plaie douloureuse: cependant son ame étoit intrépide. Patrocle, en le voyant, est saisi de compassion; et laissant exhaler sa douleur, ces mots volent de ses levres:

Ah! chefs infortunés de la Grece, vous deviez donc devant Troie, loin de vos amis et de votre terre natale, servir de pâture aux animaux dévorants! Mais parle, brave Eurypyle: les Grecs peuvent-ils encore résister au formidable Hector? ou, vaincus par son javelot, seront-ils tous ensevelis dans une même ruine?

Il n'est plus de salut pour les Grecs, noble Patrocle, répondit Eurypyle; ils vont se précipiter dans leurs vaisseaux. Nos guerriers qui faisoient le plus redouter leur courage sont étendus dans leurs tentes, atteints des fleches et des javelots des Troyens, dont s'accroît à chaque instant la fureur. Mais veuille sauver mes jours, et me conduisant dans ma tente, retirer ce trait, laver d'une eau tiede le sang de ma plaie, et la couvrir d'un appareil salutaire: Achille, instruit par Chiron le plus juste des

Centaures, t'enseigna cet art. Des deux hommes qui parmi nous y sont consacrés, Machaon est, je crois, blessé, et attend lui-même le secours d'une main habile, couché près de ses vaisseaux, et Podalire combat encore à la tête de ses troupes.

Quelle sera notre destinée? repartit Patrocle: comment échapper à tant de maux? Chargé des ordres d'Achille, je cours lui porter la réponse de Nestor, ce gardien fidele des Grecs: cependant je ne puis t'abandonner, et ton danger demande un prompt secours. Il dit; et soutenant ce chef de ses bras et de son sein, il le conduit dans la tente. Un esclave étend des peaux; Patrocle y couche Eurypyle. Il coupe de son coutelas le trait aigu et cruel, lave d'une eau tiede le sang de la plaie, y applique une racine amere qu'il a brisée entre ses mains, et qui doit appaiser les

douleurs. La blessure est séchée, le sang cesse de couler, et les douleurs s'appaisent.

FIN DU CHANT ONZIEME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT ONZIEME.

On a dit qu'il y avoit trop de combats dans l'Iliade : ce chant et plusieurs des suivants en sont remplis. La nature de ces anciens combats demandoit ces détails. Les guerriers se distinguoient par la force du corps, et entroient séparément dans la lice les uns contre les autres. Homere ayant donc à peindre la valeur d'un grand nombre de chefs, a dû les amener tour à tour sur la scene. Les combats, très longs alors, devoient occuper plus de place dans l'épopée. Virgile a suivi, à cet égard, les traces d'Homere ; mais comme l'art militaire étoit perfectionné de son temps, les armées agissoient plus en corps. Aussi, quoiqu'il ait décrit des batailles d'une ancienneté à-peu-près égale à celle des batailles du poëte grec, il a donné moins d'étendue à ces détails. Homere a néanmoins su rendre intéressants les combats de ses héros par la vivacité de son pinceau et

par la richesse de ses descriptions ; il a su encore varier ces combats par le lieu de la scene, par les caracteres et les discours des personnages, par divers récits, par une foule d'images et par des épisodes.

(Page 5. Jupiter fit descendre.)

Προΐαλλε. On peut appliquer ici la remarque faite au premier chant.

(Ibid. Là, la déesse fait éclater sa voix.)

Le signal du combat qu'elle tient en sa main étoit une pique ou une torche. L'allégorie de cette machine s'explique d'elle-même : les Grecs abattus reprennent courage. Le poëte va peindre à grands traits l'armure d'Agamemnon, parceque ce prince se distinguera dans ce chant. Vu la détresse des Grecs, il convient que leur général fasse un dernier effort, et leur donne l'exemple de la valeur.

(Page 6. Des lignes... d'un noir acier.)

Homere entre ici dans un détail minutieux ; il compte ces lignes : il y en avoit, dit-il, DIX d'acier, DOUZE d'or, et VINGT

d'étain, etc. La concision et la rapidité des vers peuvent, dans l'original, faire passer ces détails : mais ils n'auroient aucune grace en françois.

Je répete la même remarque par rapport à la description qu'Homere fait plus bas des dix cercles et des vingt bossettes du bouclier.

( Page 7. L'arc d'Iris...... que Jupiter imprima dans les nues.)

Madame Dacier fait remarquer la conformité de ce passage avec celui de l'écriture où Dieu dit à Noé : « Je mettrai mon « arc dans les nues, où il sera le signe de « l'alliance que j'ai faite avec la terre.»

(Page 8. Junon et Minerve applaudissent.)

Sans doute du haut des cieux, car elles n'osoient combattre : mais cette idée rehausse la gloire d'Agamemnon.

(Ibidem. Ces guerriers arrivent en bon ordre au fossé.)

Voici un ordre tout contraire à celui de Nestor dans le quatrieme chant. C'est à

cause du voisinage des ennemis : Agamemnon veut enfoncer leurs bataillons avec son infanterie, et achever leur défaite avec sa cavalerie. (Madame Dacier.

(Ibidem. Jupiter fait gronder sa foudre.)

Les anciens, et en particulier Homere, qui n'avoient pas des idées parfaites de la divinité, représentent quelquefois Jupiter se plaisant à contempler une scene de carnage. Il semble que ce dieu, pour prolonger ici cette espece singuliere de plaisir, ne se hâte pas de donner la victoire aux Troyens : cela répond assez à l'épithete τερπικέραυνος, « charmé de la foudre », qu'Homere lui prodigue. Dans l'écriture, Dieu est appellé « le dieu des batailles », et il déploie quelquefois sa vengeance d'une maniere terrible ; mais il n'y est pas représenté comme trouvant du plaisir à la destruction des hommes. Les poëtes ont loué leur Jupiter comme ils ont encore coutume de louer des conquérants qui les pensionnent.

Les physiciens prétendent, selon Eustathe, qu'après de grands combats il peut

s'élever de la terre des vapeurs qui retombent en pluie de sang. Pope adopte ce sentiment, qui est entièrement contraire à la saine physique. Muschenbroeck (t. 2, p. 1003) explique ce phénomene par le mélange de quelque terre ou de quelques insectes rougeâtres, qui donnent cette couleur à la pluie, et il cite l'observation de Peiresc. Depuis les progrès de la physique, les historiens ne parlent plus de pluies de sang.

(Page 9. Deux troupes de moissonneurs.)

Les anciens, quand ils moissonnoient, étoient partagés en deux troupes, qui partoient à la fois des deux extrémités opposées d'un champ ; et rien n'offre mieux l'image d'un combat.

(Page 11. Mais à l'heure où le bûcheron prépare son repas.)

On sait que, dans ces temps reculés, on n'avoit pas encore divisé le jour par heures. Cette image d'Homere, qui plaît parce-qu'elle contraste si bien avec l'horreur des combats, offre encore une vive peinture

du courage infatigable des Grecs : à l'heure où le bûcheron épuisé prend son repas et se repose, ces troupes, redoublant d'efforts, rompent les cohortes ennemies.

(Page 14. Ils l'implorent.)

Madame Dacier traduit le mot γουνάζομαι par « s'agenouiller », et cependant elle a dit ailleurs que ce n'étoit pas alors la coutume des suppliants. J'ai pris, comme je le pouvois, le sens métaphorique.

(P. 15. Les chars poursuivent les chars.)

Madame Dacier a copié ici Eustathe, qui a rendu ἱππῆες par CHEVAUX : il a vu, dans χαλκῷ δηϊόωντες, des CHEVAUX FERRÉS ; et il en a conclu, contre le sentiment des érudits, que l'on ferroit les chevaux au temps de la guerre de Troie. C'est ce qui ne paroît pas, du moins par ce passage. Le texte grec signifie des CAVALIERS, ou plutôt « ceux qui montent les chars, et qui, « dans leur poursuite, frappent l'ennemi « de l'airain de leurs piques » ; ce qu'on ne pourroit guere exprimer avec la concision de l'original.

Chaque mot concourt en cet endroit à produire la peinture la plus animée. On demande pourquoi Jupiter permet ce succès des Grecs. Outre le plaisir qu'il prend, comme nous l'avons vu, au spectacle de la valeur balançant la valeur, le poëte dit lui-même, dans un des chants suivants, que ce dieu ne veut pas perdre entièrement cette armée; elle auroit été plongée dans le désespoir, et auroit fui honteusement avec ses vaisseaux, si ses défaites n'eussent pas été entremêlées de succès. En même temps rien n'est plus propre à faire éclater son intrépidité : quoique Jupiter protege l'ennemi, elle se signale de temps en temps. Jupiter semble la respecter, et n'agir contre elle que lorsque le demande absolument la gloire d'Achille.

(Page 16. Objets d'horreur pour leurs épouses.)

Homere fait sortir les traits de ses tableaux par le contraste : il oppose ici les épouses aux vautours. Eustathe, comme l'observe madame Dacier, a très mal-à-propos supposé ici une ellipse, et vu une

raillerie. « Homere, selon lui, veut dire « que ces guerriers morts étoient plus a- « gréables aux vautours qu'ils ne l'avoient « été à leurs femmes pendant leur vie. »

(Page 18. Tant qu'il verra le fils d'Atrée se précipiter aux premiers rangs.)

La valeur d'Agamemnon est bien redoutable en ce jour, puisque Jupiter veut qu'Hector évite sa présence. Hector obéit; ou, si l'on veut écarter l'allégorie, il se contente de rallier les troupes, et ne juge pas à propos de se mesurer avec le général des Grecs. Le même homme, quelque vaillant qu'il soit, ne peut se signaler toujours; et quand cela se pourroit, il seroit à propos que le poëte, pour éviter la monotonie, ne présentât pas toujours le même acteur sur la scene. Il reparoîtra bientôt avec éclat. Jupiter, dit Pope, songe à Hector, dont il sauve l'honneur par cet ordre si flatteur en même temps pour Agamemnon. Nous verrons bientôt ce dernier chef, quoique blessé, poursuivre le combat.

(Page 22. Frêne épais.)

Littéralement, « nourri par les vents ». Plusieurs rendent ἀνεμοτρεφὴς par LÉGER.

(Page 23. Tel un trait aigu et amer.)

On peut reconnoître ici le style des livres saints, qui, pour exprimer de grandes douleurs, les comparent toujours à celles d'une femme qui est en travail. Par quelle poésie Homere releve la beauté de cette comparaison! C'est avec beaucoup de noblesse qu'il arme de ces traits les déesses Ilithyes, qui président aux accouchements. (Madame Dacier.

(Page 24. Puisque Jupiter ne me permet pas.)

Agamemnon, qui éprouve des douleurs terribles, montre beaucoup de fermeté, et ne se plaint que de la retraite où il est obligé de recourir : il eût découragé l'armée s'il eût fait croire que sa blessure étoit dangereuse. (Eustathe.

(Page 26. Si le sage Ulysse n'eût enflammé.)

C'est la sagesse d'Ulysse qui, dans cette déroute, anime la valeur de Diomede, lequel n'a pas sans doute oublié que Jupiter, armé de la foudre, l'a contraint de se retirer. Chacun s'apperçoit que les Grecs ne cedent qu'à la derniere extrémité, et lorsque leurs principaux chefs sont atteints de blessures.

(Page 31. Caché derriere la colonne.)

Eustathe fait voir que la lâcheté de Pâris, qui se cache derriere une colonne, qui n'atteint son ennemi qu'au pied, et qui en triomphe, est mise dans une belle opposition avec la fierté de Diomede.

(Page 32. Loin d'être entouré de femmes.)

Raillerie amere.

(Page 37. Accompagné du grand Ajax.)

Conformément à son caractere, on remarque ici qu'Ajax ne répond rien, mais il va secourir Ulysse.

(Page 38. Au sein d'une montagne couverte d'une noire forêt.)

Virgile a imité la plupart de ces comparaisons qu'Homere seme avec tant de richesses. Celle qui est sous nos yeux forme une petite action où il y a beaucoup d'intérêt; on prend part au sort du cerf, dont le libérateur fait ensuite sa victime: en ce point la comparaison n'est pas juste; mais on sait qu'Homere se contente de la ressemblance de plusieurs traits, et que l'abondance et le feu de ses idées et la rapidité de son pinceau ne lui permettent pas toujours de finir le tableau dans tous ses détails. Madame Dacier rapporte qu'Aristote a remarqué que les loups-cerviers et les lions sont ennemis, qu'ils sont tous carnassiers, et se nourrissent de la même proie.

(Page 40. Le fils d'Esculape, habile à couper les traits.)

La chirurgie et la médecine ne formoient alors qu'un seul et même art; et Machaon et Podalire étoient les principaux et les

plus habiles chirurgiens de l'armée. Sans doute ils n'étoient pas les seuls; mais ce qui feroit croire que leur nombre n'étoit pas considérable, c'est que la chirurgie entroit dans l'éducation des personnes distinguées par leur naissance, apparemment pour suppléer, sur-tout à la guerre, au défaut d'un prompt secours. L'estime extraordinaire où étoit cet art, comme on le voit ici, n'est pas une petite preuve de notre assertion, laquelle est encore confirmée par le fait. Patrocle, tout pressé qu'il est de rejoindre Achille, s'arrête pour panser Eurypyle, qui ne parle que de Machaon et Podalire, dont l'un, dit-il, étant blessé, attend lui-même le secours d'une main habile, et dont l'autre combat encore à la tête de ses troupes; et il ne fait mention d'aucun autre médecin. On voit combien, à cet égard, il y avoit peu d'ordre et de secours dans les armées. Les deux meilleurs chirurgiens, qui sans doute exerçoient gratuitement leur art, étoient des chefs distingués, et se mêloient eux-mêmes aux combats.

Rien ne marque mieux l'estime où étoit

un habile médecin que cet endroit de l'Iliade. Idoménée engage Nestor à reconduire Machaon dans le camp : Nestor, dans ce moment où les troupes étoient en déroute, ne balance point à sauver Machaon, et croit rendre un grand service à l'armée. Vu son âge, il n'étoit pas fort utile dans un combat ; et Idoménée emploie peut-être encore ce moyen pour tirer du péril et engager au repos Nestor lui-même, dont la prudence étoit si nécessaire aux Grecs.

(Page 42. Ils emportent le rapide char.)

Virgile a fait une belle imitation de cet endroit d'Homere :

...Equos alacer media inter prælia Turnus
Fumantes sudore quatit, miserabilè cæsis
Hostibus insultans : spargit rapida ungula rores
Sanguineos, mixtâque cruor calcatur arenâ.

ÆNEID. LIB. XII.

Remarquons en passant la beauté de l'image qu'offre le mot QUATIT : on voit Turnus secouant les rênes et faisant bondir les chevaux.

(Page 43. Faisant succéder un pas à l'autre avec lenteur..

Ὀλίγον γόνυ γουνὸς ἀμείβων. Ce tableau, dont j'ai réussi, si je ne me trompe, à rendre l'énergie, peint on ne peut mieux la noble retraite d'Ajax. Madame Dacier fait très bien sentir et la grandeur du caractere d'Ajax, qui ne se retire que lorsque Jupiter lui-même jette la terreur dans son ame, et la beauté et la justesse de ces comparaisons d'Homere. Elle rapporte plusieurs passages d'Aristote, qui dit que le lion craint le feu plus que toutes choses, et que dans les chasses, quand il est vu, il ne fuit jamais; mais que, si le grand nombre des chasseurs le force à se retirer, il fait sa retraite pas à pas, et tournant la tête de moment en moment. J'ai emprunté de cette dame la périphrase dont je me suis servi pour désigner l'âne, qui étoit anciennement la monture des rois, qui, chez les Grecs, n'étoit rien moins qu'un animal méprisé, et que l'éloquent éloge qu'en fait M. de Buffon devroit réhabiliter parmi nous. On n'ignore pas que dans les pays

chauds cet animal est presque aussi estimé que le cheval et le mulet. Il est infiniment supérieur à ceux de nos climats. La Motte a trouvé de la bassesse dans l'image de la gourmandise de l'âne; mais, outre que la noblesse des images dépend beaucoup des mœurs d'un siecle, l'esprit doit se fixer ici sur le dégât que cet animal fait dans ce champ, sur sa patience, sur son obstination, sur l'espece de mépris qu'il a pour une troupe d'enfants qui ne l'emportent sur lui que par le nombre. Les critiques ont insisté sur la maniere admirable dont Homere peint la retraite d'Ajax, qui, placé entre les deux armées, semble intimider l'une et protéger l'autre, et mettre par son courage un grand espace entre lui et l'ennemi, dont beaucoup de traits ne peuvent l'atteindre.

(Page 46. Achille, l'œil attaché sur lui, le reconnut.)

Ce héros se plaît à contempler le combat. Mais le poëte n'a pas fait de lui un homme parfait: Achille étouffe, en grande partie, la pitié qu'il commence à éprou-

ver, et triomphe de la déroute des Grecs. (Eustathe.

On voit encore ici l'estime qu'on avoit pour les médecins, et l'on a conjecturé qu'Achille pouvoit avoir des obligations particulieres à Machaon. Il envoie aussi Patrocle pour apprendre au juste l'état de l'armée.

(Page 48. Au souffle du zéphyr.)

Encore que l'un soit blessé et l'autre fort vieux, ils demeurent exposés au vent. (Madame Dacier.

(Ibidem. L'oignon qui irrite la soif.)

Les Grecs, ainsi que les Égyptiens, faisoient un grand délice des oignons à cause de la douceur qu'ils ont dans ces climats.

(Page 49. Un vin doux et huileux.)

En grec, DE PRAMNE. Selon Périzonius, cité par Ernesti, et selon d'autres critiques, ce n'étoit pas un vin particulier à un pays, mais une qualité de vin durable, huileux, recherché pour le goût. Il y avoit cependant une montagne de ce nom qui produi-

soit du bon vin. Cette boisson, composée ici par Hécamede, peut être insipide pour nous, sans l'avoir été pour les Grecs. Ces détails où entre le poëte nous plaisent, parceque nous nous intéressons aux personnages, et que nous y voyons l'image des mœurs antiques. Si l'on est surpris du régime de Machaon, il faut considérer que sa blessure n'étoit pas dangereuse, que l'on ne connoissoit guere alors l'utilité de la diete, que la médecine étoit peu perfectionnée, et enfin que ses loix ne sont rien moins qu'irrévocables. Hippocrate et d'autres anciens médecins ont, comme Pope le remarque, prescrit l'usage du vin dans certains cas où il nous paroîtroit contraire au malade.

(Page 50. Tu sais quel est son caractere impétueux.)

Homere, en toute occasion, garde les caracteres qu'il a donnés à ses héros.

Il amene ici fort à propos Achille sur la scene; et le desir curieux de ce chef est comme le premier signal par lequel le poëte annonce qu'Achille ne demeurera pas

toujours dans l'inaction. Comme Homere observe les gradations! ce premier pas d'Achille semble peu considérable; mais c'est toujours un premier pas.

(Ibid. Diomede est frappé d'une fleche.)

Il faut avouer que ce discours, par sa longueur, paroît ne pas trop convenir aux circonstances, et que jamais Nestor ne s'est plus livré au desir un peu immodéré qu'il avoit de raconter. On dit, pour le justifier, qu'il vouloit retenir Patrocle, afin qu'il fût témoin oculaire de la déroute de l'armée; je laisse au lecteur à juger si l'apologie est satisfaisante. Comment Nestor, dans une catastrophe si déplorable, conserve-t-il assez de sang-froid pour ne pas omettre jusqu'aux moindres détails dans le récit de sa premiere victoire? Quoi qu'il en soit, ce discours a de grandes beautés. Les faits qu'il contient sont intéressants par eux-mêmes; et Nestor, malgré ses fréquentes digressions, s'anime si fort en parlant de ses anciens exploits, qu'il les peint avec beaucoup de vivacité, et nous en rend comme spectateurs. La valeur qu'il

fit éclater dans une si tendre jeunesse doit contraster ici avec l'inaction d'Achille. Il courut à l'ennemi, sans char, et quoique son pere lui défendit de combattre ; et Achille, que toute l'armée implore, demeure obstinément dans sa tente. Les reproches que ce vieillard adresse à Patrocle ont beaucoup de force dans sa bouche. Ils l'attendrissent, lui ouvrent les yeux ; et si ce guerrier va paroître dans le combat avec les armes d'Achille, c'est d'après le conseil de Nestor. Patrocle, quoiqu'il ait refusé de s'asseoir et qu'il soit pressé de s'en retourner, l'écoute avec respect ; et l'on remarquera comment, plein d'émotion et de honte, et impatient de sauver les Grecs, il se précipite loin du vieillard sans lui répondre.

(Page 53. Quatre fameux coursiers avec leur char qui devoient disputer.)

On prétend que c'étoient des jeux particuliers que le roi d'Élide avoit établis dans ses états. Hercule n'institua les jeux olympiques qu'après l'avoir tué ; et, dans ces jeux, le prix du vainqueur n'étoit qu'une

couronne de chêne. (Madame Dacier.

(Ibidem. Les deux invincibles Molions.)

Ctéate et Euryte, fils de Neptune et de Molione. La fable les représente comme n'ayant qu'un corps, deux têtes et quatre bras. Ils étoient invincibles. Hercule ne triompha d'eux que par la ruse.

(Page 54. Et lorsque le soleil est au milieu de sa course.)

Strabon marque précisément qu'il n'y a qu'une petite demi-journée de Pylos à Thryoësse. (Eustathe.

(Page 55. Fuient de tous côtés, dès qu'ils ont vu tomber.)

Si donc Achille renverse Hector, les Troyens seront mis en fuite.

(Page 57. Il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon.)

Il lui fait entendre, dit Eustathe, qu'il avoit été envoyé non pour accompagner Achille, mais Agamemnon.

(Ibidem. Le vénérable Pélée embrasoit.)

C'est dans la circonstance importante d'un sacrifice, que Ménœtius adressa de si vives exhortations à Patrocle. De même Nestor lui rappelle l'empressement avec lequel Achille les reçut quand ils vinrent l'engager à les suivre, lui qui, à présent, montroit tant d'indifférence pour la cause des Grecs.

(Page 58. A signaler toujours sa valeur.)

Toujours. Nestor veut faire entendre à Patrocle qu'Achille a oublié cet ordre de son pere. (Madame Dacier.

(Ibidem. C'est à toi de lui donner d'utiles avis.)

Nestor insiste là-dessus, et ces répétitions doivent faire sentir l'importance de cet avis.

(Page 59. S'il redoute en secret un oracle.)

On voit clairement qu'il veut piquer l'ami d'Achille, comme si ce héros étoit sus-

ceptible de quelque crainte ; car on pouvoit connoître l'oracle dont Achille avoit parlé aux députés, et qui lui laissoit le choix de sa destinée.

(Ibidem. Pour que ta présence nous apporte quelque relâche.)

Eustathe fait observer que ceci est dit avec un ménagement bien glorieux à Achille, qui seul pouvoit sauver les Grecs ; qu'il étoit aussi bien flatteur pour ce héros que la seule vue de ses armes pût mettre les Troyens en fuite ; que Patrocle devoit être flatté de pouvoir passer quelques moments pour Achille ; et qu'enfin Homere tire avec beaucoup de naturel et de vraisemblance du fond de son action ce qui doit amener le dénouement.

(Page 60. Eurypyle vint à sa rencontre.)

La rencontre de ce chef et les plaintes qu'il profere redoublent encore l'intérêt que Patrocle prend au sort des Grecs. C'est avec beaucoup d'art, dit Eustathe, que le poëte retarde le retour de Patrocle. Pendant ce temps les Troyens s'emparent du

rempart, et Achille voit lui-même l'extrémité où les Grecs sont réduits.

Ajoutons que ce n'est pas avec moins d'art que le poëte fait éclater la sensibilité de l'ami d'Achille. Dès lors Achille, qui sembloit n'avoir avec Patrocle qu'une seule et même ame, n'est pas entièrement éloigné du lieu de la scene.

(Page 62. Il coupe de son coutelas.)

Ce trait perçoit la cuisse de part en part, et on ne pouvoit l'arracher ni d'un côté ni de l'autre, au lieu qu'étant coupé on le tiroit facilement. (Madame Dacier.

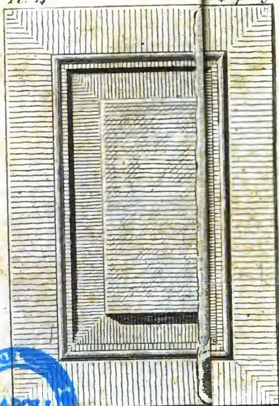
FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XI.

# CHANT XII.

Tandis que, dans la tente d'Eurypyle, le fils de Ménœtius soulageoit ce héros blessé, les combattants, par troupes, s'échauffoient au carnage. Mais le fossé des Grecs, ainsi que la vaste muraille élevée pour écarter l'ennemi de la flotte, devoit n'être bientôt qu'une foible défense : ils avoient bâti ce rempart, et n'avoient point offert de nobles hécatombes aux dieux, pour sauver leurs vaisseaux et leur riche butin. Cet ouvrage avoit été formé sans la volonté des immortels : aussi devoit-il n'avoir qu'une courte durée. Tant qu'Hector respira, qu'Achille écouta son courroux, et que les tours d'Ilion subsisterent, on vit se conserver cette muraille immense : mais, dès que tous les chefs valeureux de Troie

furent dans le tombeau, qu'un grand nombre de Grecs périrent, que d'autres échapperent au trépas, et qu'à la dixieme année, Ilion étant réduite en cendres, ceux-ci retournerent avec leurs vaisseaux dans leur douce patrie, Neptune et Apollon s'unirent pour ruiner ce rempart. Ils firent descendre d'un cours précipité dans la plaine tous les fleuves qui des sommets de l'Ida coulent dans la mer, le Rhésus, l'Heptapore, le Carese, le Rhodius, le Granique, l'AEsepe, le divin Scamandre et le Simoïs, où furent ensevelis tant de boucliers, de casques, et la race des demi-dieux. Pendant neuf jours Apollon détourna ces eaux impétueuses de leur cours, et les fit rouler à la fois contre la muraille; Jupiter envoya des cieux de longs torrents pour l'engloutir promptement dans la mer; et Neptune lui-même, le trident à la main,

Pl. 14 T. 4. p. 89








conduisit ces fleuves, entraîna de l'effort des vagues les chênes et les rocs, fondements du mur jettés avec tant de soins et de peines; égalisa la rive de l'Hellespont, et, la couvrant de sable dans toute son étendue, ne laissa aucune trace de ce grand ouvrage: il fit rentrer ensuite les fleuves dans les lits où couloient leurs belles ondes. Ainsi devoient un jour s'accomplir les desseins de Neptune et d'Apollon.

Maintenant le combat, accompagné de cris furieux, s'allume autour de cette forte muraille, et les poutres des tours retentissent avec fracas du choc des javelots. Les Grecs, frappés comme par le bras terrible de Jupiter, avoient cherché l'abri de leurs remparts, et s'y tenoient renfermés, craignant à chaque pas la rencontre d'Hector, ce guerrier qui met tout en fuite. Hector cependant, tou-

jours plus formidable, s'approche avec l'impétuosité d'un tourbillon. Tel qu'un sanglier ou un lion, roulant des yeux féroces, se jette au milieu des chasseurs et de leur meute; ils forment autour de lui un vaste quarré, et le couvrent d'un nuage de traits; son cœur généreux n'en est point épouvanté, il ne songe point à la fuite; son courage le perdra; à chaque instant il tente de rompre les rangs des chasseurs; à chaque assaut les rangs des chasseurs se retirent: tel Hector, se précipitant de toutes parts, exhorte les Troyens à s'élancer au-delà du fossé. Ses coursiers ardents n'en ont point l'audace: ils poussoient de longs hennissements sur le bord de cet espace large, aussi périlleux à franchir qu'à traverser, qui des deux côtés présentoit dans toute sa longueur une crête escarpée, hérissée d'une forêt de pieux aigus,

rempart redoutable, et où ne pouvoit descendre un coursier traînant un char rapide. Les fantassins desiroient avec ardeur de triompher de ces obstacles, s'ils n'étoient pas invincibles, lorsque Polydamas, se tenant près de l'audacieux Hector, prend la parole:

Hector, et vous tous, chefs troyens et alliés, c'est par une aveugle témérité que nous poussons nos bouillants chevaux à franchir ce fossé, qui, muni de pieux et soutenu d'une muraille, ne permet ni aux chars d'y pénétrer, ni de combattre dans cet espace étroit où nous attendent de mortelles blessures. Si le dieu dont nous avons entendu le tonnerre a résolu, dans son courroux, la perte totale des Grecs, et s'il veut sauver les Troyens, je desirerois plus qu'aucun de nous qu'à l'instant même il accomplît sa volonté, et que nos en-

nemis, sans gloire, périssent loin de leurs foyers. Mais si, rappellant leur valeur, ils nous repoussoient loin des vaisseaux, si nos chars s'embarrassoient dans le fossé profond, pas un seul d'entre nous peut-être n'échapperoit à ce retour de leur valeur, pour annoncer notre défaite à Troie. Suivez donc tous, ô chefs, le conseil le plus salutaire. Que nos écuyers retiennent les chevaux aux bords du fossé; nous, couverts de nos armes, marchons tous à rangs pressés sur les pas d'Hector : s'ils touchent au penchant de leur ruine, les Grecs ne soutiendront pas cette attaque.

Ainsi dit Polydamas. Hector, approuvant ce conseil, s'élance de son char avec ses armes; les Troyens se précipitent de leurs chars à l'exemple du noble Hector. Tous ordonnent à leurs écuyers de retenir les coursiers rangés aux bords du fossé; et se par-

tageant en cinq corps, ils suivent les pas de leurs chefs. Les uns marchent sous les ordres d'Hector et du sage Polydamas; c'est le corps le plus nombreux, le plus intrépide, et qui desire avec le plus d'ardeur de combattre près des vaisseaux, après avoir renversé le rempart. Cébrion accompagne les deux chefs, Hector ayant laissé le soin de son char à un écuyer moins vaillant. Pâris, Alcathoüs et Agenor, se distinguent à la tête de la seconde troupe. La troisieme est commandée par les deux fils de Priam, Hélénus, et Déiphobe qui le dispute aux dieux par sa beauté. Un héros, Asius, paroît auprès d'eux; Asius fils d'Hyrtacès, que des coursiers d'un blond éclatant et d'une haute taille, nourris sur les bords du Selléis, porterent d'Arisbe aux combats. Le brave rejetton d'Anchise, Énée, conduit un autre corps; il est secondé des deux

fils d'Anténor, Archiloque et Acamas, savants dans l'art de la guerre. Enfin Sarpédon a sous ses ordres une troupe d'illustres alliés, et il s'est associé Glaucus et Astéropée, qui l'emportent sur leurs compagnons; il les effaçoit tous par son courage. Ces légions, couvertes de leurs boucliers, s'avancent droit à l'ennemi avec une ardeur martiale. Il leur semble que les Grecs ne pourront plus leur résister, et qu'ils vont se précipiter dans leurs sombres vaisseaux.

Tous les Troyens et leurs alliés avoient suivi le conseil de Polydamas ; le seul Asius, fils d'Hyrtacès, et chef illustre des cohortes, n'avoit pu se résoudre à abandonner ses chevaux et son écuyer, et couroit avec eux vers la flotte. Imprudent ! ces chevaux, ce char dont il est si fier, ne le déroberont pas à la mort, et ne le rameneront pas dans Ilion : en-

touré par le destin d'un nuage ténébreux, il tombera sous la lance du grand Idoménée. Il se précipite vers la gauche, où les Grecs se retiroient en désordre avec leurs chars, et il se hâte de gagner une porte ni fermée, ni munie d'une forte barre, dont les battants ouverts recevoient ceux qui fuyoient vers le rivage. C'est là qu'enflé d'orgueil il pousse ses coursiers, suivi de ses cohortes, qui percent l'air de leurs cris aigus, comptant qu'à ce choc les Grecs fuiront dans leurs vaisseaux; assurance insensée!

La porte étoit défendue par deux guerriers, descendants orgueilleux de la race belliqueuse des Lapithes: l'un le fils de Pirithoüs, le brave Polypœtes; et l'autre, Léontée, pareil à l'homicide Mars. Placés au devant de cette haute porte, tels que deux chênes qui, sur la cime d'une montage, élevant leurs fronts jusques

aux cieux, et poussant d'immenses racines dans le sein de la terre, bravent éternellement les vents et les tempêtes : tels ces guerriers, étendant leurs bras nerveux, attendent Asius, qui s'avance. Tandis qu'Asius, Iamene, et Oreste, secondés d'Acamas, deThoon et d'OEnomaüs, levant tous en l'air leurs boucliers brûlants, courent vers le mur avec des frémissements terribles, les deux héros animoient les Grecs à défendre leur flotte. Mais lorsqu'ils voient de tous côtés les Troyens se précipiter en foule contre le rempart, et les Grecs fuir avec des cris de terreur, ils s'élancent hors des portes, et combattent, semblables à deux sangliers farouches, qui, dans les montagnes, soutiennent sans s'émouvoir l'approche tumultueuse des chiens et des chasseurs, et qui tout-à-coup se jettant de côté, déracinant autour

d'eux les arbres, font entendre le grincement bruyant de leurs défenses, jusqu'à ce qu'une profonde blessure termine leur vie : ainsi ces guerriers, dont l'airain éclatant couvre la poitrine et retentit des coups portés de toutes parts, combattent avec un courage inébranlable, se reposant sur les troupes qui les secondent du haut de la muraille, et plus encore sur leur propre valeur. Les Grecs lançoient des pierres du faîte de leurs tours pour défendre leurs vies, leurs tentes et leurs navires. Comme la grêle abondante et rapide bat les campagnes, lorsque des tourbillons violents secouent les épaisses nuées, et la répandent du haut des cieux, ainsi se répandent par torrents les pierres et les traits lancés par les Grecs et par les Troyens : les casques et les boucliers, atteints comme de meules énormes, rendent un son rauque et lugubre.

A la vue de tant d'obstacles, Asius pousse des cris de fureur; et se frappant les genoux : Ô Jupiter, dit-il d'un ton indigné, es-tu donc aussi une divinité fausse et trompeuse? Jamais je ne me serois attendu que les Grecs, malgré leur courage héroïque, eussent soutenu l'assaut de notre bras invincible. Mais quoi! plus terribles que des guêpes ou des abeilles irritées, qui, ayant bâti leur ruche dans un chemin escarpé, loin de quitter l'asyle creux de leur rocher, s'acharnent à repousser leurs ennemis, à combattre pour leur demeure et leurs rejettons, ces deux guerriers s'obstinent seuls à ne point nous abandonner ces portes, jusqu'à ce qu'ils aient reçu la mort ou des liens. Il dit; et Jupiter, qui veut qu'Hector ait la gloire de cette journée, est sourd à ces vains murmures.

L'ardeur des combattants étoit

égale autour des autres portes. Que ne puis-je, comme un dieu, décrire tous leurs exploits! Un feu martial s'allume des deux parts avec fureur le long de la muraille. Les Grecs, malgré la douleur qui les dévore, forcés de combattre pour leur flotte, font des prodiges de valeur ; et les dieux qui les protegent gémissent de ne pouvoir seconder leur audace.

Les deux Lapithes réunis ne cessent de signaler leur courage. Le fils de Pirithoüs, le terrible Polypœtes, frappe Damasus de sa lance à travers le casque d'airain, qui n'est pour ce chef qu'une vaine défense ; la lance de fer s'enfonce, perce l'os, ensanglante la cervelle, et domte le guerrier impétueux. Il renverse Ormene et Pylon : tandis qu'armé de son javelot, Léontée, digne rejetton de Mars, atteint au baudrier le fils d'Antimaque, Hippomachus, l'abat, et, faisant briller

son glaive aigu, se jette au milieu des rangs, frappe Antiphate, l'étend à la renverse sur le sable, et immole Menon, Iamene et Oreste, qui tombent l'un sur l'autre entassés.

Pendant que les deux guerriers se chargeoient d'éclatantes dépouilles, la jeunesse la plus nombreuse, la plus vaillante, et qui desiroit avec le plus d'ardeur de détruire le mur et de livrer les vaisseaux aux flammes, marchoit sur les pas d'Hector et de Polydamas; quand tout-à-coup elle délibere, non sans terreur, et s'arrête aux bords du fossé. Prête à le franchir, un prodige se manifeste à ses regards. Un aigle plane au haut des nues, étonne l'aile gauche de l'armée, portant entre ses serres un énorme dragon, ensanglanté, qui respire encore palpitant, ne renonce pas au combat, et, se repliant en arriere, blesse le cou de son ravis-

seur: l'aigle, saisi d'une douleur aiguë, jette sa proie, qui tombe au milieu des troupes, tandis que, perçant l'air de ses cris, il se perd dans les cieux sur les ailes des vents. Les Troyens frémissent d'épouvante à l'aspect de ce dragon couvert de taches livides, présage sinistre envoyé par Jupiter. Alors Polydamas s'adressant à l'intrépide Hector :

Mon frere, dit-il, quoique, dans nos conseils, tu repousses souvent avec colere mes plus utiles avis, un citoyen ne doit, ni dans ces assemblées, ni au milieu des combats, trahir la vérité pour favoriser ton pouvoir ; je dirai donc encore avec franchise ce que me semble exiger notre situation présente. Gardons-nous d'aller disputer aux Grecs leurs vaisseaux. Voici le sort qui nous attend, si nous devons en croire l'augure qui vient de paroître au moment

où nous brûlions de franchir le fossé. Comme cet aigle planant au haut des airs, étonnant l'aile gauche de l'armée, et pressant entre ses serres un dragon énorme, ensanglanté et encore vivant, a lâché sa proie avant d'arriver à son nid tranquille, et n'a pu la porter à ses aiglons; ainsi, quand nos efforts réunis renverseroient les portes et la muraille des Grecs, quand leurs troupes fuiroient encore devant nous, nous ne retournerons point sur nos pas des bords du rivage, nous y laisserons une foule de Troyens, que les Grecs auront immolés en combattant pour la défense de leurs vaisseaux. C'est ainsi que te parleroit tout augure savant dans l'art d'interpréter les signes du ciel; et les peuples respecteroient son oracle.

Hector lui lançant des regards enflammés : Polydamas, répondit-il,

ton discours me remplit d'indignation ; j'attendois de toi un conseil moins timide. Si tes paroles sont l'expression fidele de tes sentiments, les dieux t'ont déja ravi la raison. Tu prétends que j'oublie les promesses de Jupiter tonnant, ces promesses qu'il a confirmées par un signe irrévocable, et tu oses m'exhorter à prendre pour guide des oiseaux déployant leurs ailes légeres! Que m'importe leur vol, soit qu'ils le dirigent à droite où le soleil se leve, soit à gauche vers son couchant ténébreux? Nous, obéissons aux ordres de Jupiter qui regne sur les hommes et sur les immortels. Le seul augure respectable est de combattre pour sa patrie. Mais pourquoi crains-tu les hasards où nous courons nous exposer? Quand nous rencontrerions tous la mort devant les vaisseaux ennemis, n'appréhende pas d'y périr, toi qui n'at-

tendras pas le péril, et dont l'ame est si peu guerriere. Si cependant tu refuses de nous suivre, ou que tu cherches par tes discours à ralentir le courage de quelque autre guerrier, je te déclare qu'atteint de cette lance tu ne pourras échapper au trépas.

Il dit, et part aussitôt à la tête de sa cohorte, qui le suit en poussant des cris terribles. Jupiter, la foudre en main, fait souffler des sommets d'Ida un vent impétueux, qui couvre les vaisseaux d'un tourbillon de poussiere. Ce dieu amollit le courage des Grecs, tandis qu'il répand dans le cœur d'Hector et des Troyens une noble confiance. Rassurés par ces prodiges et par leur propre audace, ils s'efforcent de rompre l'immense muraille. Ils arrachent les creneaux des tours, abattent les poutres, ébranlent du levier ces parapets avancés, bâtis sur de solides fondements pour

soutenir le rempart; ils les ébranlent avec force, et se flattent de s'ouvrir bientôt un large passage. Mais les Grecs demeurent encore fermes à leurs postes; et munissant d'un rang de boucliers le faîte des tours, ils lancent une nuée de traits sur les Troyens qui s'avancent au pied de la muraille. Les deux Ajax, volant d'une tour à l'autre, réveillent de toutes parts l'ardeur guerriere des Grecs; ils flattent l'un par des éloges, excitent l'autre par des reproches s'ils le voient renoncer au combat:

Amis, vous dont le nom est le plus fameux, et vous qui n'obtenez que la seconde place, ou qui descendez jusqu'à la derniere (car, hélas! nous ne sommes pas tous animés d'une égale valeur dans les batailles), voici le jour, vous ne l'ignorez pas, où vous pouvez tous participer au triomphe, et qui demande vos ef-

forts réunis. Que personne donc, effrayé par des cris menaçants, ne cherche un refuge inutile dans nos vaisseaux. Sortez plutôt de nos remparts; et vous exhortant d'une voix mutuelle, méritez que Jupiter vous accorde la faveur de repousser l'ennemi, et de le poursuivre jusques dans ses murs.

A la voix éclatante de ces héros l'audace des Grecs se ranime. Alors une grêle de pierres, lancée contre les Troyens et contre les Grecs, vole avec fracas, se heurte dans les airs; tout le long du mur regne un horrible tumulte. C'est ainsi que dans la saison des frimas, quand Jupiter endort les Aquilons, et que, s'armant de ses traits, il ouvre tous les nuages, des torrents de neige descendent des cieux, jusqu'à ce qu'il en ait couvert les hauts sommets des montagnes, les côteaux, les champs fleuris,

avec les travaux des humains, les ports et les rivages de la mer écumeuse ; les flots, en se brisant contre terre, s'opposent seuls à ces torrents, tandis que la campagne en est blanchie, lorsque Jupiter les verse du haut des cieux.

Cependant, malgré tous leurs efforts, les Troyens, guidés par leur illustre chef, n'auroient pu en ce moment se faire jour à travers ce rempart et ces portes munies de fortes barrieres, si Jupiter n'avoit poussé son fils Sarpédon à tomber sur les Grecs comme un lion sur des taureaux aux cornes menaçantes. Ce guerrier porte devant lui son bouclier, qu'une main industrieuse forma de la dépouille épaisse de plusieurs taureaux, couvrit de l'airain ductile, et borda de grands cercles d'un or éclatant : portant devant lui ce bouclier, et agitant deux javelots,

il s'avance d'un air intrépide. Tel un lion élevé dans les montagnes, et dévoré d'une longue faim, est poussé par son courage à tenter l'attaque d'une bergerie défendue de toutes parts; encore qu'il y trouve les bergers armés de traits, et veillant avec leurs chiens autour de leurs troupeaux, il ne peut soutenir la honte d'être repoussé sans avoir fait l'essai de son courage; il s'élance avec furie et ravit sa proie, ou périt lui-même, frappé d'un trait déchirant: tel Sarpédon court vers le rempart des Grecs, et brûle de le renverser.

Ami, dit-il à Glaucus fils d'Hippoloque, pourquoi nous accorde-t-on dans la Lycie les hommages les plus distingués, les premieres places dans les festins, la part la plus exquise des victimes, tandis que le vin coule à grands flots dans nos coupes? pourquoi nous honore-t-on comme

des dieux, et nous a-t-on consacré, près des rives du Xanthe, le plus vaste et le plus beau terrain, couronné de bleds et de vignes? C'est pour occuper les premieres places dans la lice des combats, pour voler dans la plus ardente mêlée; c'est pour faire dire à nos soldats chargés de leur armure : Nos princes sont dignes de commander à la Lycie : ils immolent les plus belles victimes, et s'abreuvent de nectar ; mais leur courage est inébranlable quand ils combattent à la tête des Lyciens. Cher ami, si nous étions sûrs, en quittant les armes, d'être pour jamais à l'abri de la vieillesse et du trépas, moi-même je pourrois ne point affronter les dangers, je ne t'exciterois point à chercher la gloire dans les combats. Mais puisque mille chemins conduisent à la mort sans qu'il soit possible aux humains de l'éviter, marchons d'un

pas intrépide; allons illustrer un héros, ou triompher de sa chûte.

Il dit; et Glaucus partageant ce noble feu, ils marchent, suivis des cohortes nombreuses des Lyciens. Le fils de Pétéus, Ménesthée, frémit de crainte en les voyant porter leur attaque formidable vers la tour qu'il défendoit. Il jette de tous côtés ses regards parmi les Grecs pour découvrir quelqu'un des chefs qui puisse garantir ses compagnons de la mort. Il apperçoit les deux Ajax soutenant le combat d'un bras infatigable, et près d'eux le jeune Teucer qui venoit d'accourir de sa tente. Mais eût-il élevé la voix, il n'auroit pu la faire entendre à ces chefs, tant il régnoit de tumulte: les boucliers, les casques et les tours, frappés à coups redoublés, faisoient retentir les cieux d'un son grondant, épouvantable; car les ennemis attaquoient à la fois tou-

tes les portes, et, s'y rassemblant en foule, réunissoient tous leurs efforts pour les rompre et y pénétrer. En ce péril Ménesthée ordonne au héraut Thoos de se rendre vers les Ajax :

Va, noble Thoos, cours appeller les fils de Télamon et d'Oïlée; presse-les de venir s'opposer au carnage qui nous menace : les chefs des Lyciens vont nous accabler de tout le poids de leurs forces, eux qui se précipitent avec fureur dans les ardents combats. Si ces deux héros sont eux-mêmes environnés de périls, que l'intrépide fils de Télamon accoure, accompagné de Teucer, dont l'arc est redouté.

A peine Thoos a-t-il entendu cet ordre, qu'il s'élance le long du mur à travers les rangs armés des Grecs. Il arrive devant les Ajax; et prenant la parole :

Chefs de cohortes belliqueuses,

dit-il, le fils de Pétéus vous conjure de le joindre, et de partager quelques instants ses dangers : daignez venir vous opposer au carnage qui le menace de la part des chefs des Lyciens qui vont l'accabler de tout le poids de leurs forces, eux qui se précipitent avec fureur dans les ardents combats. Si vous êtes vous-mêmes environnés de périls, que l'intrépide fils de Télamon accoure, accompagné de Teucer, dont l'arc est redouté.

Le grand Ajax se tournant aussitôt vers son frere : Fils d'Oïlée, dit-il, et toi, brave Lycomede, enflammez ici le courage des Grecs, tandis que je vais où l'on m'appelle affronter de plus grands hasards. Dès que j'aurai secouru Ménesthée, je reviens au milieu de vous.

En disant ces mots il s'éloigne, avec son frere Teucer, et Pandion

portant l'arc recourbé de ce jeune héros. Ils marchent derriere le mur, arrivent près de la tour que défendoit le brave Ménesthée, à l'instant où le danger étoit le plus imminent. Déja, semblables à une noire tempête, les chefs impétueux des Lyciens avoient gagné le haut du rempart; on repoussoit cette attaque; des cris s'élevoient. Ajax immole sa premiere victime, le magnanime Épiclès, l'ami de Sarpédon. Il l'atteint d'une roche immense, raboteuse, qu'il saisit près des creneaux de la muraille, et qu'un homme, tel que ceux de nos jours, pourroit à peine soulever, même dans sa plus florissante jeunesse: le héros la jette de toute la hauteur où il l'a élevée; elle brise le casque à quatre cônes, et fracasse à la fois tous les os de la tête du guerrier. Tel qu'un plongeon, il tombe du haut de la tour, tandis que son ame s'envole. 10.

Teucer, au moment où Glaucus, fils vaillant d'Hippoloque, s'élançoit au sommet du mur, l'atteint d'une fleche au bras, qu'il voit découvert, et le force à quitter le combat. Glaucus saute à terre, se coule dans les rangs, de peur que l'ennemi n'apperçoive sa blessure et n'insulte à sa défaite. Sarpédon, qui se voit abandonné, est pénétré de douleur; mais loin que son courage se ralentisse, il fait de nouveaux efforts. Il atteint de sa pique le flanc d'Alcmaon, fils de Thestor, l'y enfonce, et, la retirant, entraîne le guerrier, qui du haut du rempart tombe sur le front, pendant qu'autour de lui mugissent ses armes. Alors Sarpédon, embrassant de ses bras nerveux un des creneaux de la muraille, l'ébranle, l'arrache tout entier, et, découvrant le haut du mur, ouvre un chemin à de nombreux combattants. Ajax et Teu-

cer le frappent au même temps. Teucer, de sa fleche, lui perce, sur le sein, le baudrier éclatant de son immense bouclier; mais Jupiter défend les jours de son fils, et ne veut pas qu'il tombe devant la flotte. Ajax s'élance, atteint le bouclier de Sarpédon; le javelot pénetre à travers l'armure entiere, et repousse avec force le guerrier plein de furie, qui se retire quelques pas, sans abandonner le rempart. Son cœur espere encore de vaincre; il se tourne vers ses braves cohortes, et les anime en s'écriant: Ô Lyciens, pourquoi laissez-vous ralentir votre ardeur guerriere? J'ai renversé ce mur: mais il me seroit difficile, quelle que soit mon audace, de vous ouvrir seul une route jusques aux vaisseaux. Suivez mes pas : les forces réunies triomphent de tous les obstacles.

Telles sont ses paroles. Ils res-

pectent ces reproches, et se pressent avec un nouveau courage autour de leur roi. De leur côté les Grecs ser rent leurs phalanges, et font les derniers efforts pour défendre cé poste. Les hardis Lyciens ne peuvent, à travers la breche, se frayer un chemin jusques aux vaisseaux; et les Grecs, malgré leur valeur, ne peuvent repousser les Lyciens, maîtres du mur. Mais tels que deux villageois qui, la toise à la main, contestent leurs limites à l'extrémité commune de leurs champs, et s'opiniâtrent, dans un espace étroit, à ne pas céder un pouce de terre; tels les assiégeants et les assiégés se disputent le terrain, séparés seulement par les creneaux de la muraille. Sur ces creneaux, ils frappent de coups mutuels les boucliers pesants et les écus fragiles: la plupart, soit en tournant le dos pour fuir, soit en combattant,

sont atteints de l'airain cruel, même à travers l'épaisseur du bouclier. Le sang des Troyens et des Grecs coule par torrents des deux côtés de ces tours et de tout ce rempart.

Cependant les Troyens ne pouvoient mettre leurs ennemis en fuite. Comme une femme laborieuse, équitable, tient la balance, et pese la laine qui la fait subsister, attentive à égaliser les bassins, afin de pouvoir donner à ses enfants un foible secours, prix d'un pénible travail : ainsi le combat est dans un parfait équilibre, jusqu'à ce qu'enfin le moment approche où Jupiter veut qu'Hector se couvre de gloire, et se précipite le premier dans le camp des Grecs. Il crie d'une voix terrible : Venez, courageux Troyens, enfoncez cette muraille, portez aux vaisseaux les flammes dévorantes. Ils l'entendent, ils courent à flots pressés à l'assaut,

et, les piques acérées à la main, ils montent sur les creneaux du mur. Hector saisit une roche pointue, d'une grosseur énorme, qui étoit devant les portes; deux hommes des plus robustes de nos jours pourroient à peine la soulever pour en charger un char : il l'agite seul sans effort; Jupiter en allege le poids à ce héros. Comme un berger porte d'une main la toison d'un belier sans que ce léger fardeau ralentisse sa course, tel Hector, levant en l'aïr cette roche, s'avançoit contre les hautes portes, dont les solides battants étoient encore soutenus de deux lourdes barres, et fermés d'une forte serrure. Près de ces portes, écartant les pieds, roidissant les genoux, et rassemblant toutes ses forces pour ne pas frapper un coup inutile, il lance la roche au milieu des battants. Les gonds se brisent, les barres ne font point de

résistance, les battants sautent çà et là par la force du choc ; la masse énorme tombe entre les portes, qui rendent un mugissement épouvantable. Hector s'élance, semblable à la nuit sombre et soudaine : ses armes d'airain jettent une lueur effrayante; il agite deux javelots. Un dieu seul peut aller à sa rencontre et l'arrêter, en ce moment où d'un élan il traverse les portes; dans ses yeux brûle une flamme terrible. Se tournant vers les cohortes des Troyens, il leur ordonne de franchir le rempart. Ils obéissent à sa voix: soudain les uns franchissent le rempart, tandis que les autres inondent les portes. Alors les Grecs se précipitent vers leurs vaisseaux, et le tumulte et l'horreur regnent sur le rivage.

FIN DU CHANT DOUZIEME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT DOUZIEME.

(Page 87. Mais, dès que tous les chefs valeureux.)

Le poëte, sans déranger son plan, annonce ici, en peu de mots et en forme de prophétie, quelle sera l'issue du siege de Troie. Neptune et Apollon désignent une inondation causée par le débordement des fleuves et par de longues pluies. Ces fleuves, enflés de tant de débris, se répandent avec impétuosité.

. . . Ubi tot Simoïs correpta sub undis
Scuta virûm galeasque et fortia corpora volvit.
ÆNEID. LIB. I.

Toute cette description est non seulement poétique, mais forme aussi un court épisode.

(Page 89. Et les poutres des tours retentissent.)

Clarke a montré que madame Dacier n'a pas bien saisi le sens de cet endroit,

et qu'il ne s'agit point ici du sifflement des javelots.

(Ibidem. Le bras terrible de Jupiter.)

Littéralement LE FOUET. Cette expression répond à celle des VERGES dont l'écriture arme quelquefois la divinité.

(Page 90. Son courage le perdra.)

Le poëte fait entrevoir la destinée d'Hector.

(Page 91. Dans cet espace étroit.)

C'est le chemin étroit qui est entre le fossé et la muraille. Les Troyens n'auroient pu s'y servir de leurs chars, ni s'étendre pour combattre. (Madame Dacier.

(Page 93. D'Arisbe.)

Ville de Troade.

(Page 95. Dont les battants ouverts recevoient ceux qui fuyoient vers le rivage.)

Virgile, nourri d'Homere, a imité cet endroit, et il compare aussi Pandarus et Bitias à deux chênes :

Quales aëriæ, liquentia flumina circum,
Sive Padi ripis, Athesin seu propter amœnum,
Consurgunt geminæ quercus, intonsaque cœlo
Attollunt capita, et sublimi vertice nutant.
ÆNEID. LIB. IX.

(Page 97. Lorsque des tourbillons violents secouent les épaisses nuées.)

On remarquera la force de cette description.

Quantus ab occasu veniens pluvialibus hædis
Verberat imber humum; quàm multâ grandine nimbi
In vada præcipitant, cùm Juppiter horridus austris
Torquet aquosam hyemem, et cœlo cava nubila rumpit.
ÆNEID. LIB. IX.

Virgile a imité cette comparaison en grand maître. CES TOURBILLONS VIOLENTS ont fait naître l'image encore plus forte et plus pittoresque de JUPPITER HORRIDUS AUSTRIS.

(Ibidem. Les casques et les boucliers atteints comme de meules énormes.)

. . . Strepit assiduo cava tempora circum
Tinnitu galea, et saxis solida æra fatiscunt.
ÆNEID. LIB. IX.

On voit que Virgile a pris d'Homere l'i-

dée de ce tableau, mais qu'il se l'est rendu propre en s'attachant sur-tout à peindre le bruit non interrompu des javelots qui heurtent les casques.

(Page 98. Es-tu donc aussi une divinité fausse et trompeuse?)

Son insolence sera punie. Il parle ainsi, dit madame Dacier, à cause des signes favorables que Jupiter avoit envoyés aux Troyens, et elle cite la comparaison des abeilles qui se trouve aussi dans le premier chapitre du Deutéronome.

(Page 99. Que ne puis-je, comme un dieu, décrire tous leurs exploits!)

Il y a beaucoup d'enthousiasme dans ce trait. Le poëte succombe sous la multitude des choses qu'il doit décrire; il s'interrompt, et il en donne une grande idée en un mot.

(Ibidem. Et les dieux qui les protegent gémissent.)

Ce peuple est digne au moins de la protection des dieux. Ainsi Homere nous in-

téresse en sa faveur, et éleve l'imagination lors même qu'il écarte le merveilleux.

(Page 102. C'est ainsi que te parleroit tout augure.)

Polydamas n'étoit pas augure de profession; mais il tenoit de son pere Panthoüs cette science des auspices. Panthoüs étoit de Delphes; venu à Troie pour y expliquer quelque oracle, il s'y établit. (Madame Dacier.

(P. 103. Toi qui n'attendras pas le péril.)

Ce trait piquant étoit bien propre à le lui faire braver, et à décréditer son oracle dans l'esprit des troupes.

(Page 105. Et munissant d'un rang de boucliers.)

Ce pouvoient être aussi de simples peaux.

(Ibidem. Où vous pouvez tous participer au triomphe.)

Il n'y a rien de plus adroit que cette exhortation mêlée de louanges et de re-

proches, et rien de plus capable de relever les courages les plus abattus, que de leur faire entendre qu'ici les plus foibles peuvent rendre service comme les plus forts; car, pendant que les plus vaillants soutiendront l'ennemi à coups de main, les autres peuvent le repousser en tirant de dessus les remparts, et contribuer ainsi à la victoire. (Madame Dacier.

(Page 107. D'un or éclatant.)

L'or étoit, dans ce temps, encore assez rare parmi les Grecs.

(Page 109. Cher ami.)

L'immortalité avec une éternelle jeunesse vaudroit mieux que la gloire achetée par la mort; mais la gloire vaut mieux que la vie bornée, et qui tôt ou tard doit finir. Cet endroit a été imité par Démosthene.

Sarpédon parle, dans ce discours, des terres que l'on consacroit aux héros, et qu'on appelloit τεμένη, c'est-à-dire χωρία τετμημένα, DES TERRES RETRANCHÉES. On n'en consacroit originairement qu'aux

dieux; mais la reconnoissance, et ensuite la flatterie, porterent les peuples à honorer ainsi les princes. Dans les premiers temps, on regardoit les rois comme des généraux d'armée. C'est ce qui fonde ce discours de Sarpédon, plein de générosité et de noblesse : « Nous sommes, dit-il, regardés « comme des dieux ». Et qu'y a-t-il de plus injuste que d'être honoré comme un dieu, lorsqu'on n'est pas même un homme? (Madame Dacier.

(Page 114. L'ébranle, l'arrache tout entier.)

Le poëte éleve le caractere et la valeur de Sarpédon pour donner plus d'éclat au combat que Patrocle lui livrera.

(Page 116. Mais tels que deux villageois.)

Le petit espace qui sépare les combattants a une parfaite ressemblance avec cette petite mesure de terrain long et étroit qui est contesté entre deux voisins. Les piques de ces guerriers ne ressemblent pas

mal à la toise, et le mur qui sépare les deux armées donne l'idée de ces grosses pierres qu'on mettoit anciennement pour bornes. Les comparaisons ne font jamais un effet plus surprenant et plus agréable que lorsqu'elles sont empruntées d'un art fort opposé à celui auquel on en fait l'application. Or il n'y a rien de plus opposé à la guerre que l'arpentage. (Madame Dacier.

(P. 117. Comme une femme laborieuse, équitable.)

. . . . . Cùm femina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique Minervâ,
. . . . famulasque ad lumina longo
Exercet penso; castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos.
ÆNEID. LIB. VIII.

On voit ici, ainsi qu'en d'autres endroits de l'Énéide, que si Virgile est resté quelquefois au-dessous de son modele, il a quelquefois aussi embelli les tableaux qu'il lui empruntoit. L'éloge de la chasteté de cette femme, et l'épithete de PARVOS don-

née à ses enfants, ajoutent à la beauté de cette comparaison. Homere, entraîné par l'abondance et le feu de ses idées, a produit néanmoins une foule de tableaux achevés: Virgile, moins admirable par la perfection de l'ensemble, par la richesse de l'invention, et par l'intérêt de son sujet, semble s'être attaché à la perfection des détails. Homere embrasse un plus vaste champ : Virgile, plus calme, a le loisir d'observer avec une attention durable les objets qui se présentent sur sa route moins étendue. L'un a une imagination plus forte: celle de l'autre paroît être plus sensible. Le premier crée: le second, tout en imitant, sait encore être créateur; et ne pouvant balancer la gloire de son rival par la majesté de l'édifice entier qu'il érige, il la balance par la perfection de diverses parties. On sent qu'Homere doit presque tout à la nature, et on ne sait à qui Virgile doit le plus ou de la nature ou d'Homere.

Nous ne pousserons pas plus loin ce parallele épuisé par plusieurs écrivains. Quoiqu'il soit difficile de fixer précisément les

rangs entre ces deux grands poëtes, l'étude assidue de l'un doit nous rendre l'ami de l'autre : ils ont trop de côtés ressemblants, et parlent trop le même langage, pour qu'on puisse raisonnablement admirer Virgile et estimer foiblement la source où il a puisé tant de beautés ; ou admirer Homere, et ne pas rendre toute la justice due au plus heureux de ses interpretes, inspiré par un génie semblable. Les amis de ceux que nous aimons beaucoup n'ont pas de peine à devenir les nôtres. Assurément la poésie nous représenteroit Homere et Virgile, dans les champs élysées, unis d'une étroite amitié.

Quant à la comparaison de cette femme laborieuse, elle est d'une grande justesse. Eustathe observe que rien ne marque un plus parfait équilibre que la balance, et il loue Homere de n'avoir pas mis ici une femme de condition, moins intéressée à être exacte, ni une esclave, peu attentive d'ordinaire au bien de ses maîtres. Selon une ancienne tradition, rapportée par l'auteur de la vie d'Homere, ce poëte a voulu

représenter ici sa propre mere : si cela étoit, cette comparaison acquerroit un nouveau prix à nos yeux.

Madame Dacier a lu ἀειδέα μισθὸν, VIL PRIX. Mais dans l'édition de Clarke on lit ἀεικέα.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XII.

# CHANT XIII.

JUPITER ayant conduit Hector et ses cohortes près de la flotte, les y abandonne à une suite non interrompue de travaux; il détourne ses yeux éclatants, et les arrête sur la terre des Thraces abondante en coursiers, sur les Mysiens, et sur la race fameuse des Hippomolgues, les plus justes des hommes, qui, ne vivant que de lait, parvenoient aux dernieres bornes de la vie humaine. Il ne porte plus ses yeux sur Ilion, et il pensoit qu'aucun des immortels n'oseroit secourir ni les Troyens ni les Grecs.

Mais Neptune n'épia point en vain ce moment favorable. Il contemploit d'un œil étonné le combat et la déroute des Grecs, assis sur le sommet de la plus haute montagne de la verte Samothrace, d'où il décou-

vroit le mont entier d'Ida, ainsi que la ville de Priam et les vaisseaux qui bordoient le rivage. Sorti de la mer, enflammé d'indignation contre Jupiter, il déploroit le sort de ce peuple vaincu par les Troyens. Aussitôt il descend avec rapidité de la montagne escarpée; le mont et la forêt entiere tremblent sous les pieds immortels de Neptune qui s'avance. Il fait trois pas, et au quatrieme il touche au terme, devant Aigues: c'est là qu'au fond des mers s'éleve son palais superbe, éblouissant, d'une éternelle durée. Dès qu'il est arrivé, il conduit sous le joug ses coursiers à la corne d'airain, au vol impétueux, ornés d'une longue criniere d'or. Une armure d'or le couvre; il prend un fouet industrieusement formé; et montant sur son char, il rase la plaine liquide. Les baleines, sorties du fond des abymes, sautent autour

Pl. 15. Il. T. 4. p. 132



de Liv. XIII. V. 25.

de lui, et reconnoissent leur roi. L'océan triomphe, ouvre çà et là devant lui ses ondes : le char vole avec légèreté, sans que l'aissieu d'airain soit mouillé par les flots. Les coursiers, aux élans agiles, portent ce dieu vers les vaisseaux des Grecs. Entre l'isle de Ténédos et le rocher escarpé d'Imbre est une vaste caverne creusée dans la profonde mer : c'est là que Neptune arrêtant ses coursiers, les détache du char, leur présente leur divine ambrosie pour pâture ; et environnant leurs pieds d'entraves d'or qu'on ne peut rompre, pour qu'ils attendent le retour de leur maître, il se rend au camp des Grecs.

Les Troyens, remplis d'une ardeur indomtable, pareils à la flamme ou à la tempête, se pressoient en foule sur les pas d'Hector avec de longs frémissements et des cris terri-

bles, impatients de s'emparer des vaisseaux et d'immoler dans ce dernier asyle toute l'armée ennemie : quand le dieu qui ceint et ébranle la terre, sorti du fond des mers, prend les traits, la forte voix de Calchas, et vient ranimer le courage des Grecs. Il s'adresse d'abord aux deux Ajax, déja brûlants d'une flamme belliqueuse :

Ajax, recourez à votre valeur, non à la fuite périlleuse, et vous serez le salut de l'armée. Je crains moins ailleurs le courage effréné des Troyens qui inondent notre camp ; nos braves guerriers y balanceront leurs assauts : mais je tremble qu'ici nous ne recevions un échec funeste, ici où plein de rage, aussi terrible que la flamme, Hector conduit l'attaque, lui qui se vante d'être issu du grand Jupiter. Cependant si quelque dieu vous engageoit à lui opposer votre

audace et à réveiller celle de vos troupes, vous pourriez encore, malgré toute sa furie, l'écarter de nos vaisseaux, dût le maître de l'olympe le pousser au combat.

Il dit, et de son sceptre il touche les deux guerriers. Une force divine se répand dans tous leurs membres; leurs pieds sont plus légers, leurs mains plus vaillantes. Aussitôt le dieu des mers s'éloigne avec l'impétuosité de l'épervier aux ailes rapides, qui de la cime escarpée d'un haut rocher fond sur sa proie volant dans la plaine.

Le fils d'Oïlée apperçoit ce prodige; et se tournant vers le fils de Télamon : Ajax, dit-il, ce n'est point là Calchas, l'interprete du vol des oiseaux : mais l'un des habitants des cieux a pris la forme de cet augure vénérable pour nous encourager à la défense de la flotte; je l'ai reconnu à

sa démarche, aux traces de ses pas: en vain les immortels veulent nous dérober leur présence. Mon cœur, animé d'une ardeur plus vive, ne respire plus que les périls; mes pieds m'entraînent dans la mêlée, mes mains sont impatientes de combattre.

Je sens aussi, repartit le fils de Télamon, mes mains guerrieres s'agiter autour de ma lance, mon courage s'embraser, mes pieds me précipiter au combat. J'aspire à soutenir seul l'attaque de l'indomtable Hector. Ainsi s'entretenoient ces deux guerriers, remplis du feu que ce dieu vient de répandre dans leur ame.

Cependant Neptune court ranimer les derniers rangs des Grecs, qui reprenoient haleine près des vaisseaux. Leurs membres étoient accablés de fatigue, et leur esprit étoit plongé dans une amere douleur à l'aspect des Troyens qui venoient de

franchir en tumulte le rempart élevé; l'œil attaché sur eux, ils versoient des larmes, et ne se flattoient plus d'échapper à la mort. Mais le dieu des mers, se montrant à leurs regards, enflamme sans peine ces fortes phalanges. Il va trouver Teucer, Léite, le héros Pénélée, Thoas, Déipyre, Mérion et Antiloque, nourris dans les hasards; et il leur adresse rapidement ces paroles :

Ô honte! ô fils de la Grece, à la fleur de l'adolescence! Si vous combattez, je n'en doute point, nos vaisseaux sont en sûreté; mais si vous vous dérobez aux périls, voici le jour où nous sommes exterminés par les Troyens. Ciel! quel est le prodige inoui que j'apperçois, qui m'indigne, auquel je ne me serois jamais attendu! Les Troyens s'approchent aujourd'hui de notre flotte. Naguere, semblables à des cerfs tremblants, la

proie des loups ou des léopards, qui errent dans les forêts d'un pas timide et fuient les combats, ils n'osoient résister à notre attaque impétueuse : maintenant, loin de leur ville, enhardis par la foiblesse du chef et plus encore par la nonchalance des Grecs qu'il a irrités, ils combattent devant nos vaisseaux; et le soldat, au lieu de les défendre, s'y laisse immoler. Mais s'il est vrai qu'Agamemnon ait abusé de sa puissance en traitant avec ignominie le valeureux Achille, il ne nous est pas permis d'abandonner le combat. Hâtons-nous d'effacer cette honte; les ames généreuses corrigent promptement leurs erreurs. Vous ne pouvez sans opprobre renoncer à votre gloire, vous tous les plus vaillants de l'armée. Je ne me courrouce point contre le lâche qui fuit le péril; mais je suis enflammé d'indignation contre

vous jusqu'au fond de l'ame. Ô guerriers amollis! vous allez par cette indolence aggraver le poids accablant de vos disgraces. Que chacun réveille en soi les sentiments de l'honneur et de la honte. Il se livre le plus terrible combat: Hector attaque votre flotte; plein d'un courage féroce, il a forcé les portes et leurs énormes barrieres.

Ainsi Neptune enflamme les Grecs. On voit se rallier autour des deux Ajax leurs phalanges intrépides, dont l'ordre eût étonné, et Mars, et Pallas qui excite les peuples aux combats. Les plus vaillants, placés à la tête de la cohorte, attendent les Troyens et le redoutable Hector: les javelots soutiennent les javelots, les boucliers appuient les boucliers, les casques joignent les casques, le soldat touche le soldat, et sur les cônes radieux et menaçants se confondent

les aigrettes flottantes; tant ils ont serré leurs rangs.

Ils marchent à l'ennemi, balançant leurs javelots d'une main hardie, et brûlant de combattre. Mais les Troyens nombreux commencent la charge, précédés d'Hector volant à l'attaque. Tel qu'un roc funeste en sa chûte, arraché, par un torrent enflé de longues pluies, du sommet sourcilleux d'une montagne, il descend à bonds élevés, fait retentir sous lui la forêt, et roule incessamment jusques dans la plaine, où il s'arrête malgré sa course précipitée : tel Hector, semant toujours le carnage, menaçoit de parvenir, sans obstacle, jusques aux tentes et aux vaisseaux qui bordent la mer, lorsque, tombant sur ces phalanges serrées, il s'arrête au milieu de ce choc, et se consume, pour les rompre, en vains efforts. Les Grecs le frappant de leurs glai-

ves et de leurs javelots, le repoussent loin de leurs cohortes. Il recule assailli de toutes parts ; et adressant aux siens une voix terrible : Troyens, s'écrie-t-il, guerriers de Lycie, et vous nés pour braver l'ennemi, Dardaniens, soyez inébranlables : quelque serré que soit le quarré formidable de ces légions, elles ne soutiendront pas long-temps mon attaque ; elles seront mises en fuite par cette lance, s'il est vrai que le plus puissant des dieux, l'époux tonnant de Junon, m'excite au combat.

Ce discours provoque leur ardeur guerriere. Parmi eux le fils de Priam, Déiphobe, poussé par le desir de la gloire, quitte les rangs, tenant devant lui son bouclier, à l'ombre duquel il s'avançoit d'un pas agile. Mérion dirige contre lui sa pique, frappe le bouclier, peau luisante des taureaux ; mais, loin de le percer, la

longue pique se rompt près du fer. Déiphobe, redoutant l'arme d'un tel adversaire, tenoit son bouclier éloigné de son sein. Mérion rentre dans sa troupe, outré de se voir privé à la fois et de la victoire, et de sa pique qu'il a brisée, et il court le long des vaisseaux chercher dans sa tente un javelot plus formidable.

Cependant on combat, et des cris épouvantables s'élevent dans les airs. Teucer, digne fils de Télamon, triomphe du vaillant Imbrius issu de Mentor, possesseur de riches haras. Ce guerrier, avant l'arrivée des Grecs, vivoit dans Pédase, avec Médésicaste son épouse, née des amours de Priam : mais, dès que leurs agiles vaisseaux parurent devant Troie, il y vola pour la défendre; et s'y distinguant par sa valeur, il demeuroit dans le palais du roi, qui le chérissoit comme ses propres fils. Teucer

lui plonge son javelot sous l'oreille, le retire : le guerrier tombe. Ainsi qu'un frêne, sur le sommet d'une montagne qui domine sur l'horizon, est abattu par l'acier tranchant, penche vers la terre son tendre feuillage; tel Imbrius est renversé avec ses riches armes, qui rendent un son terrible. Teucer accouroit, impatient de s'en emparer, lorsqu'Hector lance son javelot contre le guerrier ardent, qui, l'ayant apperçu, se détourne et l'évite: le javelot perce le sein d'Amphimaque, qui, né de Ctéate et petit-fils d'Actor, étoit venu partager les combats ; il tombe couvert de ses armes retentissantes. Hector voloit pour ravir le casque aux tempes du magnanime Amphimaque; mais, au milieu de ce vol impétueux, Ajax, à son tour, lui lance sa pique : il ne peut blesser le héros, garanti par son armure, hérissé de l'airain formida-

ble; la pique frappe le globe du bouclier, et repousse avec force Hector, qui abandonne les deux cadavres. Alors ils sont enlevés par les Grecs : Stichius et Ménesthée, chefs des Athéniens, se rendent, avec le corps d'Amphimaque, vers leurs troupes; et les deux Ajax, pleins d'intrépidité, s'emparent d'Imbrius, semblables à deux lions qui, arrachant une biche à la dent aiguë d'une meute furieuse, courent à travers les épaisses bruyeres, la portant loin de terre entre leur gueule cruelle : ainsi ces guerriers, élevant le corps de leur ennemi, l'emportent, le dépouillent de son armure, et le fils d'Oïlée lui sépare la tête du cou encore tendre. Irrité du trépas d'Amphimaque, il la jette comme un globe roulant au milieu des Troyens; elle tombe dans la poudre aux pieds d'Hector.

Le dieu des mers, irrité qu'Am-

phimaque, descendu de lui, ait péri dans le feu du combat, court le long des tentes exciter les Grecs au carnage, résolu de faire ruisseler le sang des Troyens. Il rencontre le brave Idoménée qui venoit de quitter un ami atteint d'une blessure dangereuse, et emporté hors de la mêlée par ses compagnons; le roi de Crete l'avoit recommandé aux enfants d'Esculape, et il sortoit de sa tente d'un pas rapide, desirant d'aller encore à la rencontre des périls. Neptune ayant pris les traits et la voix du fils d'Andrémon, Thoas, qui régnoit dans l'Étolie sur tout le territoire de Pleurone et sur les murs élevés de Calydon, et que l'on y révéroit comme une divinité, lui parle en ces mots: Idoménée, chef des Crétois, que sont enfin devenues les bravades et les menaces que les Grecs adressoient si hautement aux Troyens?

Ô Thoas, répondit Idoménée, aucun de nous en ce jour n'est coupable; nos cœurs ne sont ni glacés par la crainte ni amollis par l'indolence; personne, parmi nous, ne cherche à dérober sa tête au trépas: mais le fils terrible de Saturne voit avec une satisfaction cruelle les Grecs ensevelis sans gloire, loin de leur patrie, sur ces bords. Thoas, toi qui montrois auparavant un courage si ferme, toi qui sans cesse exhortois ceux dont tu voyois le zele se ralentir, ne laisse pas, en ce danger pressant, éteindre ton ardeur, et cours animer chacun de nos combattants.

Idoménée, repartit Neptune, si dans ce jour quelqu'un abandonne le combat par lâcheté, puisse-t-il ne revenir jamais d'Ilion, et servir de pâture et de jouet aux animaux sur ce rivage! Va prendre tes meilleures armes, et viens promptement me re-

joindre; concertons nos desseins : si tu associes ta valeur à la mienne, peut-être serons-nous de quelque secours à nos troupes. Les efforts réunis, même des moins braves, ont de puissants effets : et nous, nous avons toujours affronté les plus vaillants adversaires.

En disant ces mots, le dieu se replonge au milieu des combattants. Idoménée, arrivé dans sa tente, revêt sa formidable armure, et se précipite sur les pas de Neptune, semblable à la foudre que le fils de Saturne lance de l'olympe en feu, signe effrayant qui trace de longs sillons de lumiere; ainsi l'airain dont ce chef est couvert brilloit dans sa course rapide.

Idoménée n'étoit pas éloigné de sa tente lorsqu'il rencontra son fidele Mérion qui venoit y chercher une lance : Fils de Molus, lui dit-il, toi qui voles toujours aux périls, toi le

plus cher de mes amis, pourquoi abandonnes-tu l'ardente mêlée? serois-tu blessé? porterois-tu encore le trait douloureux dans la plaie? ou viendrois-tu me donner quelque avis? Tu le vois, je n'aspire pas à me reposer, mais à combattre.

Chef des braves Crétois, répondit Mérion, je vais dans ta tente prendre une lance, s'il t'en reste encore. J'ai brisé la mienne contre le bouclier de l'audacieux Déiphobe.

Va, repartit le roi, tu trouveras dans ma tente vingt lances troyennes qui décorent la cloison, dépouilles de ceux que j'ai immolés. Car je combats toujours l'ennemi de près; aussi possédé-je un grand nombre de javelots, de boucliers, de casques et de cuirasses éclatantes.

J'ai comme toi dans ma tente, reprit Mérion, un grand nombre de dépouilles troyennes; mais elle est

trop éloignée pour m'y chercher un javelot. Je ne crois pas avoir oublié non plus les leçons de la valeur, et l'on me voit toujours au premier rang dans les champs glorieux où s'allume la fureur martiale. Je puis, en suivant cette ardeur, échapper aux regards des autres Grecs; tu dois la connoître.

Je sais quelle est ta valeur, répond Idoménée; pourquoi me tenir ce discours? C'est dans une embuscade que le courage se montre dans tout son lustre, et qu'on distingue d'abord la bravoure de la timidité : le lâche y change à tout moment de couleur, il ne peut rester debout ni tranquille, ses genoux s'affaissent; incliné sur ses pieds, et la mort devant les yeux, son cœur palpite avec force et ses dents s'entre-choquent : le vaillant, depuis qu'il s'est déterminé à occuper ce poste, conserve la même cou-

leur, ressent peu de trouble, et ne peut attendre l'instant de se jetter dans l'ardente mêlée. Si nous tous qui avons le plus de bravoure nous étions choisis pour une telle entreprise, aucun de nous ne t'accuseroit de manquer d'audace. Que tu sois atteint d'un trait ennemi, il ne te frappera pas le dos, mais le sein, et il te rencontrera lorsque tu t'élanceras aux premieres lignes des combattants. Mais, de peur d'encourir le blâme, ne prolongeons point de semblables discours, ainsi que des hommes vains; cours dans ma tente t'armer d'une forte lance.

Mérion vole dans la tente, saisit un javelot, et, brûlant d'ardeur, a rejoint Idoménée. Comme le dieu de la guerre marche au combat, accompagné de son rejetton la Terreur, qui, animée de force et d'audace, épouvante l'ame la plus intrépide; armés,

ils accourent du fond de la Thrace contre les peuples d'Éphyre ou contre les magnanimes Phlégyens, ils n'ont pas écouté les prieres des deux partis, et n'accorderont qu'à l'un d'entre eux la victoire : tels Idoménée et Mérion, chefs des cohortes, marchent au combat couverts de l'airain flamboyant.

Mérion prenant la parole : Fils de Deucalion, dit-il, de quel côté veux-tu pénétrer dans la mêlée? soutiendrons-nous l'aile droite, ou le centre, ou l'aile gauche des combattants ? car c'est là sur-tout que les Grecs ont le plus pressant besoin de notre secours.

D'autres guerriers, répondit Idoménée, défendent le centre; les deux Ajax, et Teucer le plus adroit des Grecs à lancer la fleche, exercé aussi à combattre de près. Quelle que soit la vaillance d'Hector, ils sauront lui

résister, dût-il tomber sur eux avec toute sa furie, il lui sera difficile de triompher de leur courage et d'embraser les vaisseaux, à moins que Jupiter lui-même n'y jette une torche ardente. Ajax, né de Télamon, ne cédera point la victoire à un mortel nourri du fruit de Cérès, pénétrable aux coups de l'airain et succombant sous le poids des roches énormes; dans les combats de pied-ferme, il ne reculeroit pas même devant le terrible Achille, inférieur à lui dans l'impétuosité de la poursuite. Marchons donc vers l'aile gauche, et sachons si quelque guerrier triomphera de nous, ou s'il nous couronnera de gloire.

Il dit, et Mérion porte ses pas où son chef lui ordonne de le suivre. A peine les Troyens ont-ils vu Idoménée, semblable à la flamme, et à côté de lui son écuyer chargé d'ar-

mes redoutables, que, s'exhortant les uns les autres, ils s'avancent et réunissent contre eux tous leurs efforts: les deux partis se mêlent, et le combat est quelque temps en équilibre près des navires. Ainsi que, dans ces jours brûlants où les routes sont couvertes d'un sable aride, des tourbillons se confondent avec des sifflements aigus, élevent et arrêtent dans les airs un nuage immense de poussiere; ainsi fondent à la fois l'un sur l'autre ces combattants enflammés du desir de s'immoler par l'airain acéré dans la mêlée. Le champ meurtrier de la bataille est hérissé de longs javelots qu'ils enfoncent dans le sein de leurs ennemis; l'œil ne peut soutenir l'éclat des flammes qui partent des casques polis, des cuirasses et des boucliers de ces guerriers qui s'entre-choquent. Celui qui verroit sans trouble ce formidable combat

auroit l'ame la plus intrépide.

Les deux fils puissants de Saturne, divisés d'intérêt, avoient allumé dans le cœur de ces héros cette rage fatale. D'un côté, Jupiter favorisoit Hector et les Troyens, non qu'il voulût perdre entièrement les Grecs devant Ilion, mais pour honorer avec éclat Thétis et son magnanime fils. De l'autre, Neptune, sorti secrètement des ondes écumeuses, enflammoit les Grecs par sa présence, touché de leur défaite, et saisi d'indignation contre le maître des dieux. Quoique leur origine fût la même, Jupiter avoit vu le premier le jour; sa science étoit et plus vaste et plus profonde. Aussi Neptune n'osoit-il secourir ouvertement les Grecs; mais il les encourageoit sous une forme mortelle. Ces divinités tiroient tour-à-tour la chaîne funeste de la discorde et des combats, dont ils avoient environné les deux partis,

chaîne qu'on ne peut ni détacher ni rompre, et qui fut la ruine d'une foule de guerriers.

Idoménée, blanchi par la vieillesse, exhorte les Grecs, et s'élançant au milieu des Troyens, les met en fuite, et ravit le jour au fier Othryonée, qui, attiré par le bruit de cette guerre, étoit venu de Cabésus dans Ilion. Il avoit demandé à Priam Cassandre, la plus belle de ses filles. Au lieu d'offrir les dons accoutumés, il s'étoit engagé à l'entreprise pénible de repousser les Grecs loin des bords de Troie; et le vieillard lui avoit promis de contenter ses vœux. Plein de confiance, il combattoit, lorsque le javelot d'Idoménée frappe le guerrier marchant d'un pas superbe, et s'enfonce à travers sa forte cuirasse au milieu des entrailles. Il tombe avec un bruit terrible, et le vainqueur lui fait entendre cette raillerie amere:

Othryonée, je te déclare le premier des mortels, si tu remplis tous les engagements que tu as pris avec Priam, qui, de son côté, t'a promis sa fille. Nous formerons, si tu le veux, un même accord, et nous te donnerons la plus belle des filles d'Atride, que nous ferons venir d'Argos pour t'épouser, si tu nous aides à détruire les remparts d'Ilion. Suis-nous, pour que nous dressions dans notre camp les conditions de cette alliance: nous nous piquons aussi d'être des peres généreux. Il dit, et entraînoit le corps d'Othryonée à travers les combattants.

Voulant le venger, Asius s'avance à la tête de son char; son écuyer étoit attentif à le conduire sur ses pas, et les coursiers ardents souffloient à ses épaules. Plein de fureur, il est près de frapper Idoménée, qui le prévient, et qui, lui portant son javelot

sous le menton, l'enfonce dans la gorge. Asius tombe comme un chêne, ou un peuplier, ou un pin superbe, que des bûcherons, sur le sommet d'une montagne, abattent de leurs haches tranchantes ; tel ce guerrier est étendu devant son char, grinçant des dents, pressant de ses mains la poussiere ensanglantée. Son écuyer éperdu ne peut plus rappeller son courage, n'ose pas même tourner ses coursiers pour échapper à l'ennemi, lorsqu'Antiloque le perce de sa pique à travers la cuirasse d'airain qui ne peut le garantir de la mort; il roule du beau char en expirant; et le fils du magnanime Nestor conduit les coursiers au milieu des phalanges grecques.

Irrité de la mort d'Asius, Déiphobe s'avance vers Idoménée, et lance son javelot. Idoménée, l'ayant apperçu, évite le coup, se baisse et

se courbe derriere son vaste bouclier qui retentit effleuré par l'airain rapide. Déiphobe ne l'a pas fait voler en vain de sa main guerriere; il frappe le roi Hypsénor, fils d'Hippase, et lui perçant le foie, le renverse au même instant. Asius, s'écria Déiphobe d'une voix triomphante, n'est pas couché parmi les morts sans être vengé; en descendant aux portes redoutables et éternelles des enfers, il se réjouira d'être accompagné d'une telle ombre.

A ce discours les Grecs sont frappés de consternation; le brave Antiloque sur-tout est ému jusqu'au fond de l'ame. Mais, quelle que soit sa douleur, il n'abandonne pas le corps de son ami: il accourt, et le couvre de son bouclier, tandis que deux des plus chers compagnons d'Hypsénor, Mécistée fils d'Échius, et le noble Alastor, le portent vers sa tente en

poussant des gémissements lugubres.

Cependant Idoménée ne laissoit pas ralentir son courage; il desiroit toujours ou d'environner quelqu'un des Troyens de la sombre nuit du trépas, ou de faire retentir la terre de sa propre chûte, pourvu qu'il sauvât les Grecs de leur ruine. Il marche contre le héros Alcathoüs, fils chéri d'AEsyete que favorisa Jupiter. Gendre d'Anchise, il avoit épousé l'aînée de ses filles, Hippodamie, qui, adorée de son pere et de sa mere dans leur palais, surpassoit toutes ses compagnes par sa prudence, par sa beauté et par l'industrie de ses mains, qualités qui lui donnerent pour époux l'homme le plus illustre qu'eût Troie en sa vaste enceinte. Neptune fait triompher Idoménée de ce guerrier, répand un nuage épais sur ses yeux perçants, et enchaîne ses membres

pleins de grace et de souplesse : Alcathoüs ne peut ni reculer ni s'incliner pour éviter le péril ; immobile comme une colonne ou comme un arbre qui déploie un immense feuillage, il est frappé de la pique du roi de Crete à travers la cuirasse d'airain qui jusqu'alors l'avoit garanti du trépas ; maintenant, déchirée par le coup, elle rend un son rauque et sourd. Il tombe avec un bruit énorme, le fer plongé dans son cœur, qui, palpitant, fait trembler la pique jusqu'à ce qu'enfin elle ait perdu la furie de Mars dont elle étoit animée.

Alors Idoménée se glorifiant sans frein : Déiphobe, dit-il à haute voix, toi qui éclates en vaines bravades, ne conviendras-tu pas que c'est assez d'immoler trois victimes pour un seul guerrier? Approche, viens toi-même à ma rencontre, valeureux

combattant ; apprends que c'est la race de Jupiter qùe signale ici mon courage. Il donna le jour à Minos, cet appui de la Crete, duquel descendit le fameux Deucalion qui me fit naître pour régner sur les peuples nombreux de cette isle immense ; et mes vaisseaux m'ont porté maintenant sur ces bords pour ta ruine, pour celle de ton pere et d'une ſoule de Troyens.

Il dit ; et Déiphobe délibere s'il appellera l'un de ses plus intrépides compagnons, ou s'il tentera d'attaquer seul un tel combattant. Il se détermine à se rendre vers Énée, qu'il trouve derriere les rangs. Ce héros, célebre par sa valeur, étoit toujours irrité contre Priam, qui ne l'honoroit pas au gré de ses desirs. Énée, chef des Troyens, lui dit rapidement Déiphobe, s'il est des liens que tu respectes, apporte quelque

secours à l'époux de ta sœur; suis-moi, n'abandonnons pas à l'ennemi les restes d'Alcathoüs qui éleva ton enfance dans son palais; le javelot terrible d'Idoménée vient de l'immoler.

A ces mots Énée, vivement ému, marche contre le roi de Crete, et, plein d'ardeur, ne songe plus qu'à combattre. Idoménée n'a point recours à la fuite, comme un enfant timide; il reste à son poste de pied ferme, tel que sur une montagne un vieux sanglier, connoissant sa force, attend en un lieu désert la bruyante arrivée des chasseurs; son poil se hérisse sur son dos, ses yeux dardent des flammes, et aiguisant ses défenses, il est impatient de repousser et les chasseurs et leur meute : ainsi Idoménée, sans reculer, voit le fils d'Anchise voler aux combats. Il appelle à haute voix les siens à son se-

cours, arrêtant l'œil tour à tour sur Ascalaphe, Apharée, Déipyre, Mérion et Antiloque, exercés à lutter contre les périls. Accourez, amis, leur dit-il; venez me défendre: j'ai seul à soutenir l'attaque d'Énée qui se précipite contre moi; ses coups ravagent les rangs, et, ce qui anime la valeur, il est dans la vigueur de la jeunesse. Si, dans le feu qui m'embrase, j'étois comme lui à la fleur de l'âge, nous déciderions bientôt seuls qui de lui ou de moi remporteroit une gloire éclatante.

Aussitôt tous ces guerriers, comme s'ils n'avoient qu'une même ame, s'avancent, le bouclier incliné sur leurs épaules. Énée appelle aussi du secours, portant ses regards sur Déiphobe, Pâris, et le noble Agenor, placés, ainsi que lui, à la tête des Troyens. Leurs bataillons arrivent, comme des troupeaux suivent un

belier qui les conduit des pâturages aux bords d'un ruisseau ; à cet aspect le cœur du berger éprouve un tressaillement de joie : telle est celle qui remplit le cœur d'Énée lorsqu'il voit ces bataillons marcher sur ses pas. Les troupes, armées de javelots, s'échauffent au combat autour du corps d'Alcathoüs ; le fer des guerriers se frappant dans la mêlée retentit sur leur sein avec un bruit épouvantable. Deux héros distingués parmi tous ces combattants, Énée et le roi de Crete, tels que les dieux de la guerre, brûloient surtout de se porter l'un à l'autre le coup mortel. Le fils d'Anchise lance son javelot contre son assaillant, qui l'évite ; et le trait, parti vainement d'une main vigoureuse, s'enfonce en terre et tremble. Idoménée frappe OEnomaüs au creux de la cuirasse, et lui perce les entrailles, qui sou-

dain se répandent; le guerrier abattu serre le sable de sa main mourante. Le roi retire sa longue lance du cadavre; mais, pressé de tous côtés par les traits, il ne peut le dépouiller de son armure. Il n'avoit plus la vigueur avec laquelle il s'élançoit autrefois pour reprendre son javelot, ou pour échapper à celui de l'ennemi; habile encore à repousser la fatale mort en combattant de pied ferme, il ne pouvoit plus se retirer avec célérité hors de la mêlée. Déiphobe, qui le voit s'éloigner à pas lents, lui lance son javelot, enflammé contre lui d'une haine ancienne. Mais il le manque encore; et atteignant Ascalaphe fils de Mars, le rapide javelot perce l'épaule du guerrier, qui tombe, et imprime sa main dans la poussiere. Ce dieu féroce, assis sur des nuages d'or au sommet de l'olympe avec les autres immortels qui n'osoient par-

ticiper au combat, ignore que son fils vient d'être couché dans la plaine sanglante.

C'est maintenant autour du corps d'Ascalaphe que s'allume le carnage. Déiphobe lui enlevoit un casque brillant, lorsque Mérion s'élance avec fureur, et de son javelot l'atteint au bras; le casque oblong tombe de la main du guerrier, et frappe la terre, qui en retentit avec éclat. Mérion s'élance une seconde fois, comme un vautour, arrache son pesant javelot, et se retire au milieu de ses compagnons. Polite jettant ses bras autour de son frere Déiphobe, le conduit hors de la furieuse mêlée, jusqu'à ses coursiers rapides placés derriere les rangs avec leur conducteur et leur char : ils le ramenent dans Troie, accablé de douleurs cuisantes, poussant de longs gémissements; le sang ruisseloit de sa plaie récente le long de sa main.

Cependant l'on combat, et il s'éleve un tumulte épouvantable. Énée accourt, plonge sa pique dans la gorge du fils de Calétor, Apharée, qui s'avançoit contre lui; sa tête avec son casque s'incline, suivie du bouclier, et les ombres fatales de la mort l'environnent. Antiloque appercevant Thoon qui se tournoit pour fuir, vole à lui, le frappe, et lui coupe la veine qui s'étend le long du dos jusqu'à la tête; le guerrier tombe à la renverse dans le sable, tendant les bras à ses compagnons. Antiloque se précipite sur lui; et portant l'œil de tous côtés, il lui enleve son armure. Aussitôt les Troyens l'entourent, et percent à l'envi son large bouclier: mais ils ne peuvent même effleurer du fer cruel le jeune Antiloque; Neptune défend les jours du fils de Nestor au milieu de tant de traits. Ce guerrier, toujours dans les

périls, marche au sein des bataillons ennemis; son javelot, loin d'être immobile, s'agite dans sa main avec force; et il brûle ou de le lancer, ou de frapper de près son ennemi. Comme il se livroit à cette ardeur dans la mêlée, il est apperçu d'Adamas fils d'Asius, qui, se jettant sur lui, perce le globe de son bouclier. Mais Neptune ne lui permettant pas d'immoler Antiloque, rompt la pique: la moitié, telle qu'un pieu durci aux flammes, demeure engagée dans le bouclier, et l'autre moitié tombe à terre. Adamas se retiroit pour éviter le trépas: Mérion le suit, et lui enfonce sa pique sous le nombril, où les atteintes de Mars sont fatales aux malheureux mortels; c'est là qu'il le frappe. Son ennemi terrassé se débat en palpitant autour de la pique, comme, dans les montagnes, un taureau entraîné par les bergers qui l'ont

chargé d'entraves ; ainsi il se débat. Mais il ne lutte pas long-temps contre la mort : Mérion accourt, arrache son javelot ; et les yeux d'Adamas s'obscurcissent.

Hélénus, de son glaive énorme, forgé dans la Thrace, décharge un coup violent sur la tempe du brave Déipyre, brise le casque, qui saute loin d'eux à terre, et que relève quelqu'un des Grecs qui le voit rouler entre les pieds des combattants : la nuit de l'Érebe l'environne. La douleur pénetre l'ame de Ménélas. Il s'avance contre le héros avec une voix menaçante, il agite sa lance ; celui-ci courbe son arc : ils accourent avec une égale ardeur, impatients l'un de lancer son javelot, et l'autre sa fleche. Le fils de Priam atteint Ménélas au creux de la cuirasse, mais la fleche est repoussée et s'envole. Comme, dans une aire

spacieuse, on voit les noires feves ou les pois rejaillir du large van au choc de celui qui le secoue et au souffle impétueux de l'air; ainsi le trait vole loin du noble Ménélas. Ménélas perce aussitôt de sa lance la main de son ennemi, et l'attache à l'arc dont elle étoit armée. Hélénus se rend au milieu de sa troupe, se dérobe au trépas, traînant de sa main la lance pesante. Le magnanime Agénor, l'ayant retirée, bande la blessure avec une fronde que son écuyer portoit à ses côtés.

Mais Pisandre marche avec audace vers le héros triomphant : un noir destin le pousse à ta rencontre, ô Ménélas, pour être vaincu dans ce combat terrible. Lorsqu'ils sont en présence, Ménélas porte d'abord un coup inutile; le javelot se détourne : Pisandre atteint le bouclier du roi de Sparte, sans pouvoir en percer l'ai-

rain ; le vaste bouclier résiste, le bois du javelot se rompt. Cependant son cœur se livroit à des transports de joie ; il se flattoit encore de vaincre, quand Ménélas, tirant son épée étincelante, s'élance sur lui. aussitôt Pisandre saisit sous son bouclier sa hache d'airain, embellie d'un long manche d'olivier poli ; ils s'attaquent en même temps. Pisandre dirige son coup sur le casque de son ennemi près des crins épais du panache ; Ménélas frappe au bas du front le guerrier qui vient l'assaillir : l'os se rompt avec fracas, ses yeux sanglants roulent dans la poudre ; son corps fléchit, il tombe. Le roi, lui pressant du genou le sein, lui ravit ses armes, et s'applaudit en ces mots de sa victoire :

C'est ainsi que vous abandonnerez enfin notre flotte belliqueuse, Troyens perfides, insatiables de com-

bats! C'est peu, ô race injuste, arrogante, c'est peu de l'outrage et de la trahison dont vous vous êtes rendus coupables envers moi, sans craindre le courroux terrible de celui qui fait éclater son tonnerre, de Jupiter vengeur de l'hospitalité, qui réduira un jour en cendres votre ville superbe; c'est peu de m'avoir ravi, sans que nous vous eussions provoqués à cette insulte, mon épouse et mes biens, après avoir été reçus sous notre toit: vous êtes encore dévorés du desir de livrer aux flammes ces vaisseaux qui traversent les mers, et d'exterminer tous les héros de la Grece! Mais quelle que soit la fureur qui vous précipite aux combats, elle sera tôt ou tard réprimée. Grand Jupiter, ta sagesse est supérieure à celle des mortels et des dieux; cependant tu autorises ces attentats, tu favorises un peuple pervers, dévoué à la vio-

lence, aux forfaits, et qui ne se plaît que dans la guerre, ce fléau barbare des humains! Quoi! les plus doux plaisirs, le sommeil, l'amour, le chant flatteur et la noble danse, ces plaisirs où l'on se livre souvent avec plus d'ardeur encore qu'aux combats, nous font éprouver enfin de la satiété, et les Troyens ne se lasseront jamais de carnage!

En disant ces mots, il s'empare des armes sanglantes du guerrier, et les remet entre les mains de ses compagnons; il reporte ses pas au plus fort de la mêlée. Le fils du roi Pylæmenes, Harpalion court l'attaquer: il étoit venu sur les traces de ce pere chéri combattre devant Troie, et il ne devoit pas retourner dans sa patrie. Il frappe en ce moment de sa pique le bouclier de Ménélas; et n'ayant pu le percer, il fuit dans les rangs pour échapper à la parque, jet-

tant l'œil de tous côtés, craignant d'être atteint du fer ennemi, lorsqu'un trait lancé par Mérion le poursuit, le blesse au dos, pénetre sous l'os près de la vessie. Il tombe sur ses genoux; et rendant l'ame entre les bras de ses compagnons, il s'étend à terre comme un reptile, tandis qu'un sang noir coule de sa blessure et inonde la plaine. Les magnanimes Paphlagoniens s'empressent à le placer sur son char, et le conduisent à Troie, plongés dans la douleur. Son pere marche au milieu d'eux, versant un torrent de larmes; il n'a pas même eu la consolation de venger le trépas de son fils.

Pàris, lié par des nœuds d'hospitalité au malheureux Harpalion parmi les nombreux Paphlagoniens, est vivement courroucé de ce trépas, et, dans l'ardeur de ce courroux, il tire une fleche. Il y avoit dans les rangs

ennemis un guerrier nommé Euchénor, fils du divin Polyide; aussi riche que vaillant, ses maisons s'élevoient dans Corinthe, et, lorsqu'il entra dans son vaisseau, il n'avoit pas ignoré le sort fatal qui l'attendoit devant Ilion. Souvent Polyide, vieillard dont l'œil pénétroit dans l'avenir, lui avoit annoncé qu'il pouvoit choisir ou de terminer sa carriere dans sa demeure par une maladie lente et cruelle, ou de tomber près des vaisseaux des Grecs sous les coups des Troyens; il ne put supporter la pensée de subir à la fois la peine, prix de sa lâcheté, et les douleurs d'une longue maladie. La fleche de Pâris lui perce la gorge; soudain son ame s'envole, il est enveloppé de l'affreuse nuit du trépas.

Tandis que ces guerriers combattoient avec l'impétuosité des flammes, Hector, ce favori de Jupiter,

ignoroit qu'à l'aile gauche les Grecs ravageoient ses cohortes, qu'ils étoient près de remporter la victoire, tant Neptune les animoit et secondoit leur courage; mais ce héros demeuroit ferme sur le terrain où il avoit franchi les portes et le mur, et rompu les rangs munis de boucliers. C'est là que les vaisseaux d'Ajax et de Protésilas bordoient le rivage, où le rempart étoit le moins élevé, et où se réunissoient les hommes et les coursiers les plus vaillants : là les Béotiens, les combattants d'Ionie aux robes flottantes, ceux de Locres, de Phthie, et les illustres Épéens, soutenoient, sans pouvoir la repousser, l'ardente attaque d'Hector. L'élite des Athéniens, conduite par Ménesthée, Phidas, Stichius, et le redoutable Bias, occupoit le poste le plus avancé ; les Épéens avoient pour chefs le digne fils de Phylée, Mégès,

Amphion et Dracius; tandis que les guerriers de Phthie étoient commandés par Médon et Podarcès infatigables dans les combats; Podarcès, né d'Iphiclus; Médon, fils naturel d'Oïlée et du même sang qu'Ajax, vivant à Phylacé, loin du lieu de sa naissance, pour avoir eu le malheur de ravir le jour au frere d'Ériopis, épouse d'Oïlée: ces deux héros, à la tête des magnanimes guerriers de Phthie, combattoient pour les vaisseaux avec les Béotiens.

Mais Ajax, fils agile d'Oïlée, ne s'éloignoit pas même un instant du fils de Télamon. Ainsi que deux vigoureux taureaux, animés d'une ardeur égale, traînent la forte charrue dans une terre durcie par un long repos; des flots de sueur jaillissent autour de la racine de leurs cornes; ils ne sont séparés que par le joug luisant, et s'avancent le long des noirs

sillons, déchirant profondément le sein de la campagne : ainsi ces deux guerriers, n'ayant qu'une même ame, unissent leurs travaux. Le grand Ajax étoit suivi d'une troupe nombreuse et vaillante, qui recevoit son bouclier, quand il étoit épuisé de fatigue et inondé de sueur. Les Locriens, qui ne soutenoient pas les combats où l'on attend l'ennemi de pied ferme, ne marchoient point sur les pas du noble fils d'Oïlée; leurs fronts n'étoient pas couverts de casques pesants, chargés de longs panaches, et leurs bras ne portoient point de boucliers ni de frênes formés en javelots. Ils étoient venus devant Ilion, se confiant en leur arc et en leur fronde, dont ils lançoient une grêle de traits et de pierres, et rompoient les phalanges. Ainsi, tandis que les premiers, ceints d'une superbe armure, combattoient les Troyens et résis-

toient même au choc d'Hector étincelant d'airain; ceux-ci, placés derriere eux, ne cessoient de fendre l'air de ces traits, portoient le désordre dans les rangs ennemis, qui déja voyoient s'évanouir leur ardeur guerriere. Les Troyens alloient être repoussés avec une terrible perte, loin des tentes et des vaisseaux, jusques dans la haute citadelle d'Ilion, si Polydamas n'eût adressé ces mots au vaillant Hector:

Hector, n'écouteras-tu jamais nos avis? parceque les dieux t'ont distingué par l'éminence de ta valeur, penses-tu nous surpasser tous en prudence? Tu ne peux réunir tous les dons: Jupiter accorde à l'un les vertus guerrieres, à l'autre l'art de chanter, de tirer des sons de la lyre, ou de cadencer des pas; il met dans le cœur d'un autre la sagesse, qui fait le bonheur des mortels, qui sauve les villes, et

dont le sage connoît seul tout le prix. Souffre donc que je te propose le parti qui semble le plus utile. De tous côtés s'allume autour de toi le feu de la guerre : les Troyens, après avoir franchi le rempart avec tant de valeur, ou se retirent, quoique les armes à la main, ou, dispersés autour des vaisseaux, sont près d'être accablés par le nombre. Rassemble ici les chefs les plus intrépides ; délibérons avec rapidité s'il faut attaquer les vaisseaux dans l'espoir qu'un dieu propice couronnera nos efforts, ou songer à la retraite tandis que nous pouvons encore ramener nos cohortes. Je crains que les Grecs n'acquittent la dette immense qu'hier nos exploits leur firent contracter. Ils ont encore au milieu d'eux un guerrier terrible, qui ne pourra forcer plus long-temps son courage à renoncer aux combats.

Hector consent à prendre le parti le plus salutaire; et sautant aussitôt de son char : Polydamas, s'écrie-t-il, retiens ici les plus vaillants, tandis que je vais m'opposer à l'ennemi et rallier ces cohortes. Dès que je leur aurai donné mes ordres, tu me reverras auprès de toi. Il dit, et vole, en jettant de grands cris, entre les rangs des Troyens et des alliés, semblable à une montagne dont la cime est couverte d'une neige éclatante.

A la voix d'Hector tous les chefs accourent autour de Polydamas, appui de la valeur. Mais le fils de Priam alloit çà et là aux premiers rangs, cherchant des yeux Hélénus, Déiphobe, Asius, Adamas, et d'autres chefs. Il se flatte en vain de les revoir : renversés par les coups des Grecs devant les vaisseaux, les uns avoient rendu le dernier soupir; d'autres avoient été atteints de traits mortels

en attaquant le rempart. Il rencontre à l'aile gauche Pâris encourageant les troupes et les animant au combat; et, dans le courroux qui l'anime, il l'accable de ces reproches: Funeste Pâris, toi dont la beauté fait tout l'ornement, guerrier livré aux femmes, séducteur, où sont Hélénus, Déiphobe, Asius et Adamas? qu'est devenu Othryonée? Maintenant Troie entiere s'écroule de son faîte élevé dans l'abyme; tu ne saurois échapper plus long-temps à ta perte.

C'est à tort qu'aujourd'hui tu me blâmes, répondit Pâris: j'ai quelquefois montré moins d'ardeur; mais Hécube, en moi, n'a pas mis au jour un lâche. Depuis le combat que tu as excité près des vaisseaux, je n'ai cessé d'attaquer l'ennemi. Les guerriers que tu me nommes sont victimes du trépas: Hélénus et Déiphobe

seuls, garantis par Jupiter de la parque, sont rentrés dans Ilion, la main percée d'énormes javelots. Conduis-moi où t'entraîne ton audace, je vole à l'instant sur tes pas; tu n'auras pas à desirer en moi plus de valeur, et je la signalerai autant que me le permettront mes forces. Quelque fier que soit notre courage, il n'est pas en notre pouvoir de passer ce terme. Hector adouci par ce discours, ils se rendent où l'on combattoit avec le plus de furie, où s'étoient rassemblés Polydamas, Cébrion, Phalcès, Orthéus, Polyphœtes, Palmys, et les fils d'Hippotion, Ascagne et Morys, qui, le jour précédent, étoient venus à leur tour de la fertile Ascanie pour secourir Priam, conduits par Jupiter aux combats.

Telles qu'un tourbillon impétueux, qui, né de la foudre de Jupiter, fond dans les campagnes, court se mêler

à l'océan avec un tumulte horrible; les flots bouillonnants de la mer mugissante, enflés, blanchissants, se poussent l'un l'autre jusques au rivage: telles les phalanges des Troyens, dont les armes jettent un vif éclat, suivent, pressent les phalanges sur les pas de leurs chefs. Hector les précede, pareil au formidable Mars, Hector fils de Priam, tenant devant lui son bouclier dont la surface est luisante, formé de peaux nombreuses, et chargé d'un airain épais; autour de ses tempes s'agite son casque éblouissant. Il cherche de toutes parts à pénétrer dans les rangs ennemis, espere les mettre en fuite, s'avançant à l'ombre de ce bouclier: mais il ne peut répandre le trouble dans l'ame des Grecs. Ajax, marchant à grands pas, ose le premier défier cet adversaire:

Approche, vaillant guerrier! pour

quoi cherches-tu à épouvanter nos troupes? Expérimentés dans les combats, nous ne sommes domtés que par le bras de Jupiter, armé de verges dont il nous châtie. Tu te flattes de réduire nos vaisseaux en cendres: mais nous avons des mains valeureuses pour repousser ta furie ; et avant que tes vœux soient comblés, ta propre ville, avec ses nombreux habitants, sera prise, ravagée par les Grecs. Le temps n'est pas éloigné où tu supplieras toi-même, au milieu de ta fuite, Jupiter et tous les immortels, que les coursiers qui, la criniere éparse, te porteront dans Troie, à travers un nuage de poussiere élevé sous leurs pas, devancent l'épervier dans leur vol rapide.

Pendant qu'il parloit, vole à sa droite un aigle planant dans les nues; tous les Grecs font retentir leurs acclamations, enhardis par cet augure

favorable, quand l'illustre Hector prend la parole : Discoureur téméraire, vain géant, dit-il, d'où partent ces vaines menaces? Plût au ciel que je fusse aussi sûr de l'immortalité, que, fils de Jupiter et de Junon, l'on m'accordât les honneurs que reçoivent Apollon et Minerve, comme il est certain que ce jour sera la ruine entiere de tous les Grecs! Et toi, tu seras couché dans la foule des morts, si tu oses attendre ma lance énorme; elle déchirera ton sein, et tu rassasieras de ta chair et de ton sang les chiens et les vautours de Troie, terrassé devant les vaisseaux des Grecs.

En disant ces mots il s'avance à la tête de sa troupe. Elle le suit avec des cris furieux, que répete derriere eux toute l'armée. Les Grecs, de leur côté, élevent leurs voix terribles, et rappellant leur intrépidité, soutiennent, sans s'ébranler, le choc des plus

hardis Troyens. Ces cris des deux peuples fendent la voûte céleste, et parviennent jusques aux palais radieux de Jupiter.

FIN DU CHANT TREIZIEME.

# REMARQUES
## SUR LE CHANT TREIZIEME.

(Page 131. Il détourne ses yeux éclatants.)

Les Mysiens d'Asie étoient descendus des Mysiens de Thrace. Les Hippomolgues sont les Scythes Nomades, qui buvoient du lait de jument. J'ai suivi de bons interpretes pour le sens du mot ἀϐίων. Le poëte, en faisant reposer les yeux de Jupiter sur de plus doux tableaux, donne un moment de repos au lecteur.

(Ibidem. Mais Neptune n'épia point en vain.)

Cette armée s'étant rendue heureusement par mer devant Troie, Neptune paroissoit devoir être leur dieu tutélaire. Clarke explique ainsi l'allégorie : les Grecs, repoussés jusqu'aux bords de la mer, étoient forcés par cet élément à combattre.

(Page 132. Sous les pieds immortels de Neptune qui s'avance.)

Ποσσὶν ὑπ' ἀθανάτοισι Ποσειδάωνος ἰόντος.

Le mot ἰόντος, QUI S'AVANCE, semble superflu, parcequ'Homere a déja dit, IL DESCEND. Cette espece de répétition, qui est propre à notre auteur, n'est pas absolument nécessaire, mais elle rend la peinture plus animée. Pope y a fait attention:

Fierce as he past, the lofty mountains nod,
The forests shake: earth trembled as he trod,
And felt the footsteps of th' immortal god.
From realm to realm three ample strides he took;
And, at the fourth, the distant Ægæ shook.

Les trois premiers vers sont admirables. Je ne sais si le quatrieme, où il ajoute au texte d'Homere, FROM REALM TO REALM, « de royaume en royaume », n'alonge pas un peu une image que ce poëte présente d'une maniere très rapide. On voit dans Pope chaque pas de Neptune: dans Homere il semble que les trois premiers pas de ce dieu n'en soient qu'un seul, tant ils sont précipités.

On est surpris, comme Pope l'a déja montré, que madame Dacier, dont la traduction passe pour si fidele, ait mutilé cet endroit. C'est malgré moi que je releve ces négligences, et je me borne à en rapporter de temps en temps quelques exemples; car ce seroit un travail trop long et trop fastidieux que d'en tenir un compte exact. Elle traduit ici : « Les montagnes « et les forêts tremblent sous ses pas; dans « un moment il arrive à sa ville d'Aigues ». Ainsi elle omet cette vive peinture, IL FAIT TROIS PAS, et substitue une phrase languissante au tour le plus animé. Assurément Longin, qui a cité ce passage d'Homere comme un modele du sublime, l'auroit trouvé détruit dans la traduction que je viens de citer.

On rapporte que Neptune avoit un temple dans Aigues, ville de l'Eubée. M. Wood, témoin des lieux mêmes, a tracé le détour que Neptune prend pour se cacher aux yeux de Jupiter.

(Ibidem. Il rase la plaine liquide.)

Il est impossible de ne pas sentir l'ex-

trême rapidité des trois vers d'Homere qui expriment le vol de Neptune sur les eaux :

. . . Manibusque omnes effundit habenas.
Cœruleo per summa levis volat æquora curru :
Subsidunt undæ, tumidumque sub axe tonanti
Sternitur æquor aquis. . . . . . . .
Tum variæ comitum facies, immania cete.

Æneid. lib. V.

De bons critiques trouvent ici Homere supérieur à Virgile. Fénélon, au quatrieme livre du Télémaque, a fait une belle imitation de cet endroit du poëte grec. Sa description est plus riche et plus détaillée : il représente le spectacle d'Amphitrite traînée par des chevaux marins, et se promenant sur les ondes. Ici Neptune est pressé d'arriver.

(Page 134. Et vous serez le salut de l'armée.)

On a fort bien dit que rien n'étoit plus glorieux pour ces guerriers, et plus propre à enflammer leur courage, que de leur faire entendre que leur défaite entraîneroit celle de toute l'armée.

(Page 136. Je sens aussi mes mains guerrieres s'agiter autour de ma lance.)

Madame Dacier a supprimé cette forte image. On a demandé pourquoi Ajax fils d'Oïlée s'apperçoit le premier du changement opéré par Neptune. Eustathe répond que le grand Ajax étoit d'une compréhension lente, et que, naturellement plus vaillant que ce chef, il est le dernier à remarquer cet accroissement de courage.

(Page 139. Les javelots soutiennent les javelots.)

Concurrunt; hæret pede pes, densusque vire vir.
ÆNEID. LIB. X.

Croiroit-on que madame Dacier ait inséré ici une comparaison dont il n'y a pas un mot dans Homere? « Comme les cimes « touffues des arbres d'une forêt, quand « agitées du vent elles se mêlent et se confondent. »

(Page 140. Il descend à bonds élevés, fait retentir sous lui la forêt.)

Pope fait très bien sentir que la justesse

et la beauté frappantes de la comparaison n'ont été que foiblement imitées par Virgile au douzieme livre de l'Énéide, et par le Tasse au dix-huitieme de la Jérusalem délivrée.

(Page 142. Et il court le long des vaisseaux.)

C'est la seule occasion, dans l'Iliade, où l'on voie un guerrier, après avoir brisé sa lance, en aller chercher une autre dans sa tente. Les Grecs s'étant formés en phalanges pour repousser les Troyens, Mérion devenoit inutile dans un pareil combat sans le secours d'une lance. (Pope.

La remarque de Pope est juste, mais cet endroit mérite quelque discussion. On voit dans Homere, quoique rarement, des chefs accompagnés d'un serviteur qui les décharge de temps en temps de leurs armes; mais d'ordinaire ce serviteur ne porte pas d'armes en réserve pour son maître. Les écuyers étoient eux-mêmes des guerriers distingués. Mérion n'étoit pas assurément un des moindres d'entre eux, et il n'a personne auprès de lui qui puisse lui

aller querir une lance. La simplicité de ces mœurs est remarquable, ainsi que le peu d'ordre qui régnoit dans une bataille. Tout cela devoit bien les prolonger. On dira que Mérion auroit pu emprunter l'arme d'un soldat, auquel il auroit commis le soin dont il se charge ici lui-même. Mais nous voyons souvent que dans ces temps il y avoit une grande différence d'arme à arme, et qu'on apportoit une attention singuliere dans leur choix; chacun pouvoit seul juger de celles qui lui convenoient. Quand Achille a perdu ses armes, il dit qu'il ne peut combattre. C'est qu'on employoit alors dans les combats la force encore plus que l'adresse, qui auroit pu suppléer au défaut d'une bonne armure.

Homere paroît ne se point lasser à décrire des combats. Il y a des lecteurs que ces détails peuvent rebuter; mais il y en a d'autres qui jugeront qu'il n'est point de poëte qui ait su rendre ces descriptions plus intéressantes, et qui ait mieux réussi à les varier par la richesse des images et des épisodes. Tel est son feu, que l'on croit assister à ces combats, et que l'on pour-

roit ici appliquer ces vers de Lucrece :

Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa, tuâ sine parte pericli.
Lib. II.

Quant aux épisodes, le genre des anciens combats, plus prolongés que les nôtres, permettoit souvent à Homere de suspendre sa narration. Un poëte qui traiteroit un sujet plus moderne n'auroit pas le même avantage.

(Page 144. La portant loin de terre.)

ὕψι ὑπὲς γαίης. Madame Dacier n'auroit pas dû omettre cette image qui peint le triomphe de ces guerriers.

(Page 145. Qui venoit de quitter un ami.)

On a fait voir qu'Idoménée sortoit de la tente de cet ami, et couroit dans la sienne prendre d'autres armes. Voici dans ce chant le second exemple d'un chef qui s'écarte de son poste avant la fin du combat. L'art de la guerre étoit en son enfance. Telle étoit apparemment l'opinion avantageuse que l'on avoit du courage de

ces guerriers, qu'on ne leur faisoit point une loi expresse de ne pas s'écarter, tant on étoit sûr qu'ils ne saisiroient aucun prétexte pour fuir le péril. Plus on entrera dans la maniere dont on combattoit alors, moins l'on sera choqué de voir, au sixieme chant, Hector abandonner la bataille pour un peu de temps. J'ajouterai ici à ce que j'ai déja dit à ce sujet qu'il auroit été indécent qu'Hector adressât à Pâris les reproches dont il l'accable, s'il avoit pu lui-même en mériter pour s'être absenté du combat durant quelques moments. Quant à Idoménée, ni l'amitié ne seroit aujourd'hui son excuse, ni le ralentissement du combat, dont Jupiter a détourné les yeux, suspendant la protection qu'il accordoit aux Troyens.

(Page 148. J'ai comme toi dans ma tente.)

Madame Dacier condamne sans ménagement ces discours. C'est, je pense, la seule fois de sa vie qu'elle ait critiqué Homere; encore est-ce sur la foi d'Eustathe. Pope fait ici l'apologie du poëte grec: il montre qu'il s'agissoit pour Mérion du

point d'honneur; qu'Idoménée, l'ayant blessé, étoit tenu à quelque réparation; et d'ailleurs que ces discours ne pouvoient occuper que deux ou trois minutes dans un temps où les Ajax réprimoient l'attaque d'Hector, et où, en général, le combat n'étoit pas fort opiniâtre. Idoménée s'apperçoit enfin lui-même qu'il s'arrête trop long-temps, et il rompt tout-à-coup l'entretien. Les Grecs (je ne sais si la beauté de leur langue y a quelque part) ont goûté plus qu'aucune autre nation le plaisir de parler; et Homere, qui n'étoit lui-même rien moins qu'indifférent à ce plaisir, les a peints au naturel.

(Page 150. Ressent peu de trouble.)

Plutarque a remarqué qu'Homere ne représente pas ici l'homme vaillant dénué de toute crainte, mais sachant la domter. Ce poëte n'outre pas la nature. Pope ne l'a pas rendu fidèlement en cet endroit; car il peint le brave n'étant susceptible d'aucune appréhension:

. . . . Still dauntless, still the same,
Unchang'd his colour, and unmov'd his frame.

Madame Dacier a aussi chargé le tableau. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'Homere ait un peu sommeillé dans les discours précédents, son réveil est sublime. La comparaison qui suit a de la magnificence.

(Page 151. Contre les peuples d'Éphyre ou contre les magnanimes Phlégyens.)

Peuples de Thessalie.

(Page 152. Il ne reculeroit pas même devant le terrible Achille.)

Il ne dit pas qu'Ajax vaincroit Achille, mais qu'il ne l'éviteroit point; et c'est la plus grande louange qu'il puisse donner à ce héros. (Madame Dacier.

(Page 153. L'éclat des flammes.)

Αὐγὴ χαλκείη. Eustathe fait observer la hardiesse de l'expression grecque. Homere, dit madame Dacier, a presque embrasé ces armes.

(Page 154. Ces divinités tiroient.)

Ernesti a montré que Pope ni madame

Dacier n'ont saisi le véritable sens; il a bien expliqué le mot ἐπαλλάττειν, et j'ai suivi son interprétation. En effet, Jupiter et Neptune font triompher tour-à-tour les Troyens et les Grecs. Madame Dacier, qui a vu ici une autre image, l'a même entièrement omise dans la traduction.

(Page 155. Au lieu d'offrir les dons accoutumés.)

Observons la conformité de ces usages avec ceux du temps des patriarches. David n'étant pas assez riche pour épouser la fille de Saül en lui faisant les présents ordinaires, veut la mériter en tuant deux cents Philistins. (Madame Dacier.

(Page 156. Othryonée.)

On voit dans cette raillerie la férocité de ces anciens temps.

(Page 160. Jusqu'à ce qu'enfin elle ait perdu la furie de Mars.)

Ἀζίει μένος ὄβριμος Ἄρης. Je me suis approché de l'expression de l'original, qui est forte. Mars, pour le fer qui donna la

mort. On trouve aussi cette expression dans les tragiques grecs. Selon les commentateurs, les plus habiles anatomistes n'ont pas jugé que l'image employée ici par Homere fût outrée. Un habile anatomiste, M. Walter, que j'ai consulté, pense au contraire que le cœur, étant percé d'une lance, n'a pas la force que lui attribue notre auteur. Il ne faut regarder cette image que comme un embellissement poétique, qu'Homere ne se fût pas permis s'il eût eu plus de connoissance du corps humain.

(Page 161. Qui ne l'honoroit pas au gré de ses desirs.)

Les anciens nous apprennent qu'Énée étoit devenu suspect à Priam, parcequ'il avoit reçu un oracle qui lui promettoit qu'il régneroit un jour à Troie. (Madame Dacier.

(Page 163. Leurs bataillons arrivent, comme des troupeaux.)

Quand les brebis vont boire gaiement au sortir des pâturages, c'est un signe cer-

tain que le troupeau a trouvé de bonnes herbes et qu'il se porte bien; c'est pourquoi Homere dit que le berger se réjouit. (Madame Dacier.

J'ai déja observé que tous ces combats sont animés et soutenus par des images variées, ainsi qu'ils sont coupés par de fréquents épisodes. Les combats de l'Énéide sont entremêlés de très belles images, et cependant ils intéressent moins: c'est que Virgile a eu recours à moins d'épisodes, et que la valeur de ses combattants, qui par eux-mêmes excitent moins d'intérêt, a des traits moins caractéristiques. Ovide a décrit aussi des combats, et a pris Homere pour modele: mais on peut lui reprocher encore plus qu'à Virgile, et par les mêmes raisons, le défaut d'intérêt dont je viens de parler; malgré toute sa dépense d'esprit, il ne peut sauver de l'ennui que fait éprouver le seul chant qu'il a consacré à ces descriptions.

(Page 165. Enflammé contre lui d'une haine ancienne.)

Simonide et Ibicus ont écrit qu'Idomé-

née et Déiphobe, étoient rivaux, et tous deux amoureux d'Hélene. (Eustathe.

(Page 171. Pisandre saisit sous son bouclier sa hache d'airain.)

Homere, comme Eustathe l'a remarqué, ne donne des haches qu'aux peuples barbares.

(Page 172. Après avoir été reçus sous notre toit.)

Ménélas semble insinuer qu'on a enlevé Hélene malgré elle, et peut-être se l'étoit-il persuadé. Si Homere a connu une fiction, fondement d'une tragédie assez singuliere d'Euripide, et selon laquelle Hélene resta en Égypte tandis qu'un fantôme qui lui ressembloit accompagna Pâris à Troie, il n'a eu garde d'en faire usage; il eût détruit tout l'intérêt de son poëme. Si c'étoit Hélene qui, à son retour, fit répandre cette fable, elle avoit autant d'artifice que de beauté; et ceux qui étoient disposés à la croire étoient encore de meilleures gens que ne paroît l'être ici Ménélas. Il y a eu des critiques qui ont voulu

expliquer allégoriquement toute la fable de l'Iliade, non seulement la partie mythologique, mais encore les noms de tous les personnages. Leur tentative feroit dissiper l'édifice de ce poëme, à-peu-près comme dans Euripide le fantôme d'Hélene.

( Page 174. Comme un reptile. )

Madame Dacier a retranché cette comparaison, et dit qu'on ne pourroit la bien rendre dans notre langue.

( Ibidem. Son pere marche au milieu d'eux.)

Comme il est fait mention plus haut d'un Pylæmenes qui a été tué, les commentateurs ont eu une belle occasion d'exercer leur critique. L'un trouve erreur dans le texte, et propose laborieusement ses conjectures pour le rétablir ; l'autre, plus subtil encore, dit que c'est l'ame ou l'ombre de ce Pylæmenes ; enfin madame Dacier, secondée de Didyme, a pensé qu'il pouvoit y avoir deux guerriers de ce nom: tant les découvertes les plus simples

sont quelquefois difficiles à rencontrer. Pope, qui trouve ici dans Homere une petite négligence, pourroit bien avoir le mieux deviné.

(Page 175. Ou de terminer sa carriere dans sa demeure par une maladie lente et cruelle.)

Je me suis rencontré avec Eustathe en observant la différence que le poëte met entre Euchénor et Achille, lequel préfere à une vie douce et heureuse la mort qui l'attendoit devant Troie. Anciennement on condamnoit à des amendes les particuliers qui refusoient d'aller à la guerre. Selon plusieurs interpretes, ποινή ne désigne ici que LA HONTE.

(Page 176. Où le rempart étoit le moins élevé.)

Bel éloge de la valeur d'Ajax, sur laquelle les Grecs croyoient pouvoir se reposer.

(Ibidem. L'élite des Athéniens.)

Ce sont ceux qu'il vient d'appeller Io-

NIENS, l'Attique étant la véritable Ionie. Il ne faut pas confondre les guerriers de PHTHIA, qui étoient les troupes de Philoctete et de Protésilas, avec les Phthiotes soldats d'Achille. (Madame Dacier.

(Page 180. La dette immense qu'hier nos exploits leur firent contracter.)

Le poëte annonce par la bouche de Polydamas qu'Achille ne pourra se tenir plus long-temps éloigné du combat.

(Page 181. Sautant aussitôt de son char.)

Son char a pu le suivre après qu'il avoit forcé le rempart. Pope apporte de bonnes raisons pour croire que ceci est une petite négligence d'Homere.

(Page 182. Funeste Pâris.)

C'est bien à tort, comme dit Clarke, que Pope et madame Dacier ont accusé ici Hector d'injustice. Il étoit assez naturel qu'il fît de semblables reproches à l'auteur de cette guerre. Madame Dacier, en disant qu'Hector ressemble en beaucoup de choses à Achille, que, comme lui, il est

injuste, violent, emporté, paroît n'avoir pas saisi le caractere de ce héros.

(Page 183. Étoient venus à leur tour.)

On l'explique des troupes qui venoient relever celles qui combattoient pour le salut de Troie.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XIII.

# CHANT XIV.

Nestor, qui étanchoit sa soif brûlante, entendit l'affreux tumulte des combattants, et il dit au fils d'Esculape : Que penses-tu, noble Machaon, du sort qui nous est réservé? les cris de cette jeunesse vigoureuse redoublent près de nos vaisseaux. Mais ne quitte point ce siege, et que la liqueur vermeille de ce vin renouvelle tes forces, tandis qu'Hécamede fait tiédir le bain qui doit laver la poussiere ensanglantée dont tu es couvert : je me hâte cependant d'aller considérer l'état de notre armée.

En disant ces mots, il saisit le bouclier resplendissant de son fils Thrasymede, qui s'étoit armé de celui de Nestor ; il prend une lance forte, acérée ; sort de la tente ; et arrêtant ses pas, il voit, spectacle honteux!

les Grecs mis en fuite, et les Troyens les poursuivant avec fureur; la muraille est détruite. Comme l'immense océan, dans l'attente du vol impétueux des vents sonores, noircit ses ondes muettes, et ne les roule ni de l'un ni de l'autre côté jusqu'à ce qu'un tourbillon descendu par l'ordre de Jupiter détermine leur course : ainsi le vieillard balance en son ame agitée s'il se jettera dans la foule des Grecs qu'emportent leurs rapides chars, ou s'il ira trouver Agamemnon chef des peuples. Il prend le parti de se rendre auprès du fils d'Atrée. Cependant on combat, et l'on se donne mutuellement la mort; l'airain solide retentit autour du corps des guerriers, frappé de glaives et de lances.

Les rois, éleves de Jupiter, Diomede, Ulysse et Agamemnon, sortis de leurs tentes, et accompagnés

des principaux chefs, atteints de blessures, viennent des bords du rivage à la rencontre de Nestor. Leurs vaisseaux, éloignés du combat, touchoient les flots écumeux de la mer; ceux qui avoient abordé les premiers avoient été tirés dans la plaine, et le rempart avoit été bâti devant leurs pouppes. La rive, malgré son étendue, ne pouvoit les contenir, sans trop resserrer l'espace qu'occupoit l'armée; l'on avoit placé les navires l'un contre l'autre en échelons, et l'on en avoit rempli les longs défilés de tous les promontoires. Ces princes, attirés par le tumulte des combattants, s'avançoient en foule, appuyés sur leurs piques, le cœur serré de tristesse. La vue de Nestor augmente encore leur trouble.

Ô fils de Nélée, l'ornement de la Grece, lui dit Agamemnon, pourquoi abandonner la bataille meur-

triere et porter ici tes pas? Je crains que le farouche Hector n'accomplisse déja la superbe menace qu'il fit dans l'assemblée des Troyens de ne retourner dans Ilion des bords de ce rivage qu'après avoir détruit nos vaisseaux par les flammes, et nous y avoir immolés. Tel étoit son discours, auquel répond aujourd'hui l'événement. Grands dieux! tous les Grecs sont donc enflammés contre moi de haine, ainsi qu'Achille, et ils refusent tous de combattre, même pour la défense de leur flotte!

Hélas! répondit Nestor, ces malheurs sont enfin devant nos yeux; et Jupiter même, la foudre en main, ne sauroit plus nous y soustraire. La muraille que nous avions élevée avec tant de confiance, comme l'appui le plus invincible de nos troupes et de nos vaisseaux, est renversée; nos ennemis nous livrent le combat le plus

acharné près de nos tentes, et désormais l'œil le plus attentif ne peut discerner de quel côté les cohortes troublées des Grecs sont mises en déroute, tant regne confusément le carnage, tant les cris poussés jusques au ciel se confondent. Consultons cependant sur les mesures qu'il convient de prendre, si la prudence peut nous ouvrir encore quelque ressource. Je ne vous exhorte pas d'aller au milieu des ennemis : dans l'état cruel où vous êtes on ne peut combattre.

Ô Nestor, repartit le roi, puisque le combat se livre devant nos tentes, et que la forte muraille n'a pu nous défendre, ni le fossé creusé avec tant de sueurs, n'en doutons point, Jupiter a résolu que, loin de notre demeure natale, nous périssions avec infamie. J'ai vu le temps où, favorable à nos desseins, il nous secondoit ; mais aujourd'hui il éleve nos

ennemis au rang des dieux immortels, il enchaîne nos bras et notre valeur. Obéissez donc à ma voix : lançons à la mer les vaisseaux placés sur le rivage, et jettons les ancres jusqu'à l'arrivée de la sombre nuit; si les Troyens alors nous laissent quelque relâche, nous pourrons pousser à l'eau toute notre flotte. On peut, sans rougir, se dérober à sa perte, fût-ce durant les ténebres; et il vaut mieux devoir son salut à une prompte retraite que de subir la loi du vainqueur.

A ces mots le sage Ulysse lui lançant un regard enflammé de courroux : Atride, dit-il, quelles paroles ont échappé de tes levres! Chef dangereux, que ne commandes-tu à de timides guerriers plutôt qu'à nous, destinés par Jupiter à soutenir de pénibles combats depuis l'adolescence jusques dans l'âge le plus re-

culé, et jusqu'à ce que chacun de nous périsse victime de son courage! Pourrois-tu bien abandonner la superbe Troie, pour laquelle nous avons souffert de si longues calamités? Garde-toi de le dire à haute voix, de peur que quelqu'un des Grecs n'entende un discours si peu digne de celui qui parle avec une profonde sagesse, que décore le sceptre, et qui regne sur tant de peuples. Je condamne ton avis : tu veux, tandis que dure encore le combat, que nous lancions en mer nos vaisseaux, pour que les Troyens, déja trop supérieurs, voient accomplir leurs vœux les plus ardents, et que nous soyons ensevelis soudain dans notre ruine; car, pendant qu'on ébranlera nos vaisseaux, nos troupes, au lieu de soutenir le combat, tourneront leurs regards vers la mer, laisseront éteindre toute leur valeur. Tel sera le fu-

neste effet de ton conseil, chef des armées.

Ô fils de Laërte, répondit Agamemnon, tu as pénétré mon cœur par ce reproche plein de force : mais je suis loin d'exiger que les Grecs chargent, malgré eux, la mer de leurs navires. Puisse quelqu'un, jeune ou vieux, nous donner un meilleur avis! sa présence me sera chere.

Le brave Diomede l'interrompant : Le voici, sans aller fort loin, dit-il, si vous voulez m'écouter, et si vous ne rejettez point mon avis avec courroux, parceque je suis le plus jeune de ceux qui sont présents. Je puis du moins me glorifier, comme vous, d'être né d'un pere illustre; je suis le rejetton de Tydée, dont les champs de Thebes furent le tombeau. Des trois fils généreux de Porthée, habitants de Pleurone et des hauts murs de Calydon, Agrius, Mélas, et le grand OE-

née mon aïeul, celui-ci les effaçoit par son courage. Il vécut dans ces contrées : si mon pere, ainsi le voulurent les dieux, fixa dans Argos sa course errante, il épousa la fille d'Adraste; et possesseur de champs fertiles, de vastes jardins et de nombreux troupeaux, il étoit le plus redoutable des Grecs par sa lance. Je retrace à votre mémoire ce détail fidele; me voyant sorti d'un sang noble, fécond en guerriers, ne méprisez pas l'avis salutaire que je propose hardiment. Allons, dans cette nécessité pressante, repousser l'ennemi, malgré l'état où nous sommes; ou si, pour ne pas recevoir blessures sur blessures, nous ne voulons pas nous jetter dans leurs rangs, que du moins notre présence et notre voix enflamment les troupes, qui, depuis long-temps, séduites par l'attrait de l'indolence, se tien-

nent à l'écart, et ne songent plus au combat.

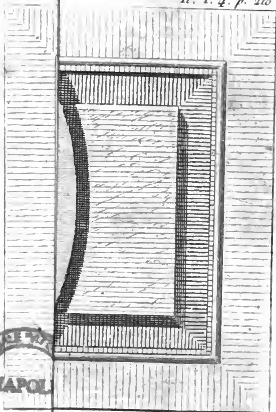
Ils applaudissent à ce conseil, et marchent, conduits par le chef des guerriers, le fils d'Atrée. Neptune, attentif à leur dessein, les apperçoit, vient à leur rencontre sous les traits d'un vieux combattant; et prenant la main d'Agamemnon : Grand roi, dit-il avec rapidité, c'est maintenant qu'Achille triomphe en son barbare cœur à la vue de la déroute sanglante des Grecs; car le courroux étouffe en lui tout sentiment : périsse-t-il avec sa haine, et puisse quelque dieu le combler d'ignominie ! Mais sache que tous les immortels n'ont pas conjuré ta ruine : bientôt les princes et les chefs troyens, couvrant de poussiere l'immense campagne, fuiront loin des tentes vers Ilion.

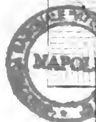
Il dit; et s'élançant dans la plaine, il pousse un cri terrible, semblable

aux cris de neuf ou dix mille combattants livrés à leur rage martiale; telle est la voix qui sort du sein de ce dieu dont le bras fait trembler la terre. Elle remplit d'une force indomtable le cœur de tous les Grecs, et leur inspire un desir ardent de soutenir sans relâche les plus longs assauts.

Junon regarde du sommet de l'Olympe et du haut de son trône d'or; et voyant aussitôt son frere marcher d'un pas empressé dans le champ glorieux du combat, elle éprouve des transports de joie. Mais elle apperçoit en même temps Jupiter au milieu des sources de l'Ida, assis au haut de la montagne : à cet aspect la crainte et la colere renaissent en son cœur. Elle songe aux moyens de surprendre son époux, et se détermine à paroître sur l'Ida, après avoir composé sa parure, afin d'enflammer ce dieu par ses charmes, de l'a-

mener dans ses bras, et de répandre sur ses paupieres un doux et tranquille sommeil qui coule dans son ame et triomphe de sa prudence. Elle se rend dans un appartement que lui avoit construit son fils Vulcain, et qu'il avoit muni de portes solides, et d'une serrure qu'elle seule, parmi les dieux, pouvoit ouvrir. Entrée dans ce lieu, la déesse ferme les portes éclatantes, se baigne dans une liqueur divine, et fait couler sur son beau corps une essence céleste, huileuse et odorante : agitée dans le palais éternel de Jupiter, l'agréable vapeur se répand dans le ciel et jusques sur la terre. Dès qu'elle s'en est parfumée, sa main peigne sa belle chevelure, forme les boucles luisantes, superbes, qui descendent en flottant de sa tête immortelle. Elle revêt une robe, tissu divin, où Minerve épuisa tout son art ; Junon






de Liv. XIV. V. 213.



l'attache autour de son sein avec des agraffes d'or, et s'entoure de sa ceinture embellie de nombreuses franges. Elle suspend à ses oreilles percées avec adresse ses boucles à trois pendants, d'un travail achevé, qui dardent un vif éclat : et la reine des cieux couvre sa tête d'un voile magnifique, dont elle ne s'est point encore décorée, aussi éblouissant par sa blancheur que le soleil ; et elle orne ses pieds de son riche cothurne.

Brillante de parure, elle sort de son appartement, et dit en secret à Vénus : Puis-je espérer, ma fille, que tu consentiras à ma demande? ou, toujours irritée de me voir du parti des Grecs tandis que tu favorises les Troyens, chercheras-tu à me traverser?

Déesse vénérable, née du grand Saturne, lui répondit la fille de Jupiter, fais-moi connoître tes desirs, et

ne doute pas que mon cœur ne me porte à te satisfaire, à moins qu'ils ne surpassent entièrement mon pouvoir.

Accorde-moi, reprit alors l'artificieuse Junon, ce charme souverain qui soumet à ton empire tous les dieux et tous les mortels. Je vais, aux extrémités de la terre féconde, trouver l'Océan pere des immortels et Téthys leur mere, qui me reçurent des bras de Rhée quand Jupiter précipita Saturne au-dessous de la terre et des mers, dans le profond Tartare, et qui m'éleverent avec les plus tendres soins au sein de leur palais. Je vais les revoir pour bannir du milieu d'eux l'amere discorde; depuis long-temps ils ne se donnent plus de gage de leur amour. Si mes paroles avoient assez de persuasion pour les réunir, pour les ramener dans les bras l'un de l'autre, je serois pour eux à jamais

la déesse la plus vénérable et la plus chérie.

Je ne puis rien te refuser, dit la reine des ris, à toi qui dors entre les bras du puissant Jupiter. En même temps elle détache sa ceinture riche d'une superbe broderie. Là se trouvent réunis les charmes les plus séduisants ; là sont l'amour, les tendres desirs, les doux entretiens, et ces accents persuasifs qui dérobent en secret le cœur du plus sage. Elle lui remet cette ceinture entre les mains : Prends, dit-elle, et cache dans ton sein ce tissu qui renferme tout ce qui peut flatter les desirs ; quelle que soit ton entreprise, tu obtiendras un plein succès. La majestueuse Junon sourit en recevant la ceinture ; elle sourit encore en l'attachant sous son beau sein.

Vénus rentre dans le palais de Jupiter. Junon prend un rapide essor,

fuit la cime de l'Olympe, et, sans toucher la terre, traverse la Piérie, l'agréable Émathie, franchit les hauts sommets des montagnes de Thrace, toujours blanchis de neige. Se précipitant du mont Athos sur la mer émue, elle arrive à Lemnos, ville du fameux Thoas; là elle va trouver le Sommeil, frere de la Mort : Sommeil, dit-elle en lui prenant la main, toi qui regnes sur les dieux et sur les mortels, si jamais tu respectas ma volonté, exauce aujourd'hui mes desirs, compte sur une éternelle reconnoissance. Répands tes charmes sur les yeux perçants de Jupiter quand il sera dans mes bras, et je te promets un trône superbe, d'un or incorruptible, que mon fils Vulcain formera avec toute son industrie : ce trône aura une marche, sur laquelle tes pieds reposeront dans les festins.

Junon, déesse vénérable, fille du

grand Saturne, répondit le Sommeil, il m'est facile d'endormir tous les immortels, et même de calmer les flots impétueux de l'Océan, notre commun pere; mais je n'ose approcher de Jupiter ni fermer ses paupieres, si lui-même ne me l'ordonne. Tu éclairas ma prudence le jour où son magnanime fils Hercule voguoit loin d'Ilion, que son bras avoit ravagée. Tandis que, selon tes ordres, je captivois l'ame de Jupiter et l'environnois de mes charmes, toi, ardente à perdre ce héros, tu déchaînas sur les mers tous les vents qui le firent aborder, loin de ses amis, à l'isle de Cos. Ton époux, à son réveil, fut rempli de courroux, poursuivit dans son palais la troupe éperdue des dieux; et me cherchant sur-tout, il m'auroit précipité du haut des cieux dans l'abyme des mers, si la Nuit, reine des dieux et des hommes, à laquelle

j'eus recours, ne m'eût accordé un refuge : Jupiter, malgré sa fureur, s'appaisa, par égard pour cette déesse. Et assez heureux d'être échappé des plus grands périls, tu veux m'y replonger !

Pourquoi, reprit Junon, t'abandonner à ces frayeurs ? Crois-tu que Jupiter, armé de son tonnerre, embrasse avec autant d'ardeur la défense des Troyens que celle d'Hercule son fils ? Suis mes pas ; je t'accorde la plus jeune des Graces, la divine Pasithée ; elle sera ton épouse, et fera le charme constant de tes jours.

Jure donc par l'onde inviolable du Styx, dit le Sommeil transporté de joie ; touche d'une main la terre, et de l'autre l'océan ; et que tous les dieux du Tartare, autour de Saturne, soient témoins que la plus jeune des Graces, la divine Pasithée, sera mon

épouse et fera le charme constant de mes jours.

Junon ne balance point, jure ainsi qu'il l'exige, nomme tous les dieux infernaux appellés Titans. Après qu'elle a proféré ce serment solemnel, ils partent, s'éloignant de Lemnos et d'Imbre, et, environnés d'un nuage, ils traversent les airs, arrivent en un moment au pied de l'Ida, à Lectos, où ils quittent la mer : ils marchent ; sous leurs pas s'agite la cime des arbres. Le Sommeil, pour se dérober aux regards de Jupiter, monte sur un sapin énorme qui, surpassant tous ceux de l'Ida, portoit sa tête à travers les airs jusqu'aux cieux ; là il se cache entre les rameaux épais, sous la forme d'un oiseau des montagnes, à la voix mélodieuse, nommé chalcis par les dieux, et cymindis par les hommes.

Cependant Junon vole sur le Gar-

gare, sommet élevé de l'Ida. Le dominateur des nuées la voit, et à l'instant son cœur est embrasé de toute l'ardeur qu'il ressentit lorsqu'à l'insu de ceux qui leur donnerent la vie ils goûterent les premieres douceurs de leur amour. Déesse, lui dit-il, quel dessein t'amene de l'Olympe, sans le secours de tes coursiers et de ton char?

Je vais, répondit adroitement Junon, trouver aux extrémités de la terre l'Océan et Téthys, dont tous les dieux descendent, et qui éleverent ma jeunesse avec tant de soins; je vais les trouver pour rétablir leur union troublée par la discorde; depuis long-temps ils ne se donnent plus de gage de leur amour. Mes coursiers, prêts à me porter sur la terre et les mers, m'attendent au pied de la montagne. C'est toi qui m'as attirée en ce lieu, et j'ai voulu te com-

muniquer mon dessein, craignant de t'irriter si je me rendois sans ton aveu dans la demeure profonde où roule l'Océan.....

Tu pourras t'y rendre en d'autres temps, dit Jupiter; cédons aujourd'hui au pouvoir de l'amour. Jamais mortelle ni déesse ne fit couler dans mon cœur une flamme si vive et si impérieuse ; ni l'épouse d'Ixion, dont naquit Pirithoüs tel qu'un dieu, ni la belle Danaé, à qui je dus Persée le plus vaillant des humains, ni la mere célebre de Minos et de Rhadamanthe, ni les deux Thébaines, dont l'une me donna l'indomtable Hercule, et l'autre Bacchus, le charme des mortels, ni la blonde Cérès, ni la fiere Latone, ni toi-même enfin, n'allumâtes une telle ardeur dans mon ame.

Fils importun de Saturne, répondit Junon poursuivant l'artifice,

quelle est ta pensée? Te livreras-tu à l'amour sur les sommets de l'Ida, lieux découverts, afin qu'un des habitants des cieux nous voie ensevelis dans le sommeil; et coure le rapporter à la troupe immortelle? Je ne pourrois, couverte d'une juste confusion, rentrer dans l'Olympe. Si l'amour te subjugue, il est dans ton palais une retraite que ton fils Vulcain a formée, et qui est impénétrable à tous les regards : portons-y nos pas, si ton épouse a tant de charmes à tes yeux.

Belle Junon, dit le maître des nues, ne crains les regards ni des dieux ni des humains. Je t'environnerai d'un nuage doré que ne pourra pénétrer même le soleil, dont l'œil perçant sonde les plus profonds abymes.

Le fils de Saturne dit, et prend son épouse dans ses bras. La terre fait

sortir sous eux de son sein un gazon frais, le lotos humide, la fleur de safran, et l'hyacinthe épaisse et tendre, qui les soulèvent mollement. Ils se reposent sur cette couche, couverts d'un nuage doré qui distille une brillante rosée. Ainsi le maître des cieux tenoit, au haut du Gargare, son épouse dans ses bras, vaincu par l'amour et par le dieu du sommeil.

Ce dieu court aussitôt vers la flotte porter cette nouvelle à Neptune : Hate-toi, dit-il, de secourir les Grecs, de les faire jouir au moins d'une courte gloire, tandis que Jupiter est encore endormi. Junon a triomphé de son époux par ses charmes, et je l'ai plongé dans un doux sommeil.

Après ces mots il s'envole pour répandre ses dons sur la race des humains. Mais il a redoublé l'audace qui portoit Neptune à secourir les Grecs; ce dieu, s'élançant à la tête

de leurs cohortes, s'écrie : Guerriers, céderons-nous encore la victoire au fils de Priam ? souffrirons-nous qu'il s'empare de notre flotte, et se couvre de tant de gloire ? Il se le promet hautement, parcequ'Achille courroucé s'obstine à ne point sortir de sa tente : mais sa présence ne nous seroit point nécessaire, si nous voulions nous animer l'un l'autre à combattre vaillamment pour notre défense commune. Vous tous, suivez mes ordres. Chargeons notre sein des boucliers les plus grands et les plus forts ; couvrons nos têtes des casques les plus pesants ; et tenant en main les plus énormes javelots, allons à l'ennemi : c'est moi qui serai votre guide ; je ne puis croire qu'Hector, tout audacieux qu'il est, soutienne notre attaque. Que le guerrier hardi qui ne porte qu'un écu léger le remette au moins vaillant, et revête un vaste bouclier.

Il parle, et l'on exécute cet ordre. Les rois Agamemnon, Ulysse et Diomede, malgré leurs blessures, vont eux-mêmes de rang en rang former les bataillons, les animer à cet échange de leurs armes. De fortes armures couvrent la force et la valeur, et les armes légeres sont abandonnées à la foiblesse. Resplendissants d'airain, ils s'ébranlent; et Neptune, selon sa promesse, marche à leur tête, portant en sa main puissante un glaive immense, formidable, pareil à la foudre : nul n'ose se mesurer avec lui, et son approche glace les Troyens de terreur.

Cependant Hector range et encourage leurs cohortes. Alors Neptune à la noire chevelure, et le superbe Hector, l'un enflammant les Grecs et l'autre les Troyens, excitent le plus horrible combat. La mer se souleve, inonde le rivage jusques

aux tentes et aux vaisseaux : on se heurte avec des cris de rage. Les flots précipités du milieu de la mer par le souffle violent de Borée et hurlant contre les bords, le son éclatant des flammes arden- dévorant dans le creux d'une vallée toute une forêt, le tumulte sonore des vents grondant dans le vaste feuillage d'un haut chêne, eux dont le courroux frémissant est terrible et soudain, sont moins épouvantables que les cris des deux armées s'attaquant avec furie.

Le premier javelot lancé contre Ajax par la main d'Hector ne le manque point; mais il rencontre les deux baudriers, l'un du bouclier et l'autre de la brillante épée, à l'endroit où ils se croisoient sur sa poitrine, qui le garantissent de ce coup. Hector, irrité que ce trait aigu ait pris hors de sa main un vol inutile, se retiroit dans les rangs pour éviter le trépas,

lorsque le grand Ajax fils de Télamon saisit une des roches qui, destinées à étayer les vaisseaux, étoient dispersées çà et là aux pieds des combattants: il leve cette roche; et l'ayant jettée avec impétuosité sur le bouclier de son ennemi, elle conserve quelque temps sa furie, et tourne à terre avec rapidité. Tel qu'un chêne déraciné tombe soudain, frappé par la foudre de Jupiter; une affreuse odeur de soufre s'en exhale; celui qui voit de près sa chûte demeure sans courage et sans force, tant est redoutable la foudre de Jupiter : tel le fier Hector tombe soudain dans la poussiere, couvert de son bouclier; son javelot échappe de sa main; autour de lui retentit son armure avec un fracas énorme. Les Grecs accourent à grands cris, espérant de l'entraîner, et fendant l'air de traits nombreux : mais ils ne peuvent frapper

ce chef des peuples; les plus vaillants l'environnent, Polydamas, Énée, Agénor, Sarpédon roi des Lyciens, et le noble Glaucus: d'autres guerriers volent en foule à sa défense; ils tiennent devant lui leurs boucliers, tandis que des amis fideles, le prenant dans leurs bras, l'emportent hors de la mêlée jusqu'à ses agiles coursiers, attelés, derriere les rangs belliqueux, à son magnifique char; ils le conduisent vers Ilion, tirant de son sein de profonds gémissements. Arrivés aux bords embellis des eaux tortueuses du Xanthe né de l'immortel Jupiter, on le descend du char, et couché sur la rive, l'onde fraîche l'arrose. Il se ranime, apperçoit les objets qui l'entourent, et se relevant sur ses genoux, vomit un sang noir: mais soudain il retombe en arriere sur le sable; et ses yeux se couvrant d'une sombre nuit, le

coup qui l'a terrassé lui ravit une seconde fois le sentiment.

Les Grecs, voyant qu'on enlevoit Hector, fondent sur les Troyens avec une ardeur nouvelle, et rappellent toute leur intrépidité. L'agile fils d'Oïlée accourt le premier avec son javelot, atteint Satnius, dont une nymphe, la belle Néis, enrichit Énops, pasteur des troupeaux près des bords du Satnion : il perce les entrailles de ce guerrier, et l'étend parmi les morts. Autour de lui s'échauffe le carnage : le fils de Panthœus, Polydamas, qui s'avance en balançant son javelot, sait le venger; il traverse de ce javelot redoutable l'épaule de Prothénor né d'Aréilycus, qui tombe en pressant de sa main la terre; et Polydamas s'écrie avec le ton du plus fier triomphe : La lance qui vient de sortir de la main du magnanime fils de Pan-

thœus n'a pas pris un essor inutile; quelqu'un des Grecs l'a reçue dans son sein, et, appuyé sur elle, il descendra dans la demeure de Pluton.

Ce discours superbe porte la douleur dans l'ame des Grecs; mais il excite la colere du fils de Télamon, à côté duquel étoit tombé Prothénor. Il fait voler son javelot contre Polydamas qui reculoit : Polydamas, par un oblique élan, échappe à la noire mort; le fils d'Anténor, Archiloque, dont les dieux avoient résolu la perte, reçoit le javelot à la derniere vertebre où le cou s'unit à la tête; les deux nerfs sont déchirés : il tombe, et son front touche la terre avant ses genoux. Ajax triomphant à son tour : Regarde, ô Polydamas, s'écrie-t-il, et dis si ce chef n'est pas digne de venger le trépas de Prothénor. Il ne me paroît point un homme vil, ni d'un sang vul-

gaire : c'est le frere d'Anténor, ou son fils ; il semble lui appartenir par les liens les plus étroits.

Il dit, n'ignorant pas quel guerrier il avoit abattu. Les Troyens sont saisis d'une vive consternation. Mais Acamas renverse de sa lance Promachus, marchant autour du corps d'Archiloque son frere, pour le défendre contre ce chef qui déja entraînoit le cadavre : Ô Grecs, s'écrie alors Acamas d'un ton audacieux, malheureux archers, victimes vous-mêmes de la parque, vous dont rien ne peut tarir les menaces insolentes ; les peines et le deuil ne sont pas le partage des seuls Troyens, et la mort regne aussi sur vos cohortes. Considérez Promachus que mon javelot a plongé dans un sommeil éternel : la vengeance due aux cendres d'un frere n'a pas été retardée. Qu'ainsi chacun aspire à laisser dans

sa maison un frere pour venger son trépas.

A cette fiere bravade les Grecs sont irrités, le vaillant Pénélée est sur-tout enflammé de rage. Il fond sur Acamas; qui n'attend point ce choc impétueux : le coup qui lui étoit destiné accable Ilionée, fils de Phorbas, possesseur de nombreux troupeaux, aimé de Mercure plus qu'aucun Troyen, et comblé par lui de richesses : l'épouse de Phorbas ne lui a point donné d'autre fils. La pique l'atteint sous le sourcil jusqu'à la racine de l'œil, en fait jaillir la prunelle, et lui perce la tête de part en part; le malheureux guerrier tombe assis, en étendant les bras. Pénélée, tirant son glaive, lui sépare la tête du tronc; elle vole sur le sable avec son casque et le javelot dont elle est traversée. Le vainqueur leve ce javelot avec cette tête comme il

eût fait celle d'un léger pavot; et s'adressant aux Troyens, il leur dit d'un ton amer et superbe : Allez annoncer au pere et à la mere de l'illustre Ilionée qu'ils aient à pousser des cris lugubres dans leur palais : l'épouse de Promachus n'ira pas non plus d'un air riant à la rencontre de son époux, quand les Grecs retourneront dans leur patrie. Il dit : la pâle terreur est empreinte sur tous les fronts, et chacun cherche d'un œil inquiet un asyle pour échapper à sa ruine.

Muses, habitantes de l'Olympe, dites-moi qui le premier enleva de sanglantes dépouilles depuis que Neptune eut fait pencher la victoire en faveur des Grecs. Ce fut le noble fils de Télamon, après avoir renversé à ses pieds Hyrtius, chef des intrépides Mysiens. Antiloque aussitôt immole Phalcès et Mermérus, et

leur ravit leur armure. Morys et Hippotion tombent sous les coups de Mérion, tandis que le jeune Teucer terrasse Prothoon et Périphetes; et que Ménélas perce les entrailles d'Hypérénor, pasteur des peuples; son ame fuit avec tout son sang à travers cette large blessure, et ses yeux sont environnés d'une nuit profonde. Mais Ajax fils d'Oïlée fait mordre la poussiere à une foule de Troyens : nul n'égale la légèreté avec laquelle il poursuit les pas ailés des ennemis qu'un dieu a mis en fuite.

FIN DU CHANT QUATORZIEME.

## REMARQUES

### SUR LE CHANT QUATORZIEME.

(Page 207. En disant ces mots, il saisit le bouclier.)

Si Nestor a quitté le combat pour ramener Machaon, il ne peut long-temps se reposer dans sa tente ; mais, attentif au sort des Grecs, il reprend les armes, et court où sa présence leur sera le plus utile.

(Ibid. S'étoit armé de celui de Nestor.)

On a vu que ce bouclier étoit d'or massif. Il étoit convenable qu'un jeune combattant se chargeât d'un bouclier si pesant et si précieux. (Le scholiaste.

(Page 208. Comme l'immense océan.)

Il n'est pas possible d'exprimer l'irrésolution d'un homme dans un danger imminent par une comparaison plus sublime, plus juste, et qui marque une plus profonde connoissance de la mer. Un peu avant la tempête, la mer commence à se

noircir, et demeure calme jusqu'à ce que le vent rompant la nue vienne déterminer ses flots. (Madame Dacier.

Nestor balance s'il se mêlera parmi les combattants, ou s'il ira trouver Agamemnon. Il prend enfin ce dernier parti : il est attaché au roi; et n'ignorant pas combien ce prince est prompt à se laisser abattre, il songe que sa présence pourra lui être nécessaire. Son véritable poste est le conseil; et, vu son grand âge, il espere se rendre utile aux Grecs par sa prudence, plus que par des coups de main. On peut observer ici que le poëte garde bien les caracteres. Si un seul corps eût plié, la présence de Nestor eût pu le soutenir; mais, dans ce désastre général, ses forces ne lui eussent pas permis de courir à tous les postes, comme un jeune guerrier plein d'impétuosité. Si donc il eût couru au combat, il eût fait ce qui convenoit plutôt à Diomede.

(Page 209. L'un contre l'autre en échelons.)

Les vaisseaux étoient rangés entre les

deux promontoires Rhœtée et Sigée. Madame Dacier pense qu'on n'en avoit formé que deux lignes. L'image de l'original prouve le contraire. Les tentes étoient placées entre les rangs de ces vaisseaux.

(Page 210. La muraille que nous avions élevée avec tant de confiance.)

Il en avoit donné le conseil. Puisque Nestor, qui a toujours relevé le courage d'Agamemnon, est abattu, quoiqu'il propose encore de délibérer, les Grecs sont dans la plus grande détresse.

(Page 212. Jettons les ancres.)

Les ancres n'étoient alors que de grosses pierres[1].

On observera qu'Agamemnon propose assez souvent la fuite. Les commentateurs disent toujours que c'est une feinte: mais, en la répétant trop, ne devoit-il pas craindre de se déshonorer et de montrer peu de cœur? ou, si on la dévoiloit, ne devenoit-elle pas enfin usée? L'abattement d'Agamemnon me paroît venir en partie de son

(1) Voyez Goguet, Origine des loix, etc.

caractere, prompt à se promettre un succès qui pouvoit flatter son orgueil, et à prévoir une issue funeste qui pouvoit le couvrir de honte : on voit en lui ces fréquentes alternatives. Il étoit digne de commander par sa naissance, par son pouvoir, sans doute par sa mine imposante, ainsi que par sa valeur et par sa prudence; l'intérêt que sa famille avoit à cette guerre lui mérita aussi le premier rang : mais il n'étoit pas le chef le plus brave ni le plus prudent de l'armée. Son abattement vient encore, comme nous l'avons déja dit, de ce qu'il pouvoit s'imputer la défaite de l'armée, et qu'il se persuade en ce moment, pensée bien naturelle, que tous les Grecs, à l'exemple d'Achille, ont résolu de ne pas combattre, ni même défendre leurs vaisseaux. Il ne voit donc plus de ressources dans leur valeur. Le scholiaste fait ici une réflexion qui pourroit ne pas manquer de justesse : C'étoit, dit-il, pour l'intérêt des Atrides que se faisoit cette guerre ; le roi, décoré de l'autorité suprême, ne veut pas en abuser pour la ruine de tous les Grecs, et il leur propose de ne

pas poursuivre plus long-temps une entreprise inutile. Ce qui confirmeroit cette réflexion, et montreroit que c'étoit à contre-cœur qu'il faisoit cette proposition aux chefs, c'est qu'il répond à Ulysse : « Je « suis loin d'exiger que les Grecs char- « gent, malgré eux, la mer de leurs na- « vires. »

(Ibidem. A ces mots le sage Ulysse.)

Nestor même, malgré les ressources de sa prudence, paroît consterné en ce moment : il prend au moins un peu de temps pour délibérer. Il falloit un homme tel qu'Ulysse, sage, intrépide, et encore dans la vigueur de l'âge, pour relever le courage d'Agamemnon.

(Page 215. Fixa dans Argos sa course errante.)

Diomede en supprime la cause, parce-qu'elle étoit malheureuse, et qu'il n'avoit pas le temps de l'expliquer. Tydée avoit tué ses cousins germains, qui dressoient des embûches à son pere, et par mégarde il tua aussi un de ses freres. (Madame Dacier.

(Ibidem. Je retrace à votre mémoire ce détail fidele.)

L'excuse ne le lui fera point pardonner dans une circonstance où il n'y avoit pas de temps à perdre. Les ancêtres de Diomede devoient être si connus de ces chefs, qu'un mot auroit suffi. Au reste, si les anciens rappelloient en toute occasion la mémoire de leurs ancêtres, ce n'étoit pas, comme de nos jours, par l'entêtement d'une vaine chimere de noblesse : on ne citoit ses aïeux qu'à cause de leurs grands exploits ; et comme on partoit du principe que le sang et la force de l'exemple devoient perpétuer ces exploits dans leur race, c'étoit une maniere adoucie de se louer soi-même que de les nommer. Diomede, en plusieurs occasions, a proposé hardiment son avis ; mais, dans une occasion de cette importance, il emploie ce préambule pour se faire respecter malgré sa jeunesse, et pour qu'on ne le juge pas inconsidéré. Quant à la longueur du préambule, je dirai, avec Pope, qu'Homere s'abandonne quelquefois un peu trop à la passion qu'il avoit de décrire des généalogies.

(Page 216. C'est maintenant qu'Achille triomphe en son barbare cœur.)

Peu auparavant Agamemnon a demandé si tous les Grecs, à l'exemple d'Achille, refusent de combattre. Il est si clair que la colere d'Achille est le sujet de l'Iliade, et que tout s'y rapporte comme à un centre, qu'il est inconcevable qu'on ait imaginé que les divers chants de ce poëme formoient des sujets séparés, et avoient été réunis par les critiques. Si cela étoit, ces critiques (ce qui n'est pas ordinaire) auroient été mieux inspirés que le poëte même.

(Ibidem. Il pousse un cri terrible.)

Ce cri, selon l'observation des commentateurs, représente ceux de l'armée en déroute qui s'excite au combat.

(Page 218. Entrée dans ce lieu.)

Nous voyons ici en détail quelle étoit la parure des dames grecques, laquelle étoit plus simple que celle des dames de l'Asie, où régna toujours un grand luxe.

Junon ne se peint pas le visage. On en concluroit qu'Homere a jugé cet artifice indigne d'une déesse, assez belle par elle-même. Quoique l'usage du rouge et du blanc soit fort ancien, il paroît qu'il n'étoit pas encore introduit dans la Grece du temps d'Homere. On voit, dans l'Odyssée, que Minerve répand sur le visage de Pénélope « une essence divine dont le nom « est celui de la beauté même ». Mais Pénélope n'étoit plus jeune ; d'ailleurs elle étoit plongée dans la tristesse, et cette essence devoit effacer la trace de ses larmes. Nausicaa, Hélene même, qui avoit assez d'âge, n'ont point recours à un semblable artifice.

Le voile des dames grecques, dit M. Guys qui a trouvé une grande ressemblance entre les Grecs anciens et modernes, est aujourd'hui de mousseline, tissu d'or aux extrémités, toujours blanc, comme Homere le représente, « aussi éblouis-« sant par sa blancheur que le soleil ». La ceinture des femmes grecques, qui souvent l'attachent avec une boucle enrichie d'émeraudes et de diamants, ressemble

aussi, dit le même auteur, à celle qu'Homere nous peint si brillante, et qui étoit brodée et piquée.

Eustathe, cité par madame Dacier, loue beaucoup Homere de n'avoir donné à Junon ni miroir ni dame d'atours, et dit qu'un poëte moderne n'eût pas manqué de lui donner tout l'attirail de nos toilettes; et cette réflexion est terminée par celle-ci : « Qui peut mieux ajuster la reine « des déesses que la reine des déesses même »? Il se pourroit qu'Homere n'eût mérité ici aucun éloge, et qu'il n'eût fait que nous offrir l'image fidele de la simplicité des mœurs de son temps.

(Page 220. Ce charme souverain.)

La beauté et tous les secours de l'art ne suffisent pas; il faut encore un je ne sais quoi, c'est-à-dire des charmes qui ne se trouvent pas toujours avec la beauté, et qu'on ne peut emprunter que de la seule mere des Graces. (Madame Dacier.

(Ibidem. L'Océan, pere des immortels.)

D'anciens philosophes ont regardé l'eau comme le principe de toutes choses.

(Ibidem. Qui me reçurent des bras de Rhée.)

Les commentateurs épuisent leur sagacité pour expliquer ceci allégoriquement, ainsi que la brouillerie de l'Océan et de Téthys, que Junon va terminer. J'y renvoie ceux qui aiment ces discussions, trop souvent stériles; et je continuerai de ne rapporter que les allégories les plus claires.

(Page 221. En même temps elle détache sa ceinture.)

Tout le monde a admiré cette fiction, l'une des plus belles de notre auteur, qui a fourni à Despréaux l'éloge le plus délicat et le plus ingénieux qu'on ait fait d'Homere; fiction qui a été si heureusement imitée par le Tasse dans la description de la ceinture magique d'Armide:

Teneri sdegni, e placide e tranquille
Repulse, cari vezzi, e liete paci,
Sorrszi, parolette, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci.
CANTO XVI, st. 25.

(Page 222. Et je te promets un trône superbe.)

On voit aisément qu'un trône si commode étoit propre à tenter le dieu du sommeil et de la mollesse. Le marche-pied étoit aussi une marque de distinction, et c'est pourquoi il en est si souvent parlé dans l'écriture. Les critiques ont voulu expliquer la raison du choix qu'Homere a fait de Lemnos pour la demeure du Sommeil. L'un dit que c'est parceque la femme de Vulcain, qui régnoit dans cette isle, étoit Charis, l'une des Graces; l'autre, que cette isle abonde en vin, dont le grand usage assoupit; un autre encore, que c'est un trait de satyre lancé contre les habitants de Lemnos, que le poëte taxeroit par là de stupidité: Despréaux a placé ainsi la Discorde dans un cloître. On peut choisir parmi ces conjectures, et sans doute en

former encore de nouvelles. La demeure de Vulcain ne semble pas devoir être celle du Sommeil.

(Page 223. Je captivois l'ame de Jupiter.)

Homere rapporte cet exemple pour montrer qu'il ne fait que suivre ce qu'il a trouvé déja tout établi dans les anciennes traditions. Dans les prophetes il est souvent dit « que Dieu est éveillé », ou « qu'il est endormi ». Dieu veille pour ceux qu'il garde, et dort pour ceux qu'il abandonne sans secours. (Madame Dacier.

(Ibidem. Si la Nuit, reine des dieux et des hommes.)

La théologie grecque enseigne que la Nuit et le Chaos existoient avant toutes les choses : Jupiter respecte ici la premiere. Au huitieme chant de l'Iliade, les hérauts qui viennent séparer Ajax et Hecte parlent aussi du respect que l'on doit à l Nuit. (Pope.

(Page 224. Je t'accorde la plus jeune des Graces.)

Virgile a imité cet endroit ; et, selon Pope, le modele est supérieur à la copie. Il observe aussi que la répétition de ces mêmes paroles dans la bouche du Sommeil est énergique, et marque bien l'ardeur avec laquelle il desire voir s'accomplir la promesse de Junon.

(Page 225. Sous leurs pas s'agite la cime des arbres.)

Ceci, dit Eustathe, marque la légèreté de leur course. La terre ne tremble pas, et la cime seule des arbres s'agite comme par une respectueuse horreur.

(Ibidem. A la voix mélodieuse.)

On sent que cela convenoit au Sommeil. C'étoit, dit-on, un oiseau de nuit, de la grosseur d'un épervier et tout noir.

(Page 227. Ni l'épouse d'Ixion.)

Cette énumération n'est assurément pas dans nos mœurs, et il falloit que dans ces

anciens temps on eût bien moins de délicatesse. Junon étoit cependant jalouse. Quoi qu'il en soit, elle remporte ici comme un secret triomphe sur toutes ses anciennes rivales, triomphe qui auroit moins flatté une de nos femmes modernes. On a recours à l'allégorie pour expliquer l'union de Jupiter et de Junon, « qui se fit à l'insu de « ceux qui leur donnerent la vie ». Théocrite dit : « Les femmes savent tout, jus« qu'à la maniere dont Jupiter épousa Junon ». Et, à cette occasion, le scholiaste de ce poëte rapporte, d'après Aristote, que dans un jour d'hiver ce dieu prit la figure d'un coucou, et qu'étant transi de froid il vola sur les genoux de cette déesse, qui en eut compassion, et voulut le réchauffer; qu'alors Jupiter reprit sa premiere forme, et qu'après avoir contenté ses desirs il s'engagea à l'épouser. Le même scholiaste dit qu'il y avoit chez les Argiens dans un temple une statue de Junon assise sur son trône, le sceptre à la main, et qu'un coucou étoit perché sur le sceptre. Je laisse aux mythologues à nous expliquer cette fable, qui a un grand besoin de l'allégorie.

Madame Dacier a tellement alongé le discours qu'Homere met ici dans la bouche de Jupiter, que ce dieu paroît tout de glace, et qu'on voit s'évanouir en ce moment l'effet du ceste merveilleux. Elle emploie au même endroit les expressions les plus triviales. « Junon, rien ne vous presse, « dit Jupiter, vous pourrez une autre fois « faire cette visite...... Non, je n'aimai « pas avec tant d'ardeur la femme d'Ixion « quand elle conçut Pirithoüs, etc. Mais si « vous le voulez absolument, répond Ju-« non, et que vous soyez si amoureux, « vous avez dans votre palais un apparte-« ment que votre fils Vulcain vous a fait « avec soin, et qui ferme si bien, etc. »

Tout cet épisode, rempli de descriptions très agréables, demande que nous admettions une mythologie où les dieux n'étoient souvent que des hommes. Platon, comme philosophe, a été révolté de ces amours: mais il est à croire que, comme poëte, il a admiré cet endroit d'Homere, et qu'il s'est laissé entraîner aux charmes d'une si belle poésie.

Madame Dacier cite ici Eustathe, selon le-

quel « cet épisode ne laisse pas d'être moral ; « il enseigne aux hommes qu'il faut fuir les « voluptés, et se défier toujours des femmes, « qui ne sont jamais plus dangereuses, « même pour leurs maris, que lorsqu'elles « cherchent à leur plaire par leurs charmes : « car, que ne doivent pas craindre les hom- « mes, puisque Jupiter même n'a pu s'em- « pêcher d'être trompé » ? Platon n'y a donc pas bien pensé lorsqu'il a été si choqué de cet épisode. Il est vrai que si Homere a eu cette grave leçon en vue, il traite un peu Jupiter comme les Spartiates faisoient leurs esclaves, qu'ils enivroient pour montrer à leurs enfants les suites funestes de l'ivrognerie. On pourroit craindre aussi que cette leçon, qui paroît si importante, ne produisît un effet contraire, que les maris ne perdissent entièrement courage en voyant Jupiter même trompé par sa femme. Les moralités que l'on tire des poëmes ressemblent trop souvent aux médicaments, qui, malgré l'ordonnance, ne prennent pas toujours dans le corps humain la route qui leur est assignée.

Pope allegue un passage de Diodore de

Sicile, qui, pour prouver qu'Homere avoit voyagé en Égypte, rapporte cette entrevue de Jupiter et de Junon. En Égypte, on célébroit la cérémonie nuptiale de ces deux divinités, dont les pavillons, embellis de fleurs, étoient portés par des prêtres au haut d'une montagne. Pope croit donc que comme il y avoit des fêtes consacrées à célébrer les amours de Vénus et d'Adonis, de Jupiter et de Junon, Homere a pu, selon le génie de son siecle, embellir son poëme d'une fable qui, dans l'origine, avoit un sens allégorique.

(Page 230. Mais sa présence ne nous seroit point nécessaire.)

Il est glorieux pour Achille qu'il faille tant s'efforcer à persuader aux troupes qu'à la rigueur on pourroit se passer de son secours.

(Ibidem. Le remette au moins vaillant.)

Il semble que c'est le moins vaillant qu'on devroit munir d'une bonne armure: mais il n'en feroit pas assez d'usage; et un petit nombre d'hommes braves, bien ar-

més, peut former un corps redoutable. D'ailleurs une bonne armure étoit pesante, et ne pouvoit convenir qu'à un homme fort; et il s'agit ici de la force autant que de la valeur.

(Page 231. Son approche glace les Troyens de terreur.)

On observe que Neptune n'ayant plus à craindre Jupiter, paroît sous sa véritable forme. Ernesti explique l'allégorie en disant que le bruit de la mer effrayoit ces troupes.

(Ibidem. L'un enflammant les Grecs et l'autre les Troyens.)

Homere, dit Eustathe, en opposant Hector à Neptune semble l'égaler à ce dieu.

(Ibidem. La mer se souleve.)

La poésie tourne en prodige l'agitation de la mer qui s'enfle et inonde le rivage, comme si elle participoit aux sentiments de Neptune. (Eustathe.

(Page 232. Les flots précipités du milieu de la mer.)

Ces comparaisons entassées où la poésie semble épuiser toutes ses richesses, et où, pour ainsi dire, l'imagination déborde, frappent vivement, et ne sont jamais mieux placées que lorsqu'il s'agit de peindre un objet terrible. On en voit des exemples dans Virgile et dans d'autres poëtes. Il semble alors que dans la nature on ne trouve rien qui égale la chose dont on veut parler, et c'est cela même qui fonde la nécessité d'accumuler les comparaisons.

(Page 233. Et tourne à terre avec rapidité.)

Le grec ajoute, « comme une toupie. »

(Ibidem. Frappé par la foudre de Jupiter.)

Ὡς δ' ὅθ' ὑπαὶ ῥιπῆς πατρὸς Διὸς ἐξερίπῃ δρῦς.

Ce vers étoit peut-être sous les yeux de Virgile, quand il fit celui dont on a tant admiré la chûte :

. . . . . . . . . . . Procumbit humi bos.

(Page 238. Aimé de Mercure plus qu'aucun Troyen.)

Mercure étoit un dieu qui présidoit aux troupeaux. Les anciens statuaires mettoient ordinairement un belier au pied des statues de Mercure. (Madame Dacier.

(Page 239. Comme il eût fait celle d'un léger pavot.)

Cette idée est fort juste; car la tête d'un pavot est sur une longue tige. (Ibid.

(Ibidem. Muses, habitantes de l'Olympe.)

Le poëte, dans les occasions importantes, invoque les Muses. Ici, l'on voit qu'il triomphe du succès des Grecs, et ne veut rien oublier de ce qui peut contribuer à leur gloire. (Pope.

FIN DU TOME QUATRIEME.